

U. G. Z

29/11/17

**DES CRIS
DANS LA MÊLÉE**

ŒUVRES DE JEAN AICARD

Collection in-18 jésus à 3 fr. 50 le volume

ROMANS

Le Pavé d'Amour, 1 vol. — Roi de Camargue, 1 vol. — L'Été à l'Ombre, 1 vol. — L'Âme d'un Enfant, 1 vol. — Notre-Dame d'Amour, 1 vol. — Diamant noir, 1 vol. — Fleur d'Abîme, 1 vol. — Melita, 1 vol. — L'Ibis bleu, 1 vol. — Tata, 1 vol. — Benjamine, 1 vol. — Maurin des Maures, 1 vol. — L'illustre Maurin, 1 vol.

POÉSIE

Les jeunes Croyances, 1 vol. — Rébellions, Apaisements, 1 vol. — Poèmes de Provence (cour. par l'Acad. fr.), 1 vol. — La Chanson de l'Enfant (cour. par l'Acad. fr.), 1 vol. — Miette et Noré (cour. par l'Acad. fr. Prix Vitet), 1 vol. — Larmatine (cour. par l'Ac. Prix du budg.), 1 vol. — Le Livre d'heures de l'Amour, 1 vol. — Visite en Hollande, 1 vol. — Le Dieu dans l'Homme, 1 vol. — Au Bord du Désert, 1 vol. — Le Livre des Petits, 1 vol. — Jésus, 1 vol. — Le Témoin (Poème de France, 1914-1916), 1 vol.

CRITIQUE

La Vénus de Milo, 1 vol. — Alfred de Vigny, 1 vol.

THÉÂTRE

Au clair de la Lune (un acte en vers), 1 vol. — Pygmalion (un acte en vers), 1 vol. — Smilis (4 actes en prose, à la Comédie-Française), 1 vol. — Le Père Lebonnard (4 actes en vers représentés à la Comédie-Française), 1 vol. — Don Juan, 1 vol. — Othello, le More de Venise (5 actes en vers représentés à la Comédie-Française). Portrait de Mounet-Sully, par Benjamin Constant, 1 vol. 4 fr. — La Légende du Cœur (5 actes en vers représentés au Théâtre Antique d'Orange et au Théâtre Sarah-Bernhardt), 1 vol. — Le Manteau du Roi (5 actes en vers représentés à la Porte-Saint-Martin), 1 vol. — Théâtre, tome I. Théâtre, tome II.

JEAN AICARD

de l'Académie française

DES CRIS
DANS LA MÊLÉE

— 1914-1916 —

LIBRES PROPOS DE JEAN D'AURIOL.

Y A BON LA FRANCE || CES DEMOISELLES || GARROS.
LEURS MAJESTÉS LES PEUPLES || LES OREILLES DU MUR.
LA POIRE PURE || AMOUR PRIME TOUT.
LES TROIS VICTOIRES FRANÇAISES || MASQUES PLUS VRAIS
QUE LES VISAGES || GALLIENI || LE SURBOCHE.
LA PAIX DES CHOSES || ETC.

L'UNITÉ MORALE FRANÇAISE PAR L'ÉCOLE.

PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26

150274
16/5/19

DÉDICACES

AU DOCTEUR GASTINEL

MÉDECIN EN CHEF DE LA MARINE
QUI M'A DONNÉ UNE PART
DE CE DÉVOUEMENT ADMIRABLE
QUI LE FAIT CHÉRIR
DE NOS BLESSÉS

ET A

MADAME PAULIN BERTRAND

QUI SE FIT PENDANT PLUSIEURS MOIS
MA DÉVOUÉE INFIRMIÈRE
CE LIVRE
EST DÉDIÉ
EN HOMMAGE RECONNAISSANT

A LÉON DE ST-VALERY

Et à vous, mon cher confrère, qui vîntes m'apporter votre amitié lorsqu'un accident stupide me laissa pour mort sur une grand'route; à vous qui vous êtes fait mon secrétaire laborieux et attentif; à vous aussi je dois un remerciement ému.

Je n'oublierai jamais que la lecture de votre manuscrit : Hors la vie, a enchanté les heures lentes de ma convalescence; et j'attends avec impatience l'heure où, la paix conclue, et les littérateurs étant rendus à leur art, ce manuscrit deviendra un beau livre applaudi.

JEAN AICARD

La Garde (Var), 30 Juin 1916.

DES CRIS DANS LA MÊLÉE

(1914-1916)

DES CRIS DANS LA MÊLÉE

Je dis à Jean d'Auriol :

— La mêlée, elle est partout, excepté toutefois sur les champs de bataille, puisque nous ne voyons plus de ces batailles rangées où deux armées aux prises finissaient par entrer l'une dans l'autre et par lutter corps à corps. La guerre de tranchées est un éternel face à face d'expectative, l'attente de l'usure, avec des intermèdes de violences et des mêlées épisodiques, énormes d'horreur, mais sans ampleur. Et cependant, jamais pareil nombre de combattants ne se dressèrent à la fois les uns contre les autres, et c'est la mêlée quand même, cet inextricable enlacement de haines, de rancunes, d'attaques, de défenses, de révoltes, d'indignations, d'intérêts et d'idées. Et, à l'ar-

rière parmi les civils, ce sont des mêlées encore ; ici, celle des craintes, des désirs, des espérances, des doutes, des confiances et des méfiances ; ailleurs la mêlée heureuse des partis étonnés de s'oublier, de se confondre, au moins pour un instant, dans la volonté de n'être à eux tous qu'une nation triomphante. — Au milieu de tout cela, mon cher d'Auriol, les poètes écrivent encore, chantent encore, avec, parfois, le sentiment de n'être pas inutiles, de donner une expression vivante à quelques idées qui sommeillent dans certains cœurs et que la magie du mot sait y réveiller ; mais parfois aussi ils doutent de l'efficacité de leur effort, et ils se disent : « J'ai cru prononcer des paroles gonflées de sens, mais que sont les paroles devant l'action ! » De la mêlée universelle sort une rumeur immense où nos voix se perdent. Les sons articulés qui sortent de nos lèvres et qui nous semblent former quelquefois d'utiles discours n'ont de sens que pour nous-mêmes. A peine lancés dans l'air ils ne sont plus que des sons confus, des clameurs vaines parmi tant d'autres, des cris perdus, des cris dans la mêlée.

Mon ami Jean d'Auriol me regarda de travers.

— Il n'y a pas de cris perdus, me dit-il gravement. Rappelez-vous la jolie phrase que voici. Elle est de je ne sais qui : « J'ai jeté une parole en l'air et j'ai lancé une flèche au hasard, et longtemps après, j'ai retrouvé dans le cœur d'un ami la parole jetée au vent, et j'ai retrouvé, plantée au cœur d'un chêne, la flèche tirée au hasard ! »

— Je me dis cela bien souvent, mais cela ne me rassure pas toujours sur les destinées des flèches et des paroles.

— Il est clair que, dans la mêlée dont vous me parlez, on ne saurait se faire entendre comme aux jours de paix et de silence ; mais, dans la mêlée, nous avons des voisins, des frères de souffrance qui nous coudoient et ceux-là du moins nous entendent ; et si notre cri est un cri d'espoir, il entre joyeusement en eux, et ils le répètent ; et leurs voisins à eux, les plus éloignés de nous, le recueillent à leur tour et à leur tour le propagent ; et c'est ainsi que, d'onde en onde, le cri, qu'on croit perdu, court du premier qui l'a poussé jusqu'aux plus profonds lointains.... Et c'est même pour cela que l'expression d'un simple découragement individuel est une faute grave, car *ce qui est exprimé est multiplié à l'infini.*

Je regardai avec étonnement mon Jean d'Auriol. Je l'aime bien et je l'estime beaucoup, mais une extrême gravité n'est pas dans son habitude et je restai un instant immobile à l'examiner.

— Je vois ce que vous pensez, me dit-il, vous me trouvez un peu trop philosophique ou lyrique, parce qu'à l'ordinaire je vous semble plutôt un peu fruste, de bon sens un peu vulgaire, et peut-être incapable de voir les choses par le dedans. Détrompez-vous. Je crois, en effet, qu'il vaut mieux, le plus souvent, ne pas *creuser* les sujets, mais j'entends mettre quelque profondeur dans mes propos en apparence les plus communs.

— Vous aurais-je blessé, mon ami Jean ?

— Vous savez bien que non, puisque vous accordez que je ne suis pas trop bête ; mais en admettant que j'aie été de tout temps fermé aux idées générales et profondes, encore devriez-vous vous être aperçu de l'heureux changement intellectuel et moral qui s'est opéré chez un grand nombre d'entre nous, par l'influence des souffrances publiques, depuis le début des hostilités. Des pacifistes à outrance sont devenus des défensifs outranciers, c'est entendu ; mais ce n'est rien que cela. Je con-

nais de pauvres cerveaux d'ignorants qui se sont ouverts tout à coup aux plus hautes conceptions sociales, humaines, je dirai même transcendantes. Un paysan de mon village, qui n'avait jamais parlé qu'à son mulet et aux bêtes de sa porcherie, m'écrivit : « Nous avons devant nous des brutes ; ils ne savent pas ce que c'est que la France et la France c'est les braves gens qui veulent rester un peuple libre ! » Bien entendu, l'orthographe n'y est pas, la phrase est moins cadencée, mais c'est le sens entier, à la forme près. J'ai reçu, ce matin, la visite d'un instituteur, venu du front, en congé. Je n'ai pas attaqué ce sujet intéressant de la transformation morale du citoyen français devenu soldat, il m'en a parlé le premier. « C'est, m'a-t-il dit, une chose merveilleuse, inimaginable ! « Tous, et le plus ignare, savent là-bas, au front, « et même savent dire que l'Allemagne c'est la « bête féroce, la force laide, dégoûtante, méprisable, et que la France c'est la force noble, « belle ; ils le disent comme ils peuvent, mais il « n'y a pas à s'y tromper : ils le savent et le pensent, et pour cela ils sont prêts à mourir. »

Jean d'Auriol parlait et je sentais l'émotion me gagner. Il reprit :

— Ne croyez pas, ne croyez jamais inutiles les

cris dans la mêlée! Tenez, mon instituteur me disait ce matin : « Nous, les anciens, il nous est
« arrivé d'avoir des minutes d'ennui, après de
« si longs mois passés dans les tranchées où l'on
« attend plus souvent qu'on ne se bat, eh bien!
« lorsqu'arrivent parmi nous les plus jeunes,
« les Marie-Louise de 1915, leur entrain nous
« ferait honte si nous ne l'imitions pas, et leur
« jeunesse héroïque passe en nous, les vieux... »
Continuons, croyez-moi, à pousser sans fatigue
nos cris dans la mêlée!

— Jean d'Auriol, dis-je pour cacher mon émotion, rallumez votre pipe et passez-moi du feu!

LIBRES PROPOS

DE JEAN D'AURIOL

Vous ne connaissez pas assez mon ami Jean d'Auriol. Il est célèbre dans mon département, le Var, pour l'indépendance de sa pensée, la franchise de ses discours, et le bon sens, qui me paraît sa qualité dominante. Avec un certain air de se moquer de tout, c'est bien l'homme qui attache le plus de prix aux vieilles qualités populaires françaises et il sait en parler avec le respect le plus parfait quand elles se présentent à lui, — mais c'est aussi le frondeur le plus déterminé qu'on puisse voir. Quand il a bien dit ce qu'il veut dire, et lorsqu'il sent qu'on n'a pas pour ses paroles et ses idées, ou ses sentiments, l'estime qu'il juge leur être due, il ajoute volontiers, d'un air détaché, ces mots, énigmatiques pour les étrangers : « Après tout, vous savez, moi je suis d'Auriol. » Et ces mots sont une allusion comique à une certaine aventure dont fut le héros son bisaïeul, avant

la grande époque révolutionnaire. Ce bisaïeul de Jean s'appelait Jean comme lui, et, comme lui, il était de la jolie bourgade d'Auriol, en Provence, voisine de cette autre aimable petite ville qui s'appelle Roquevaire. Ce Jean d'Auriol d'avant la Révolution était boulanger; et, se trouvant un dimanche, pour un achat de farines, à Roquevaire, il se rendit, avec toute la population roquevairoise, à l'église, pour y entendre un fameux prédicateur. Ce prédicateur, qu'on disait fameux, endormit tout son auditoire, y compris Jean d'Auriol qui, renversé sur sa chaise, fit entendre, à deux ou trois reprises, un ronflement indiscret. Voyant son public endormi, le prédicant irrité lança tout à coup son bonnet dans l'auditoire, et, frappant en même temps sur le rebord de sa chaire sonore un coup de poing retentissant, capable de réveiller les morts, il s'écria d'une voix tonitruante : « Gens de Roquevaire, Roquevairois, vous serez tous damnés! » A ce cri, à ce bruit, tout le monde se réveilla, et, comme tout le monde, notre ami Jean, qui répliqua en ouvrant l'œil et en étirant ses bras engourdis : « Oh ! iou, siou d'Oouriou : m'en fouti ! » c'est-à-dire : « Moi je suis d'Auriol... je m'en fiche. »

L'expression *être d'Auriol* est devenue populaire chez nous, et elle signifie, à elle seule, les deux mots énergiques dont Jean d'Auriol la fit suivre.

Eh bien, mon ami Jean, l'arrière-petit-fils du héros légendaire, est venu me voir il y a deux jours :

— Quoi de nouveau ? lui dis-je.

— Il y a de nouveau, répliqua-t-il, que je ne suis plus d'Auriol.

— Allons donc !

— Je ne suis plus d'Auriol !

— Et d'où êtes-vous donc ?

— Mon cher, me dit-il sans répondre, le moment n'est plus aux plaisanteries. La France se bat et saigne par mille et mille blessures pour défendre la cause de l'humanité, et je ne pense plus qu'à cela, en pleurant, moi que vous avez connu si jovial et si gouailleur. Cette Allemagne a pour idéal la force, et, par la force, l'asservissement des peuples et l'abaissement des individus. Elle a avoué, par la bouche de ses intellectuels, qu'à ses yeux les générosités sont des faiblesses coupables, et que, lorsque son intérêt est en jeu, elle ne reconnaît plus de lois. C'est-à-dire que les bandits de grand'route qui étaient autrefois pendus, écartelés, roués,

seraient, aux yeux de l'Allemagne, de petits saints idiots parce qu'ils furent souvent chevaleresques. Non, non, ce n'est plus le temps de rire et d'être d'Auriol. L'Allemagne triomphante, ce serait le recrutement militaire fait par elle chez ses vaincus; ce serait, partout, la dignité individuelle offensée, écrasée, niée; la gifle du sous-officier et son coup de pied dans... les reins du soldat. Depuis que l'humanité évolue, elle va vers ce but : créer l'indépendance et la dignité de l'individu et sa fierté. La France a pris la tête de ce mouvement d'évolution et le monde suit. Voilà ce dont l'Allemagne ne veut pas, voilà ce qu'elle menace... ce que nous défendons, et pour nous et pour le monde. Tenez, un évêque, celui de Nice, vient de parler, dans une brochure, comme aurait dû parler le pape. J'ai lu la brochure. Elle dit fort bien ce que je viens de répéter; et, sauf que, pour moi, Jésus, fondateur historiquement de la loi de charité, n'est qu'un homme, génial par le cœur, et que, pour l'évêque, c'est un Dieu, — à part cela, je trouve que l'évêque a parlé selon la vérité profonde. La pensée moderne la plus indépendante proclame un espoir de fraternité dont la source pure est dans l'Évangile.

— Prenez garde, mon ami, on va vous traiter

de réactionnaire et de clérical.... Quel besoin avez-vous d'établir cette filiation?

— Je le fais par amour de la vérité d'abord, par amour de la justice; et puis parce que je voudrais qu'on formulât bien haut toutes les idées qui peuvent rapprocher les Français, rendre indissoluble l'union sacrée, l'union d'après la guerre, celle qui, après nous avoir sauvés, assurera seule notre sécurité, et, par elle, l'avenir du monde chrétien. Je me déclare du parti de la sympathie humaine, de la bonté, de la charité, de la générosité, du droit des faibles, toutes conceptions chrétiennes à l'origine; et je me déclare chrétien de sentiment, moi qui suis anticlérical, libre penseur et même athée sous cette réserve que la création du monde n'est pas plus explicable sans Dieu qu'avec Dieu.

— Jean, mon ami, on va dire que vous êtes un affreux réactionnaire, un clérical formel sans le savoir, et un philosophe plein d'obscurité....

— Monsieur, me répondit, froidement irrité, mon vieil ami, Monsieur, je ne suis qu'un bon Français. Pourquoi me rappelez-vous ce que je voulais oublier, à savoir que je suis d'Auriol?

NOTRE AMI BOULOT

L'ANARCHISTE

Mon ami Jean d'Auriol, un vieux, comme moi, lui si jovial en temps ordinaire, et passé maître en galégeade, est devenu, depuis le premier jour de la guerre, non pas un triste, certes, mais un grave, et il n'a plus toléré qu'on se permit, en sa présence, la moindre plaisanterie.

— Nos enfants souffrent et meurent, répète-t-il à tout propos. Jamais le soleil ne vit à la fois dans le monde tant de souffrance iméritées. En présence de la barbarie allemande, personne n'a plus le droit de rire.

Or, il a, l'autre jour, donné chez lui, tout un après-midi, l'hospitalité à un nombreux groupe de blessés. Sur la terrasse de sa bastide, en face de la mer, il leur servit, à l'heure du goûter, quelques friandises, des fruits, des gâteaux, d'excellent vin de sa vigne, puis on causa, et

les poilus, mis en verve, mais orientés, par le maître du logis, vers les pensées les plus sérieuses, celles qu'inspire la guerre, racontèrent, chacun à leur tour, quelque terrible scène de massacre, d'incendie, de viol et de pillage.

Jean d'Auriol répéta sa phrase favorite :

— « Vous voyez bien que personne n'a le droit de rire en ce moment... » ; mais ayant réfléchi qu'il ne fallait pas contrister ses hôtes, le brave homme ajouta, cette fois vivement : « Personne n'a le droit de rire..., sauf vous autres, bien entendu, sauf ceux qui sont en train de se battre, ou qui, comme vous, se sont battus en héros. » Cette phrase amena un sourire sur les visages pâlis. Une béquille s'agita allègrement.

L'œil d'un soldat — dont l'autre œil disparaissait sous un épais bandeau blanc — lança un éclair narquois. Un sergent — qui portait en écharpe son bras droit, une main à jamais morte — se mit à rire bruyamment. Jean d'Auriol sentit que son habituelle tristesse n'était plus de mise :

— Oui, oui, vous riez, fit-il, je sais ce que c'est; c'est le *rire de guerre* qui a inspiré à M. Lavedan une page charmante et superbe. Oui, c'est vrai, la gaieté française est un des

caractères du courage français; elle le soutient et peut-être le crée; elle en fait partie intégrante.... Au fait, pourquoi avez-vous ri, mon ami? Car ce rire répondait évidemment à une pensée intérieure. Allez-y, mon gaillard, ajouta-t-il, nous sommes entre hommes!

— C'est un rigolo, le sergent! fit une voix.

Et toutes les figures s'épanouirent.

Le sergent (un avocat, dans le civil) conta ceci :

— « Il y avait, dans mon village, un anarchiste, pas très grand de taille, très large d'épaules, rondelet, velu et qu'on avait surnommé Boulot. Boulot était manœuvre et n'avait jamais pu s'élever à la dignité de maçon. Il était illettré, mais, au besoin, en épelant tout bas une ligne de journal, il parvenait à la comprendre. Dans le pays, où il était arrivé en chemineau, un beau soir, on ne savait d'où, il était renommé pour sa force physique. Cette espèce de petit ours portait seul sur son épaule des moëllons que les hercules de foire n'auraient pas soulevés — et il eût aisément ployé et cassé entre ses doigts une pièce d'or de dix francs; mais, lorsque, les jours de paie, il en tenait une, Boulot lui réservait d'autres destinées. Naturellement, Boulot était antimilitariste. A ses yeux, les sol-

dats étaient tous des brutes, avec ou sans galons. « La guerre ? il n'y a qu'à refuser de la faire, et il n'y en aura plus. » — « Mais si ton ennemi te la fait quand toi tu n'en veux pas ? » — « Ne comprends-tu pas, bougre d'idiot, hurlait Boulot, qu'il y a qu'à refuser de la faire... des deux côtés !... c'est bien simple ! »

« Tel était Boulot. Pour l'achever de peindre, disons qu'il avait un travers amusant. Cet ours avait toujours refusé de dire son âge. En cela, mais en cela seulement, il ressemblait à une jolie femme. Et c'était vouloir le faire enrager et s'attirer une méchante riposte, que de lui dire : « Quel âge as-tu, Boulot ? » A cette question, il vous regardait d'un air furieux, et généralement (car il ne variait guère ses invectives), on l'entendait grogner, comme le capitaine moco, arraisonné en mer par un Hollandais : « Ta maïré a fa un pouarc ! »

« Et voilà, monsieur Jean d'Auriol, le souvenir qui m'a fait rire. Un jour, on lisait le journal à Boulot ; on dénonçait les infamies allemandes ; on disait les reîtres esclaves chargeant en masses profondes ; les officiers mettant, devant leurs hommes armés, — non plus des ennemis, non plus des Français ou des Belges, mais plusieurs rangs épais de soldats

allemands — qui sait, des punis peut-être ou des Alsaciens, misérables créatures destinées à faire de leurs cadavres amoncelés une muraille derrière laquelle, pour tirer, s'abriteraient leurs compatriotes. On décrivait ces premiers rangs de Teutons sans armes qui marchaient vers nous, Français, en se voilant les yeux de leurs bras repliés, pour ne pas voir leur destinée !

— Il y a ça sur le journal ? interrogea Boulot, tout rouge.

— Oui, il y a ça ! et aussi qu'on a trouvé des artilleurs allemands enchaînés, par le cou, à leurs pièces, avec des chaînes à cadenas. Les malheureux, traités en forçats par leurs chefs, se tordent comme étranglés par des serpents de fer, quand ils voient venir contre eux les baïonnettes ennemies !

« Il y a ça ? » criait Boulot. Il se saisit du journal et s'assura lentement de la fidélité du lecteur. Cela fait, il releva la tête. Maintenant il était tout pâle :

— La France, elle a raison ! dit-il simplement. Ah ! c'est comme ça qu'ils se traitent entre eux ? Ces Allemands sont des salops. Je vais m'engager.

— Quel âge as-tu donc, Boulot ? »

Il se retourna, placide :

— Il y a cinquante-neuf ans que je suis dans cette salope de vie, dit-il, mais je n'avais pas encore entendu parler d'abominations pareilles. Je vais m'engager; faites-en autant.

Et il y alla.

LA NOËL DES NOËLS

C'est une coutume invétérée chez nous, celle qui, pour la Noël, réunit autour du repas traditionnel tous les membres d'une même famille. Les querelles, les haines même, font trêve le plus souvent. De très loin accourent les fils se rassembler autour des pères. Beaucoup n'obéissent plus à une pensée religieuse, mais seulement à une habitude ancestrale qu'ils ont trouvée douce et qu'ils perpétuent parce qu'elle leur donne des joies, celles du retour au pays natal, dans la maison antique où ils ont joué tout petits. Noël, c'est l'attendrissement du monde devant la naissance, devant la faiblesse et la grâce de l'enfance, devant la Maternité qui renouvelle sans fin l'espérance humaine.

Noël, c'est année nouvelle, espoir nouveau, l'attente charmée, la foi dans un inconnu de douceur qui s'avance à travers les cruautés de l'hiver. Bientôt, si peu que ce soit, les jours vont croître; la lumière est promise, elle viendra; les matins seront glorieux et les nuits plus douces : Noël!

Je me rappelle toujours avec émotion nos crèches d'enfant, construites dans une cheminée abandonnée, aménagée comme un théâtre. Les petits personnages de terre, coloriés, aux costumes pittoresques, sont tous en marche vers l'Étable de la Nativité. Les mages, les rois y vont aussi, mais il leur faut à ceux-là une Étoile pour guide. J'aime bien les pauvres gens, bergers, âniers, paysans, menuisiers, forgerons, en habits de travail, qui, eux, se sont mis en marche sans autre guide que leur beau désir; ils devinent le chemin; leur étoile est dans leur cœur; ils n'ont pas besoin d'un flambeau de miracle pour éclairer leur route, ils savent où ils vont et qu'ils seront aimés parce qu'ils aiment.

La Noël de 1914 restera dans la mémoire humaine comme une des plus étonnantes fêtes du cœur et des plus miraculeuses.

Songez donc! Nous avons devant nous cette Allemagne monstrueuse, difficilement explicable à nos clairs cerveaux de Latins, et qui, soi-disant chrétienne, offense toutes les pitiés, toutes les bontés, toutes les charités évangéliques. Pays luthérien, dont le chef, au besoin, invoque gravement la vierge Marie, qui n'a pourtant rien à voir dans aucune de ses pen-

sées. Ce kaiser rappelle un Hérode massacreur d'enfants ou un Néron incendiaire qui allume, en guise de torches, des hommes vivants, enduits de poix.... Voyez ce qu'il fait de son propre peuple!

Ce prince de rapine et de meurtre se réclame pourtant du Christ! Il est vrai qu'il a des rapports plus étroits avec Dieu le Père. Nous avons lu dans un journal allemand cette phrase stupéfiante : « Dieu le père est particulièrement réservé à Sa Majesté l'Empereur! » — Il paraît qu'ils sont au mieux. Cela est très regrettable, car cela ne fait l'éloge ni de l'un ni de l'autre. Il faut s'en consoler en se persuadant qu'il s'agit d'un Sabaoth démodé, d'un dieu hors d'usage, celui-là même que Jésus vint terrasser pour mettre à sa place le Dieu paternel et souriant qu'il nommait son Père, et dont l'avènement réjouit la terre : Noël!

Donc, nous avons devant nous cette Allemagne et cet empereur, une race barbare, prolifique, innombrable, qui cherche vainement à masquer ses criminelles intentions, et qui, débordant son territoire devenu trop étroit, ne veut que s'emparer du territoire et de tous les biens de ses voisins.

Toute la nation française, aidée de ses alliés,

s'est portée au-devant de l'invasion des barbares. Nous sommes parvenus à les repousser vers nos frontières que nous n'avons pas encore reconquises; et, blottis dans nos tranchées, en face des leurs, nous attendons dans la douleur, — bien que sûrs du lendemain, — la délivrance. Voilà dans quelles conditions nous trouve la Noël de 1914.

C'est-à-dire que la question de vie ou de mort se pose entre un peuple, chrétien de nom, mais en réalité aussi dur, plus dur que l'antique force païenne contre laquelle venait lutter l'Évangile, esprit de paix, de tendresse humaine, de charité, générateur de l'altruisme philosophique.

C'est-à-dire que deux mille ans après la naissance de la pensée de douceur, du sentiment de bonté, tout nouveaux au temps d'Hérode, et qui, passant lentement du domaine religieux dans le domaine philosophique, semblaient hier à la veille de conquérir tous les cœurs, deux mille ans après le premier Noël tout est remis en question. Qui donc vaincra, de la Force brutale, de l'Appétit armé, du Soldat sans pitié, — ou de la tendresse, de la bonté, de la paix promise au monde? d'Hérode ou des Innocents? de Néron ou de Marc-Aurèle et de Jésus?

En sorte qu'aux yeux du philosophe, cette Noël 1914 a toute la beauté de la première des Noël.

Eh bien ! n'en doutez pas, Sabaoth, vieux Dieu réservé à l'usage exclusif de Sa Majesté Guillaume II — Sabaoth et Guillaume lui-même seront ensemble vaincus et dépossédés, parce que la puissance de l'évolution humaine le veut ainsi — et que cette puissance est une force aussi indéfinissable mais aussi inéluctable, aussi impérieuse que la « volonté de l'espèce » chère à Schopenhauer.

Dans les tranchées françaises — un beau dessin de Neumont apportera à nos chers soldats la plus consolante des visions : les enfants, cette année, enverront aux pères les cadeaux qui, d'ordinaire, leur étaient donnés par les pères. Et ces cadeaux seront distribués par les soins de l'intendance militaire, et il arrivera ceci d'extraordinaire que, par la permission officielle d'un gouvernement, un compliment en vers, lettre des enfants de la France, sera lu aux soldats sur le front ! Voilà les grâces du cœur français, en opposition saisissante avec les sauvageries prussiennes. On ne trouvera pas, dans l'histoire du monde, une autre vision pareille : les enfants d'une nation venant, en pleine ba-

taille, parler — aux deux millions d'hommes armés qui combattent pour eux — des douceurs du foyer et de la nécessité de sauver les dieux lares.

Vous sentez bien avec moi, n'est-ce pas, qu'elle est merveilleuse, cette Noël?

Voici, tenez, une lettre d'enfant que je viens de recevoir. Ne vous semble-t-elle pas adorable? On souffre d'un doute sur le retour du cher combattant, mais on ne doute pas de la victoire finale. Écoutez :

« Houilles, le 11 décembre 1914.

« Monsieur,

« J'ai lu votre appel aux « Enfants de France » ; mon papa est mobilisé, nous pensons bien à lui, mais dans ses lettres, il nous dit de prier aussi pour ceux qui se battent, et comme nous voulons être obéissants, nous pensons à tous. Maman touche pour chacun de nous, car nous sommes trois, une allocation. C'est pourquoi nous vous envoyons chacun dix sous pour que nos soldats aient leur petit Noël, et, ce jour-là, nous ferons une plus grande prière. N'est-ce pas, Monsieur, que le bon Dieu voudra que nous

soyons vainqueurs, et peut-être aussi que notre papa nous revienne ?

« Vous voulez bien que je vous embrâsse ? Ce sera pour tous les soldats de la part de Jean, Paulette et Simone. »

En réponse à cette lettre, du fond des tranchées françaises, un grand cri s'élève : « Noël ! Noël ! Oui, nous vaincrons, chers petits enfants ! Nous vaincrons pour ne pas vous livrer aux païens. Nous vaincrons pour que vous soyez aimés. Nous vaincrons parce que la France a promis au monde la douce fraternité. Nous vaincrons parce que la victoire des barbares, qui empruntent à la science ses engins de destruction et dont la dialectique n'est que vil mensonge, serait la ruine de ce qui ne peut pas périr ! Contre l'Antéchrist, le petit Noël est debout. Noël ! Noël ! »

LES ÉCOLES DE MUTILÉS

— Je vous ai dit, l'autre jour, avoir reçu une lettre à laquelle manquait l'adresse de l'expéditeur, en sorte que je n'ai pu y répondre directement. Mon propos, répété par vous dans le journal *La France*, m'a valu plus d'une lettre intéressante, et à celles-là je désire répondre par votre intermédiaire. On me demande quelques éclaircissements sur les *Écoles de Mutilés*. Je vous les apporte.

— Je vous écoute, mon cher d'Auriol.

— D'abord, le siège de l'*Association* qui s'occupe des *Mutilés*, se trouve à *Paris*, 63, *avenue des Champs-Élysées*. C'est là qu'on doit écrire si l'on a besoin de renseignements complémentaires. Le premier de mes correspondants croyait que, dans ces écoles, on recommençait l'instruction générale des mutilés. « Je ne sais, « disait-il, ni bien lire ni bien écrire et je suis « trop vieux pour apprendre, et j'ai peur d'avoir « à m'enfermer dans une école comme un enfant!... » Il ne s'agit pas de cela. Ce sont des

écoles où l'on donne aux mutilés des *leçons spéciales*, afin qu'ils puissent, quelle que soit la mutilation qu'ils ont subie, employer encore leur force, leur adresse, et continuer à exercer, le mieux possible, le métier qui est le leur, qui fut leur gagne-pain jusqu'au moment de la guerre.

« Il y a, par exemple, à Reuilly, aux portes mêmes de Paris, une maison pour les aveugles. La villa de Reuilly est une annexe des *Quinze-Vingts*, avec des jardins magnifiques. Dans ces jardins, on a savamment disposé des grillages en bordure des allées. A l'aide de leur bâton, les aveugles apprennent à se diriger, en se guidant sur les sinuosités des clôtures.

« Et là le vannier, par exemple, retrouve son travail habituel. Il n'a pas à l'apprendre. Ce qu'il apprend, c'est à *l'exercer malgré son infirmité nouvelle*; il apprend « à se passer de ses yeux », à *voir* par le contact. Les aveugles apprennent aussi à lire, mais à lire l'écriture spéciale imprimée pour eux, en relief, méthode Braille. Les uns rempaillent des chaises. D'autres font du filet, de la dentelle, du *macramé*, — vous savez bien? — le macramé est le filet artistique, cette guipure de ficelle, à franges, dont on recouvre, pour les préserver

des mouches, les chevaux. On en fait aussi, finement, des parures de femme. En retrouvant leur besogne accoutumée, en se rendant compte de la réelle possibilité de la reprendre utilement, de gagner encore leur vie par le travail, les aveugles se sentent revivre. L'espoir légitime entre dans leur cœur. Leurs yeux se sont éteints, mais il se fait en eux une faculté singulièrement aiguë de coordonner un monde nouveau de sensations qui leur rend intelligible, *autrement* que par le passé, le monde visible. Cette rénovation de leur être, cette adaptation à leur nouvel état, qui se ferait lentement s'ils étaient livrés à eux-mêmes, se fait assez rapidement quand ils reçoivent, tout préparés, les enseignements de l'expérience. C'est là une œuvre magnifique ! Ainsi l'aveugle même ne doit pas désespérer ; il verra d'autres lumières que celles du jour ou des lampes familiales. Les reliefs des choses lui parleront. Les inflexions des voix éveilleront en lui des perceptions plus étendues. Et, par-dessus tout, il se sentira aimé. Notre ami M. Herriot, maire de Lyon, a écrit là-dessus une admirable page....

« Et, pour les mutilés, il en ira de même que pour les aveugles ; je veux dire que des moyens leur seront fournis (auxquels ils ne son-

geraient pas s'ils étaient seuls) de s'aider eux-mêmes et de revivre normalement. On leur facilite ou la reprise de leur métier, où bien l'apprentissage d'une profession compatible avec leur infirmité.

« Le but essentiel de l'œuvre est donc la RÉÉDUCATION PROFESSIONNELLE.

« Des ateliers ont été organisés par les soins de l'Œuvre. Le mutilé y peut apprendre à rester ou à devenir cordonnier, tailleur, ferblantier, menuisier, mécanicien. Les hommes qui ont déjà une certaine instruction peuvent suivre des cours de comptabilité ou de sténographie, de dactylographie, et d'autres encore.

« Pendant toute la durée de la rééducation, les mutilés reçoivent sur les fonds de l'œuvre une allocation journalière de 3 fr. 50; cette allocation ne les prive en aucune façon de celle qui leur est versée par l'État et qui s'élève actuellement à 1 fr. 70 par jour.

« Les hommes qui se trouvent à Paris sans famille sont logés, nourris et blanchis dans un établissement situé quai de la Râpée, n° 28. Ils sont mis à même de suivre leurs cours de rééducation; mais, naturellement, ceux-là, étant

défrayés de tout, ne touchent pas l'allocation de 3 fr. 50.... C'est justice.

« Si, dans l'entourage du mutilé, se trouve une personne désireuse de lui venir en aide *personnellement* pour l'obtention d'un appareil perfectionné, elle peut s'adresser directement à l'Œuvre pour lui faire connaître son intention, et l'Œuvre se fera un devoir de lui rembourser la *moitié du prix* qu'aura coûté l'appareil, à concurrence toutefois d'un maximum de 200 francs.

— Voilà, conclut Jean d'Auriol, les renseignements que je me suis procurés.

— Fort bien, mon ami Jean, mais, comme j'ai reçu de mon côté une lettre me priant de donner sur les Écoles des mutilés des renseignements définitifs, je m'inquiète de ne pas vous entendre parler des agriculteurs?...

— C'est, dit Jean d'Auriol, que je gardais cette question-là pour la fin. Oui, *il existe, pour la rééducation des mutilés, une école d'agriculture à Limonest, près de Lyon.* Le métier d'agriculteur est le premier de tous; il est à l'origine de tous les métiers. Il représente la vie essentielle de la nation. Oui, on a songé aux agriculteurs. Comment eût-on pu les oublier! Une

des personnes qui m'écrivent a vu une gravure anglaise représentant un cultivateur qui, *amputé des deux bras*, apprend à se servir d'appareils spéciaux pour son travail habituel et préféré! Enfin, cette généreuse correspondante, car c'est une femme, s'adresse à moi pour que j'offre de sa part, à l'Œuvre des Mutilés, le prêt d'une terre, bâtiments de ferme-école, lits de fer, tables, instruments agricoles; et cela, dans le cas où son désir serait réalisable, ferait une deuxième école de rééducation spéciale *pour les travailleurs de la terre*. Je vais communiquer cette offre généreuse à l'œuvre centrale.

— Mais, Jean, mon ami, vous ne fumez pas aujourd'hui?...

— Non; je n'ai ni faim, ni soif, ni envie de fumer quand je songe à tant de misères! et à tant de dévouements prêts à répondre à celui de nos martyrs!

LA PUCELLE D'ORLÉANS

— Bonjour, ami d'Auriol, m'apportez-vous un sujet d'article ? un bon ?

— Peut-être. Connaissez-vous le projet des Anglais au sujet de Jeanne d'Arc ?

— Ne veulent-ils pas lui élever une statue à Londres ?

— C'est cela même. Qu'en pensez-vous ?

— Je pense que c'est une idée très pure, très noble, et c'est par conséquent de la belle et bonne politique.... Honorer son ennemi, en pleine bataille, c'était le vieux jeu, le jeu chevaleresque et qui mérite d'être regretté....

— Croyez-vous ?

— Dame !

— Je dis, moi, qu'en changeant de méthode et en employant contre l'ennemi tous les moyens de destruction, de férocité, de trahison et d'infamie, les Allemands, en fin de compte, auront fait d'excellente besogne, parce qu'ils auront déshonoré la guerre....

— C'est un point de vue ; mais alors, si on ne consent pas à les combattre par des moyens

pareils aux leurs, on atteindra le but opposé : non seulement on court le risque de retarder la victoire des peuples loyaux, mais on sert la cause de la guerre considérée en elle-même, puisqu'on la réhabilite ?

— C'est là, dit Jean d'Auriol, en allumant sa pipe de philosophe, ce qu'on appelle un cercle vicieux... C'est étonnant, ce qu'on rencontre de cercles vicieux au cours d'une brève existence !

— Honorer son ennemi en pleine guerre, était donc très bien, repris-je, et d'ailleurs on se diminue en ravalant l'adversaire ; mais je trouve tout simple que deux peuples ennemis rendent hommage réciproquement aux héros de leurs deux nations, le jour où elles ont reconnu avoir de beaux intérêts communs. L'estime réciproque est un fameux ciment pour les alliances internationales, aussi bien que pour les mariages d'amour. Les Anglais, jadis, croyaient avoir un droit sur la terre de France, et ils tâchaient de le faire triompher, lorsqu'une fille du peuple, une bergère, se révéla guerrière et leur infligea de rudes leçons. Humiliés d'être vaincus par une femme, ils la crurent vraiment sorcière, comme le permettaient les superstitions de leur époque. Ils la brûlèrent, avec le secours de quelques moines et prêtres

jaloux, dévoyés, intéressés et abominables. Aujourd'hui, la lumière s'est faite. Les procès de Jeanne sont publiés. Ils ont trouvé en Joseph Fabre, notamment, un historien précis, éloquent et enthousiaste. Les Anglais ne croient plus aux sorciers ; la France non plus. Alors on ne voit plus Jeanne d'Arc que comme une fille sublime, en qui s'est révélée l'idée de patrie, quand cette idée ne se formulait pas encore ; et tous, sans distinction, Anglais et Français, nous honorons en Jeanne d'Arc la plus parfaite incarnation du patriotisme.

Jean d'Auriol me considérait d'un œil narquois. Il fumait comme une cheminée d'usine. Il dégorgeait des nuages orageux.

— Donc, me dit-il, vous trouvez heureuse l'idée des Anglais, celle d'élever sur une place de Londres, une statue à Jeanne d'Arc ?

— Je trouve cela très beau, notre Jeanne représentant une idée générale : le devoir de défense et le droit d'autonomie des peuples.

— Bon ! moi aussi !... Mais ne redoutez-vous pas un culte de Jeanne d'Arc comme un fait réactionnaire, Jeanne ayant été proclamée bienheureuse par l'Église romaine ?

— Jean d'Auriol, lui dis-je, vous me tendez je ne sais quel piège ?...

Il se mit à rire.

— En effet, dit-il, et je suis de votre avis sur Jeanne d'Arc. Mais peut-être vais-je plus loin que vous dans le désir de voir le culte de cette admirable fille se propager, en France surtout. Je suis, il est vrai, une manière de mécréant. Je ne crois pas aux miracles, pas plus à ceux qui viennent du diable qu'aux autres, mais je constate que bien des gens y croient, — et, pourvu que ces personnes-là n'encombrent pas ou ne gênent pas la politique républicaine, je n'ai rien à leur reprocher. Liberté de conscience ! Je vais plus loin, comme j'ai eu l'honneur de vous l'annoncer. C'est précisément *parce que* « la question Jeanne d'Arc » a plusieurs faces, qu'elle me paraît propre à servir l'unité française, l'union sacrée, si vous préférez. Oui, je dis que, autour de cette merveilleuse allégorie, il est heureux qu'on puisse grouper tous les citoyens, sans exception, — chacun ayant des idées propres, diverses, contradictoires même, sur les origines du génie de la pauvre bergère, — mais tous étant d'accord aujourd'hui pour voir qu'elle assure et vivifie les deux idées qui n'en font qu'une, à savoir : le devoir de défense et le droit d'autonomie des peuples. Et que notre Jeanne d'Arc

ait conquis le cœur anglais, en territoire anglais, c'est là une magnifique conquête humaine de la France : la France a pour mission, humaine ou divine, comme on voudra, ce genre de conquêtes-là. Une statue élevée à Jeanne d'Arc, sur une place de Londres, ce serait un des plus gentils camouflets qu'on puisse infliger à l'Allemagne de Nietzsche ; car cette Jeanne (ne l'oubliez pas) n'aimait pas le sang versé et sa victoire fut et sera celle de la Pitié armée et martyre!..

Ayant dit, Jean d'Auriol, s'étant levé, frotta sur son fond de culotte une allumette de bois.

Et comme je regardais sans plaisir ce geste dépourvu de grâce :

« Ne vous frappez pas, me dit-il. Le roi Victor-Emmanuel, en grande tenue de prince et de général, eut un jour une entrevue mémorable avec Napoléon III, et, sous le regard un peu étonné de cet empereur, il fit le même geste, qui est, j'en conviens, sans noblesse. « Pardonnez-moi, mon cousin, dit-il, ça n'est « pas très distingué... mais c'est bien com- « mode!... »

Il n'y avait rien à répondre. Mon Jean d'Auriol est incorrigible.

LES DEUX SOUS

DE JEAN D'AURIOL

Mon ami Jean d'Auriol est un homme à surprises. On lui accorde quelque bon sens, mais jusqu'ici il ne lui était pas arrivé de trouver à lui seul une idée à la fois ingénieuse, saisissante et pratique. Bref, ni l'imagination ni les combinaisons financières n'étaient dans ses moyens, ou, du moins, il n'y paraissait pas.

Voici qu'il entre ce matin avec une pipe neuve entre les dents; et, sur les lèvres, sous le pli de la moustache, un petit air narquois que je lui connais bien, et qui, chez lui, annonce du nouveau, un nouveau dont il est satisfait.

Il s'assied, s'installe en silence, allume sa pipe neuve, en tire et souffle trois ou quatre bouffées de plus en plus importantes; puis, croisant les jambes, renversé dans un fauteuil, il commence sans autre préambule :

— Mon cher ami, vous qui aimez les bonnes

idées, de quelque source qu'elles proviennent, vous devriez m'aider, par votre plume, à en faire triompher une qui est excellente; je n'oublie pas que vous vous êtes donné une mission, dès le début de la guerre, le jour où vous avez publié votre « Allemagne *au-dessous* de tout » ; n'allez pas l'oublier vous-même.

— Vous êtes bien aimable, mais vous êtes, grâce à moi, plus connu que moi des lecteurs de *La France*; et si vous écriviez vous-même un article aujourd'hui, à ma place, je crois....

— Non, fit-il, j'aime mieux parler. Voici mon idée : il y a en ce moment une crise formidable de la monnaie de billon.... Eh bien, je propose de faire frapper pour 100 millions de pièces de 10 centimes par vingt séries....

Je regardai mon Jean d'Auriol d'un air ahuri. Il ne s'en formalisa point et poursuivit, toujours fumant :

— ...Par vingt séries, c'est-à-dire que les pièces de 10 centimes, au lieu d'être toutes semblables, seraient frappées au moyen de vingt matrices représentant chacune....

— Quoi ?

— ...L'un des crimes allemands les plus sensationnels. Ça n'a l'air de rien..., attendez la suite; vous verrez que cela est gros de consé-

quences.... On choisirait donc 15, 20 ou 25 des crimes les plus connus parmi les actes divers de la barbarie allemande... Exemple : crimes en Angleterre : *Lusitania*, *miss Cavell*, *zeppelins sur Londres*, etc. ; — crimes en France : *destruction de la cathédrale de Reims*; *zeppelins sur Paris*; *assassinats de civils*; *hôpitaux bombardés*; *civils chassés de Lille en troupeaux*; — crimes en Belgique : *Louvain*, *Malines*, *populations emmenées en esclavage*, *femmes et enfants*; *soldats, officiers crucifiés*; *mains d'enfants coupées* (hélas ! on a le choix entre tant d'horreurs); — crimes en Russie : *Russes brûlés vifs*; *hôpitaux, pleins de malades, incendiés*; et encore ceci, écoutez : les Allemands ont affamé pendant vingt-quatre heures des prisonniers russes nombreux; puis ils leur apportèrent une cuve énorme pleine de nourriture, qu'ils déposèrent au milieu du camp; et au moment où les malheureux captifs s'élançaient vers ce repas inattendu, les Allemands lâchèrent contre eux plusieurs molosses qu'ils avaient pris soin d'affamer, et s'égayèrent en sauvages au spectacle de la lutte épouvantable qui s'ensuivit....

— Et vous voulez perpétuer le souvenir de pareilles abominations ?

— Oui, répliqua gravement Jean d'Auriol,

oui, pour la honte éternelle de l'Allemagne. Rien n'est plus cursif et plus durable qu'une pièce de deux sous et rien n'est plus populaire. Je veux faire circuler à travers le monde le spectacle de l'infamie allemande et la perpétuer à jamais.... Écoutez-moi. Sur l'avvers de ma médaille de deux sous, la représentation d'un crime; sur le revers une brève inscription explicative.... Attendez donc!... Supposez qu'il y ait vingt pièces différentes. Tout le monde les voudra. Tous les collectionneurs, même les Boches, les rechercheront! Ce sera une collection inouïe! Et chacun tiendra à posséder la collection entière, les vingt sujets. Cela fait deux francs.... Attendez donc.... Supposez que sur *la terre entière* 50 millions de personnes désirent conserver cette collection, qui vaudra des prix fous après la guerre, cela ferait un impôt de 100 millions que la France prélèverait sur l'univers!... Je n'en doute pas, le monde entier s'arrachera ces médailles.

— Vous m'émerveillez!

— Que sera-ce quand vous m'aurez ouï jusqu'au bout! Soyez patient.... Un kilo de billon en pièces de 10 centimes vaut 10 francs. Or, le cuivre pur vaut 4 francs le kilo. Donc l'État gagnerait 70 millions nets, car on pourrait

prendre du laiton comme métal, qui vaut 2 fr. 50 le kilo.

— Vous savez tout!

— Non, mais je sais cela.... Ces pièces de 10 centimes auront cours comme les pièces de 10 centimes vulgaires. Le bénéfice de 70 millions pourra servir précisément à réparer une légère partie des maux causés par les crimes allemands; et, en tous cas, l'État aura trouvé le moyen de perpétuer sûrement, dans les siècles, la honte ainsi infligée aux Allemands.... On pourrait créer aussi le *timbre-pilori*, mais l'État n'y aurait aucun bénéfice matériel....

— Et vous avez trouvé cela tout seul? Je suis vraiment émerveillé, car enfin rien n'est plus facilement réalisable que votre idée, et ce serait là une utilisation extraordinaire de la monnaie de billon! Quel monument historique! Quelles repréailles sûres, ingénieuses et « artistes »! Jean, mon ami, je vais écrire l'article : vous le signerez.

— Jamais de la vie, dit Jean d'Auriol, l'honneur s'y oppose. Je viens tout simplement de vous réciter ou à peu près une lettre que j'ai reçue hier soir. L'auteur de la lettre, l'inventeur de l'idée, est mon vieil ami le baron G. de Tromelin, officier de marine en retraite, lequel

est un mathématicien hors ligne; et si j'étais le gouvernement, je ferais appel dès aujourd'hui à tous les médaillistes de France.... Seulement voilà.... il y a la diplomatie? alors?...

Et Jean d'Auriol secoua, sur son ongle, sa pipe éteinte.

SUPRÊME JUGEMENT

— Vous avez ce matin, mon cher d'Auriol, une figure de magistrat, et je ne peux pas dire qu'elle soit aimable. Le petit sourire un peu narquois qu'on devine à l'ordinaire sous vos moustaches a disparu. Vous avez l'air de porter le diable en terre?

— Et c'est un peu cela, déclara mon vieil ami Jean. C'est-à-dire que je comprends l'expression dont vous venez de vous servir dans le sens qu'on lui donne généralement. Je la comprends; cependant, en bonne justice, on devrait, à porter le diable en terre, prendre un extrême plaisir, puisque ce serait la fin de toutes les diableries.... mais je ne suis pas venu vous voir pour disputer sur des mots ou des locutions dont je me fiche comme de mes premières espadrilles. Excusez-moi d'avoir la figure peu aimable. Je suis, en effet, très troublé.

Il tira de sa poche l'étui de sa pipe, car sa pipe a un étui bien qu'elle soit en simple bois de bruyère.... Il ouvrit l'étui, fit le geste d'y pren-

dre l'objet précieux qu'il contenait ; il le souleva, mais le remit en place aussitôt d'un air découragé.

— Jean d'Auriol, lui dis-je, vous aviez l'air de contempler dans ce petit cercueil noir le menu cadavre d'une illusion regrettée....

— Ne plaisantez pas, fit-il en fourrant l'étui et la pipe dans la poche de son large veston. Ne plaisantez pas. J'ai passé une mauvaise nuit.

— Et c'est pour une mauvaise nuit que notre vaillant d'Auriol se montre si abattu ? m'écriai-je. Voyons, mon ami, vous aurez mangé, hier soir, une pomme de terre mal cuite ?

— Il est indigne de vous, dit-il, d'attribuer à une cause purement matérielle un mauvais rêve. Ma théorie du mauvais rêve est celle-ci : un malaise physique provoque, il est vrai, durant le sommeil, une excitation cérébrale à tendance mélancolique ; mais le sujet du rêve, le choix de l'image évoquée, ne viennent pas du malaise physique. Le subconscient profite de l'état morbide pour accourir des fonds de nous-mêmes ; et nos pensées les plus tristes, que nous refoulons en nous habituellement, se libèrent alors, viennent au-dessus des autres, les annihilent. Ce qui est endormi, durant notre sommeil physiologique, ce n'est que notre pou-

voir de nous commander, de coordonner nos pensées, — mais elles gardent un sens ou au moins une indication de vérité. J'ai donc eu à subir cette nuit un mauvais rêve, ou, si vous voulez, un beau rêve, mais si terrifiant, si gonflé des réalités présentes, de toute la souffrance des peuples, — que vous m'en voyez encore accablé.... Vous souriez?... Vous trouvez que je deviens lyrique ou ésotérique? Eh! mon ami, ce qui se passe dans l'univers, en ce misérable vingtième siècle, est fait pour légitimer toutes les exaltations individuelles.

— Racontez-moi votre rêve; vous serez exorcisé.

— C'est possible, dit Jean d'Auriol, d'autant plus possible qu'en le racontant j'en diminuerai nécessairement l'intensité. Toutes mes paroles seront plus faibles que mes impressions. J'ai rêvé que j'assistais au suprême jugement.

— Et c'est là tout?... Vous aurez revu, dans quelque livre illustré, une reproduction de la fameuse fresque de Michel-Ange, honneur de la Sixtine.

— « Rien de cela, dit-il. Voici : Les États-Généraux du monde, des deux mondes, étaient assemblés dans la rade de Toulon. Les alliés — et l'Amérique. Toutes les escadres, en bel ordre,

transformaient l'immense rade bleue, encadrée de vertes collines, en une formidable cité de fer et de feu, sous un radieux soleil. Tout à coup, chacun des grands cuirassés s'étant mis en mouvement, ils se rapprochèrent les uns des autres jusqu'à se toucher, en silence, et quand ils furent flanc contre flanc, ils parurent former sur la mer une île vaste, une sorte de vaste arène flottante et unie, car tous les bordages s'étaient abaissés comme par enchantement. Au milieu, groupés en faisceau comme des arbres nus, s'élevaient des mâts gigantesques qui portaient en plein ciel tous les pavillons des nations alliées. Au loin, sur les collines et les montagnes, les peuples s'entassaient, regardaient, attendaient. Sous les mâts, au milieu de l'île étrange, je vis tout à coup, comme s'ils y étaient venus pendant que mes yeux se portaient ailleurs, des personnages assis : amiraux, généraux en uniformes brillants, et des civils en vêtements sombres. L'un d'eux fit un signe, et, en présence de ce tribunal et des peuples témoins, fut amené, entre un peloton de gendarmes et de soldats anglais, russes, italiens, serbes, belges, français, — un malheureux que j'hésitai à reconnaître, mais que les foules assemblées sur les rivages saluèrent de malédic-

tions en le nommant à grands cris : « Guillaume II ! Guillaume II ! »

« Il ne paraissait pas comprendre ce qu'on lui voulait ; sa main gauche, sa main difforme, serrait la poignée de son sabre, et les nombreuses bagues dont cette main est ornée lançaient des feux rouges.

« Un interrogatoire commença, que je n'entendais point, — mais que sans doute entendait la foule, car à chacune des accusations, elle criait un mot, un nom qui retentissait, gémi, hurlé par des millions de bouches : Belgique ! — Louvain ! — Malines ! — Reims ! — et enfin : Edith Cavell ! » Puis, devant l'accusé, défilèrent des mutilés, des vieillards aux pieds brûlés et saignants, — qu'on portait sur des civières ; — des enfants aux mains coupées, qui tendaient vers lui leurs moignons rouges ; des jeunes filles violées et enceintes qui se voilaient la face avec leurs bras, et qui, sans qu'on pût les retenir, se précipitaient dans la mer, cherchant à fuir par la mort l'horreur des enfantements futurs....

« A chaque apparition de l'une des victimes, les foules hurlaient leur douleur maudissante. Lui, l'homme, paraissait insensible. A ses gestes, je compris qu'il parlait : « Qu'a-t-il dit ? » de-

mandais-je à l'un de mes voisins. — « Il a dit simplement : « J'ai voulu que l'Allemagne fût
« au-dessus de tout; et je persiste à croire que
« j'avais pris le bon moyen. Je n'ai pas réussi,
« je le regrette! » Alors, des soldats et des gendarmes, anglais, russes, italiens, serbes, belges, français, s'avancèrent, — et l'homme fut dégradé. On lui arracha ses insignes qu'on jeta à terre; aussitôt un soldat allemand s'avança et les foula aux pieds en criant — et ces mots je les entendis : « Traître à l'humanité! » et les foules répétèrent, millions et millions de voix fondues en une seule : « Traître à l'humanité! » Cet accord était tout nouveau, de toutes les nations du monde, même les Balkans, dans une pensée de justice. Le bien sortait enfin du mal, le plus grand bien du plus grand mal.... La vision changea d'aspect. Les navires-fantômes réapparurent, reprirent leur mouillage, chacun à son rang. Tous les pavillons palpitèrent dans l'air bleu, comme des fleurs de fête épanouies au bout de tiges sans nombre, hautes comme des tours de Babel.... Et je me réjouirais du présage qui est le sens de mon rêve, si je n'avais pas dans mon cœur tous les désespoirs de toutes les victimes : Louvain! Reims! Miss Cavell! »

CES DEMOISELLES

Quelles demoiselles ? On ne s'attend pas, je suppose, à lire ici une histoire aimable ? Il s'agit de ces jeunes héros que les Allemands lourdauds avaient surnommés « les demoiselles à pompon rouge ». Il s'agit de nos marins, plus particulièrement de ceux de Dixmude. Je me rappelle avec émotion une après-midi de 1914 que j'ai passée au cinquième dépôt des Équipages de la Flotte, à Toulon. Je donnais une conférence devant ces « demoiselles ». Elles étaient plusieurs milliers. Un très long hangar nous abritait. La foule des marins le débordait, s'échelonnait au dehors sur je ne sais quels praticables. Il y avait des hommes, au-dessus de nos têtes, assis dans l'entrecroisement des charpentes. Et tout cela écoutait immobile ; puis, vibrant, s'agitait, acclamait la France, huait l'Allemagne. Pendant une pause, je vis venir à moi un lieutenant de vaisseau en tenue de campagne. — « Monsieur, me dit-il, un certain nombre de nos marins partent avec moi dans un moment pour Paris (pour le front demain, j'espère), vous nous excuserez ; nous

vous laissons la plus grande partie de votre auditoire.... Avez-vous une commission pour Paris? » Je saluai ces hommes au départ avec une indicible émotion. Sans doute ils furent de ceux qui défilèrent quelques jours plus tard devant le général Pau; le général dit aux officiers qui l'entouraient : — « Saluez-les, Messieurs, vous ne les reverrez plus! » On n'en revit guère, de ceux-là; ils allaient triompher sur l'Yser et mourir à Dixmude, refusant, dit-on, d'arracher de leur bonnet le pompon rouge, dansant comme une flamme sanglante, qui les désignait au tir des Allemands.... Ah! ces demoiselles! quelle page de l'histoire de France ils ont écrite là-bas, dans les Flandres! Comme elles sont grandes et simples, ces figures! quelle gloire est la leur et restera la nôtre! Ils prétendent qu'ils ont eu, jusqu'ici, un rôle effacé! que leur faut-il donc? *Dixmude* en Belgique, *Le Bouvet* aux Dardanelles, le *Gambetta* dans l'Adriatique, c'est pourtant quelque chose... mais eux, ils ne trouveront jamais que ce soit assez d'héroïsme, ni, partant, assez de sacrifice et de gloire!

C'est dans le livre de Le Goffic qu'il faut lire tout ce qui, actuellement, peut être conté sur Dixmude. Quelle épopée en raccourci! Un

amiral les commande, l'amiral Ronarc'h. Il croit mener sa brigade à Dunkerque. A Dunkerque, on leur annonce qu'ils vont continuer vers la Belgique, vers cette grande Belgique, si grande depuis qu'elle est écrasée. Alors, ces demoiselles « trépignent de joie ! » Elles font sauter en l'air leurs bonnets à pompons rouges ! A Gand, on les acclame. Là, ils font connaissance avec les soldats anglais — à qui ils témoignent sympathie et admiration. Les voilà en route vers la bataille et la mort. Durant les marches, les autos sont vides d'officiers ; ceux-ci ont voulu souffrir, à pied, les mêmes fatigues que leurs hommes ; ils se feront tuer les premiers. « Il n'y a pas, dit Le Goffic, deux manières d'apprendre aux autres à bien mourir. » Lorsqu'il faut se replier sur l'Yser, avec Dixmude pour point terminus, les demoiselles, « pour s'épargner les durillons, marchent pieds nus, leurs souliers en bandoulière ! » A la traversée de Gand, elles sont acclamées de nouveau, ce qui fait écrire à l'un de nos fusiliers marins : « La douce Belgique nous avait engagé son cœur : elle ne nous le retire pas, même quand nous semblons l'abandonner.... » Ils rencontrent une caravane de « réfugiés », ils leur crient : « Espère un peu : on reviendra ! »

Les voici à Dixmude. Voici l'antique église consacrée à saint Nicolas et dans laquelle on admirait l'*Adoration des Mages*, de Jordaëns. Elle contenait des merveilles. Elle allait devenir une cible pour les Allemands, sinistres futuristes qui ont juré de détruire les chefs-d'œuvres du passé pour installer sur leurs ruines le plus hideux des triomphes matériels. Nos demoiselles ont une mission définie. « Sans chaussettes, sans caleçons, sous la pluie, dans la vase plus cruelle que les obus », ils vont passer quatre semaines, barrer la route de Dunkerque, sauver l'armée belge d'abord, puis permettre à nos armées du nord de se masser derrière l'Yser et d'étaler le choc de l'ennemi. Il y avait là 6000 marins et 5000 Belges contre trois corps d'armée allemands ! Et les Allemands, lorsqu'ils apprirent que les demoiselles n'étaient que 6000, pleurèrent de rage et d'humiliation.

Dixmude fut broyée, et de nos fusiliers et de leurs officiers beaucoup tombèrent ; ce fut une hécatombe, mais leur sacrifice faisait plus que sauver l'honneur ; il assurait les victoires futures....

Je causais hier à Toulon avec un lieutenant de vaisseau qui me dit : « Nous allons bientôt

partir à bord du grand cuirassé *Provence*, pour la croisière de la Méditerranée. On y fera des exercices fatigants, de dures et longues veilles. On y mènera la vie rude et souvent peu gaie que vous savez. Mais il y aura des moments de calme et de répit. A quoi s'occupera-t-on alors ? On s'ennuiera, et ce sera pire, *pour l'état moral*, que les fatigues passées. Tous les anciens bateaux, grés en temps de paix, possèdent bibliothèques, cinémas, phonographes, stands de tir, foot-balls, etc. Les derniers venus, tels que *France, Paris, Jean-Bart*, ont été l'objet des plus touchantes faveurs. Ce qu'il nous faudrait, ce serait des collections de revues, *Revue de Paris, Revue des Deux-Mondes, Revue des Revues, Mercure de France, Illustration, Rire, Vie Parisienne, Assiette au beurre, Chroniques, Humoristiques diverses*, que sais-je, moi ! ma mémoire ne retrouve pas en ce moment tous les titres qui s'imposent ; il faudrait des romans, les Verne, les Balzac ; et les contemporains ; et les pièces de théâtres !... N'y aurait-il pas aussi quelques « marraines » pour les marins ? »

J'approuvais silencieusement. Je trouvais que mon interlocuteur plaidait bien la cause ; mais je ne le connaissais pas. Quelqu'un le nomma : Cantener. Et, le soir, je cherchai ce nom dans

l'appendice du livre de Le Goffic et je lus : « Le lieutenant de vaisseau Cantener, qui avait pris le commandement après la mort de son chef, s'était maintenu jusqu'à la nuit sur la route de Beerst, avec trois compagnies de fusiliers. Dans l'ombre, par les fossés pleins d'eau, les trous de vase où l'on enfonce jusqu'au ventre, il aura la joie — et la gloire — de ramener la presque totalité de ses hommes dans nos lignes, — non pas, comme on l'a dit, épuisés, sans armes, sans équipement, mais en formation de marche sur colonne par quatre, aussi calmes qu'à l'exercice, *les blessés devant*, et chaque compagnie protégée par une section d'arrière-garde.... » Je lus, — et il me sembla qu'il suffirait de faire connaître aux auteurs et au public le vœu d'un défenseur de Dixmude pour que ce vœu soit réalisé. Envoyons des livres et des revues au cuirassé *Provence*, à Toulon... Il ne serait pas très français de refuser un cadeau... à ces demoiselles, aux demoiselles à pompon rouge.

« Capitaine, disait l'une d'elles, en pleine bataille, devant Dixmude, — capitaine, j'ai perdu ma baïonnette ! — Fais comme moi, répondit le chef, *cogne avec ta tête !* »

En conscience, peut-on refuser quelque chose à de pareils hommes ?

LES BÊTES PUANTES

— Vous m'avez dit, l'autre jour, mon cher d'Auriol, que, selon vous, les moyens infâmes qu'emploient les Allemands, à la guerre, déshonorent la guerre elle-même et que, pour cette raison, il n'y avait pas à les trop déplorer. Vous n'étiez pas loin de vous en réjouir, si j'ai bonne mémoire ?

— Ma foi, répliqua Jean d'Auriol, j'ai bien pu dire ça... on dit tant de bêtises!... Mais d'abord, passez-moi du feu, ma pipe est éteinte.

Il alluma sa pipe et reprit :

— Oui, on dit beaucoup de bêtises, même quand on n'est pas dépourvu d'intelligence, et peut-être pourrait-on affirmer qu'on en dit surtout quand on est très intelligent. Et cela, qui semble paradoxal, s'explique parfaitement. Toutes les questions ont un grand nombre d'aspects différents; une grande intelligence les voit tous, mais successivement, et plus elle en aperçoit, plus elle a de chances d'er-

reur. La haute raison consiste à tout peser et à ne conclure qu'à bon escient, et c'est pourquoi le bon sens dame souvent le pion à l'esprit. Vous me parliez, l'autre jour, des abominables moyens de guerre employés par les Allemands et je vous ai dit : « Ils déshonorent la guerre, tant mieux ! » Ne voyez-là qu'une boutade, je vous prie. La question, mieux étudiée, mérite une autre conclusion.

— Vous l'entrevoiez, cette conclusion ?

— Je dis d'abord, avec vous, qu'il y eut jadis une manière noble de concevoir la guerre. On voulait faire triompher un intérêt, — soit ; — ou une idée, — très bien ; — et l'on se battait à *armes courtoises*, lorsqu'on n'avait pu s'entendre diplomatiquement. De la sorte on masquait la brutalité de la guerre avec des procédés de gentilshommes. Et ces procédés n'étaient pas vains lorsqu'ils sauvegardaient quelque chose de juste et de bon. Le chevalier qui a fait sauter l'épée de son adversaire et qui, pouvant le tuer, lui rend son arme, n'est pas seulement élégant. Matériellement fort, il proclame, par sa générosité, la subordination de la force à la justice. L'humble chasseur de bécasses qui se croirait déshonoré en tirant le gibier posé à terre et immobile, et qui attend

que l'oiseau envolé use de tous ses moyens de fuite et de défense, condamne hautement, à sa manière, l'abus de la force et de la violence. Le guerrier sournois, traître, à qui tous les moyens de destruction semblent légitimes, ramène l'homme vers ses origines purement animales, l'avilit, le ravale; il n'arrivera pas à faire prendre en horreur la guerre, l'*ultima ratio*, hélas! qui restera un recours nécessaire contre une race agressive, — et il déshonore en lui non pas l'homme tout entier, mais sa seule race. Les procédés qu'il emploie peuvent être scientifiques; le fait de les employer avec férocité, par trahison érigée en principe, lui donne littéralement physionomie de bête, et de bête puante lorsqu'il s'agit de gaz asphyxiants.

« L'odeur de ces poisons, dégagés en nuage, me semble la buée naturelle sortie de lui-même, le brouillard de sa respiration, ce que le bon La Fontaine eût appelé ses « esprits animaux », qui sont infects.

— Tout cela est fort joli, mon cher d'Auriol, mais prenez garde de parler en poète, de vous griser de mots et de ne pas conclure utilement. Vous savez bien qu'on se demande depuis assez longtemps en France s'il sera légitime et surtout s'il sera « français » de faire aux Allemands

la réponse du berger à la bergère, c'est-à-dire d'user envers eux de certains moyens de guerre qui leur sont propres et qui nous répugnent, à savoir : des gaz méphitiques. Odieux de la part de nos ennemis, comment ces moyens deviendraient-ils honorables de notre part ?

— Je n'ignore pas, dit Jean d'Auriol, que nous hésitons à faire la guerre avec des poisons, contre ces empoisonneurs, et cette hésitation est honorable, certes ! mais je dis qu'elle est absurde. Nous ne sommes plus en présence d'égaux ; nous n'avons pas devant nous des *semblables*. Une éducation monstrueuse, systématique et toute-puissante a fait de tout un peuple une race de brutes et un danger universel. Ce peuple proclame lui-même qu'il détruira, par tous les moyens les plus horribles, tout ce qui s'opposera à ses volontés de domination. Il viole les traités qu'il a sournoisement signés avec l'intention de n'en pas tenir compte. Il se met lui-même hors les lois, hors le droit des gens, hors l'humanité ; ce n'est plus un peuple, c'est un prodigieux troupeau en furie de loups ou de tigres, de bêtes puantes ; il ne faut penser qu'à le détruire pour sauver *l'homme, l'idée, la loyauté, la pitié, la faculté de sympa-*

thie humaine. Si donc la bête puante secrète un venin qui, retourné contre elle, doit en venir à bout, n'hésitez pas, servez-lui sa propre exhalaison, son venin, son gaz asphyxiant — et qu'elle crève dans son terrier!

Jean d'Auriol s'était levé, tout pâle. Chose extraordinaire, il posa sa pipe sans ménagement sur la cheminée et l'y oubliâ. Il arpenta la salle.

— Si vous croyez, me dit-il, qu'on puisse avoir, de sang-froid, pareilles idées, vous vous trompez. Je m'étonne de les entendre sur mes lèvres, car je suis un pacifique, mais c'est la paix même, la 'paix future, le repos de nos enfants — qu'il s'agit de préparer! Tant qu'un peuple, théoricien de malheur, approbateur de honte, apologiste de crime, tiendra en suspens sur la France la menace de ses forces brutales, organisées par sa science sans idéal, — il n'y aura plus de sécurité sur la terre. Ces gens-là ne sont plus des êtres humains, sinon par leur aspect général; ce sont des hybrides infernaux, des incarnations de cataclysmes. Certains peuples croient qu'il existe, sous terre, des géants endormis, qui parfois se réveillent et font trembler le globe quand ils s'étirent ou se retournent dans leur lit de ténèbres. L'effroyable Allemagne

ressemble à ces géants légendaires qui respirent par la bouche des volcans. Il faut en venir à bout par tous les moyens !

Et Jean d'Auriol essuya ses yeux pleins de larmes.

UNE CONSULTATION

« Je vous prie, dit Jean d'Auriol, de faire une distinction facile entre la poésie et la politique et de ne jamais prendre un philosophe pour un clérical sous prétexte qu'il aime les belles légendes. Vous rappelez-vous certain vers du débonnaire Béranger ? Le chansonnier populaire qui a célébré le « Dieu des bonnes gens » aimait assez la liberté pour souhaiter qu'on pût aller « même à la messe ! » Et il osait implorer la pitié céleste en faveur des courtisanes qui s'imposent tant de peine pour donner à beaucoup d'hommes un peu de joie incertaine. Cette philosophie de l'excellent homme, qui s'apparente dans mon esprit au fabuliste malicieux et tendre, ne déplaît pas à tout le monde. Elle ne me déplaît pas, à moi, simple rêveur, qui, n'ayant jamais eu d'ambition politique, ai toujours essayé de voir, dans chacun des partis qui divisent la France, ce qu'il contient de justes et bonnes aspirations et surtout de sincérité. Lorsqu'on n'a pas besoin de suivre une

tactique d'arriviste, on se sent plus libre que d'autres qui se font les esclaves d'une prétendue liberté; et il se peut alors qu'on soit mal compris, — mais rien n'est plus estimable que de rechercher et respecter la vérité partout, même chez des ennemis. Pour moi, j'ai de tout temps interdit à la politique de m'éloigner des êtres qui me sont sympathiques. Qu'ils ne pensent pas comme moi sur bien des sujets, cela ne modifie point mes sentiments à leur égard, et je leur sais gré surtout de tolérer, à leur tour, que je ne pense point comme eux sur toutes choses.

« Tout ceci est dit en manière de préambule, parce que, avant de vous conter une histoire ambiguë mais drôle, je ne saurais le faire sans le secours de quelques précautions oratoires, mon désir étant de n'offenser « aucune foi », ni politique ni religieuse. On peut même combattre sans offenser. C'est la bonne façon française et chevaleresque....

« ... Or donc, je commence... ou plutôt non, un mot de préface encore.... Un mot sur les légendes. Je vous disais, l'autre jour, combien je les aime. Tristes ou gaies, elles ajoutent un sens à ce qui, dit abstraitement, apparaîtrait un peu trop simple et nu. Et comme elles pré-

sentent toujours une idée sous la forme colorée d'une histoire qui demeure invraisemblable, l'invraisemblance fait pardonner ce qu'elles peuvent contenir d'exagération ou d'ironie.

« ... Et puis, vous le savez, le rire désarme. Je commence donc cette fois... ou plutôt, non... pas encore. D'abord, je veux faire désirer un peu l'histoire promise, et aussi il me paraît nécessaire de vous dire comment elle est parvenue jusqu'à moi; son origine ajoute quelque chose à son prix.

*
* *

« Dans un hôpital temporaire, des blessés, revenus les uns du front occidental, les autres des Dardanelles, — entourent un de leurs camarades, soldat comme eux, mais prêtre. L'ecclésiastique, très malin, parle gravement, et les poilus rient aux éclats. Il a voulu les distraire, les amuser un instant, et il a inventé une histoire qui semble égratigner un peu Sa Sainteté Benoît XV. D'ailleurs, le prêtre parle provençal, et, en provençal, Benoît se prononce Benoni, à quoi la déférence trouve son compte.

« Vous savez que Benoît XV a plusieurs fois parlé, depuis le commencement de cette horrible guerre, en faveur de la paix. Seulement, il

a oublié de dire de quel côté, selon lui et selon Dieu, se trouvent la justice et le bon droit. De bons catholiques même lui reprochent de parler toujours en politicien, au lieu de se placer au point de vue du surnaturel, ce qui serait proprement son rôle.

« Les peuples fratricides s'égorgent. Comment les juge le Dieu de l'Évangile représenté par le pape ? Dieu le sait ; le pape ne le dit pas, ce qui lui vaut maintes critiques. Au surplus, je ne mettrai pas mon index entre l'arbre et l'écorce, me rappelant que, pour avoir commis pareille imprudence, Milon de Crotone, tout athlète qu'il était, fut mangé par une bête.... Et maintenant voici, telle que la conta un poilu ecclésiastique à des poilus laïques, l'histoire que j'intitule : « Une consultation ».

« Le pape, voyant le monde à feu et à sang, et sa pensée sur cette guerre interprétée de plusieurs manières très opposées par les peuples et les partis, se décida à gagner le Paradis, par des moyens à lui, qui demeurent secrets ; il voulait interroger Dieu, face à face. Il fit part de son projet à l'un de ses familiers et lui dit : « Pour me tirer d'embarras, j'ai décidé d'aller au Paradis consulter Dieu, en personne. » — « En personne ? dit le cardinal étonné, mais,

Très Saint Père, à laquelle de ses trois personnes avez-vous l'intention de vous adresser? — A celle, dit le pape, à celle qui a le plus d'expérience : je vais voir le Vieux ».

*
* *

« Cela fut prononcé sans irrévérence, car on ne saurait être plus vieux que Dieu, puisqu'il n'a pas eu de commencement. — « C'est une bonne idée, Saint-Père, et je souhaite un bon voyage à Votre Sainteté. » Et Benoni, tout de blanc vêtu, la tiare en tête et son grand bâton pastoral en main, partit pour le ciel, où les papes sont reçus à toute heure, sans même avoir à heurter au seuil. Le Saint-Père trouva Dieu le Père très occupé, attendu qu'il était en train de faire avec Abraham et les saints une immense partie de cartes. Quel jeu jouait-on? C'est un mystère. Combien la fiche? Je n'en sais rien. Je crois qu'on jouait l'honneur et que personne ne perdait jamais, vu qu'on était en Paradis. Benoni, un moment, demeura silencieux, n'osant interrompre la partie divine. Enfin le Père Éternel, ayant murmuré : « Je manque d'atout », le pape profita de sa déconvenue pour se faire remarquer : il toussa légèrement. Dieu se retourna sur son trône : — « Tiens ! c'est vous, Benoni?

qu'y a-t-il pour votre service? — Seigneur, commença Benoni, les hommes sont en guerre.... — Et c'est pour me dire ça que vous me dérangez? je le sais, pardieu, bien, qu'ils sont en guerre! Peu ou prou, ils y sont toujours! Je leur ai donné une intelligence et un cœur et une certaine liberté : ce n'est pas ma faute s'ils ne s'en servent que pour le mal. Quoi qu'en dise un certain Guillaume, qui est, si j'ai bonne mémoire, un de leurs empereurs, il y a beau temps que j'ai renoncé à m'occuper de leurs affaires.... Tenez, adressez-vous à mon fils, c'est la plus belle âme que je connaisse. Il a toujours eu la manie de sauver les gens! Jusqu'ici, ça ne lui a guère réussi, mais, ma foi de Dieu — on ne sait pas — ça pourra prendre à la fin! il se passe tant de choses extraordinaires! Arrangez ça avec mon fils... adieu, Benoni, laissez-nous. Messieurs, je joue trèfle. J'ai l'as et le roi... j'ai gagné, sans atout! Et ça, c'est un miracle! »

*
* * *

Benoni, un peu ennuyé, s'en alla, à travers les jardins du ciel, vers le palais de Dieu le Fils. Il rencontra quelques saints, à la promenade, qui lui sourirent en lui disant : « Courage,

Benoni, bonne chance ! » car tout le Paradis, par un spécial télégraphe sans fil, apprend tout de suite, comme de juste, toutes les nouvelles qui le concernent. On savait donc que le pape venait prendre conseil de Dieu et le prier de regarder d'un peu plus près le conflit formidable qui bouleverse notre planète. Le pape salua au passage saint Rigobert, qui aime à rire ; saint Hygin, qui toujours se lamente ; saint Euchèr, protecteur des poulaillers ; saint Mellon, tout heureux d'avoir deux ailes ; saint Papoul, qui serait « papo » s'il n'avait pas deux lettres de trop ; — et enfin, apparut le palais de Jésus-Christ. — « Seigneur, dit le pape, je ne sais plus quel langage tenir aux hommes, en votre nom, pour les calmer ; ils se massacrent entre eux. De grâce, descendez un instant avec moi sur la terre ! » Le doux regard de Jésus s'attrista : — « Tu oses me demander de retourner là-bas, ô âme candide ! s'écria-t-il. Tu as donc oublié mon histoire, toi dont le métier est de la savoir ? Retourner sur la terre ! je sais trop et tu sais ce qui m'y attend ! ils m'ont insulté, craché au visage, cloué au gibet ! Non, non ! je n'irai plus ! on ne m'attrape pas deux fois ! adresse-toi au Saint-Esprit. »

*
* *

Le pape, bien ennuyé, obéit en silence.

Le Saint-Esprit, colombe divine, dormait, la tête sous l'aile, sur la plus haute branche de l'arbre de paix. Le pape l'éveilla en frappant dans ses mains, et lui exposa sa requête. — « Va voir saint Pierre ! » s'écria le Saint-Esprit... Et comme le pape insistait : — « Moi ! redescendre sur la terre ! y penses-tu ! criait-il ; jamais de ma sainte vie ! D'abord, en ce moment, la chasse est ouverte !... et puis, en temps de guerre, vois-tu, on se méfie trop des pigeons-voyageurs. »

*
* *

Benoni, toujours plus ennuyé, alla voir le grand saint Pierre, dont il est le successeur glorieux, et le pria de descendre sur la terre, à Rome. Saint Pierre leva les yeux au ciel du ciel et dit doucement : — « A Rome ? vraiment ? tu veux que j'aille à Rome ? eh bien, je n'irai pas, mon ami, pour cette raison, que, depuis que Rome a fondé le denier de Saint-Pierre, par tous les saints, je n'en ai jamais vu un centime ! »

LE DRAPEAU BELGE

C'est dimanche qu'on fêtera, dans toute la France, le drapeau belge.

A Toulon, au théâtre, deux représentations seront données au profit des réfugiés belges, l'une en matinée, l'autre le soir. C'est notre chanteur populaire Mayol qui s'est chargé d'organiser ces représentations.

Ce Mayol est une force ; il ira bientôt courir les hôpitaux et les casernes de toute la France comme nous avons couru ensemble ceux du camp retranché de Toulon, portant, lui, la bonne chanson, — moi, la bonne parole.

Une infirmière déclarait : « Il opère des cures ; nous avons vu des malades, qui dépérissaient d'ennui, sourire enfin, et fredonner gaiement chaque matin les chansons qu'il leur avait apprises. » N'ai-je pas raison d'affirmer que cet homme-là est une force ? Quelqu'un s'étonna, l'autre jour, devant moi, en ces termes : « Cela me paraît singulier, l'alliance de l'Académie française et du café-concert ! »

Cette guerre a fait bien d'autres rapprochements, et dont beaucoup mériteraient d'être durables. On s'est aimé pour se défendre; il faudra continuer.



Croyez-vous, par exemple, qu'on ne continuera pas à aimer, après la guerre, le drapeau belge avec la même ardeur qu'aujourd'hui? N'en doutez pas, un lien nouveau s'est créé entre nos deux nations, — un accord que rien ne saurait plus détruire. Comptez pour la fidélité sur le cœur de la France. Au fond, elle ne sait qu'aimer. Elle se juge mal, trop souvent, et aussi la juge-t-on mal, parce qu'elle a une « mauvaise tête », à la façon de ces gaillards qui veulent avant tout rester indépendants, — mais qui se donnent tout entiers et à jamais, le jour où on leur a rendu sciemment un service, un vrai! — Et quel service la Belgique a rendu à la France et, par ainsi, au monde! Voilà ce que je voudrais savoir dire, dimanche prochain, aux sept mille auditeurs qui salueront, à Toulon, la gloire belge! Qui donc le dira jamais d'une façon définitive, ineffaçable? Rappelez-vous ce cauchemar : l'Allemagne monstrueuse, qui a enrégimenté des assassins

et des incendiaires, vient tenter la Belgique : « Laisse-moi passer par tes villes et tes campagnes ; je respecterai tes trésors et tes monuments et la vie de tes citoyens. Laisse-moi passer, au mépris des traités, qui sont des chiffons de papier. De tes frontières, je me précipiterai sur la France pour la saccager et la réduire. Je marcherai sur Paris, j'y entrerai au pas de parade, et, le soir, pour fêter ma victoire, je ferai flamber dans la nuit comme des torches, le Louvre et Notre-Dame!... Laisse-moi passer! » Tandis que la diabolique nation tente la Belgique au cœur pur, la France frémuit. Elle aimait trop sincèrement la paix! C'est pourquoi elle n'est pas prête à recevoir sur la pointe des baïonnettes les deux millions d'Allemands qui sont, eux, sous les armes. Mais la Belgique a répliqué : « Vous ne passerez pas! Je suis un pays neutre et libre, et loyal! » « Prends garde, petit peuple : je t'écraserai! » Alors, tous les drapeaux belges claquèrent dans le vent, au sommet de tous les monuments, de toutes les forteresses, et le canon tonna. Ils frémissaient, les drapeaux, comme d'indignation; se relevaient d'eux-mêmes, comme par fierté, et ils parlèrent ainsi : « Le peuple belge, ce petit peuple, sera un grand peuple, fût-ce

dans la ruine et dans la mort, par la grandeur et la simplicité de son sacrifice et de sa loyauté! »

*
* *

Furieux, l'Allemand se rua sur Liège, sur Louvain, sur Malines, sur Bruxelles. Et il arriva ceci de surprenant, de miraculeux, qu'ayant empêtré, le lourdaud, sa massive botte éperonnée dans les dentelles, il ne put s'en dégager vite! Il les déchirait pourtant, mais elles résistaient, filet merveilleux, plus délicat que les fils de la Vierge, plus solide qu'un treillis d'acier! Et la marche du monstre fut entravée assez longtemps pour que, derrière le mur que lui opposaient les poitrines belges, la France pût se préparer à la lutte. Enfin, le barrage héroïque fut franchi, et l'Allemagne, avec des « hoch » d'enthousiasme, roula vers Paris! Frémissante de rage, elle se disposait à le traiter comme Malines et Louvain. Vous savez la suite : la feinte tranquille de Joffre, Mounoury tombant sur von Kluck, la victoire de la Marne, Paris sauvé de l'offense!

O sainte Belgique! tes jardins refleuriront, toutes tes cités seront relevées, tes splendeurs te seront rendues et quand tu seras redevenue

indépendante, en pleine gloire, nous pourrons dire avec orgueil : « La libre Belgique est pourtant française ! » L'Allemagne n'y comprendra jamais rien. Elle en est à croire que la brutalité peut conquérir les cœurs.

O grande Belgique ! le monde entier acclame ton roi et vénère ton drapeau.

Y A BON, LA FRANCE !

C'était une enfant du pays de Bohême, à moins qu'elle n'eût été volée ailleurs, n'importe où, par les bohémiens qu'elle suivait contre son gré et qui la maltrahaient. Elle aurait voulu fuir la roulotte détestée et gardée par de grands chiens féroces, mais elle eût été vite rattrapée; elle ne se sentait protégée par rien et par personne; aucune autorité bienfaisante ne s'étendait sur elle; c'était une petite esclave. Telle fut l'enfance d'une femme qui devint plus tard à Paris une actrice sans grand talent, mais qui, pour l'étrangeté de ses danses, connut un certain succès. Eh bien! elle racontait volontiers qu'un jour, comme elle avait une douzaine d'années, le chef de la bande d'outlaws qui l'opprimait et la battait annonça qu'ils allaient tous s'acheminer vers Paris.

« A partir de ce moment-là, racontait volontiers la bohémienne devenue actrice, je me sentis consolée; j'avais toujours entendu dire qu'en France il n'y avait pas d'esclaves, que

c'était le pays de la liberté ; qu'il y avait de bonnes lois qui défendaient les faibles ; et, pendant des mois, étape par étape, du fond de la Hongrie, je marchai, pieds nus, derrière la roulotte, en chantant, parce que j'allais vers la France !... C'est bon, la France ! ».

Ainsi parlait la petite bohémienne, et elle avait bien raison. Lorsque, Français ou non, on n'éprouve pas l'amour de la France, c'est qu'on oublie de la comparer. Si l'on ne regarde qu'elle, on aperçoit ses défauts et l'on se dit qu'elle pourrait être meilleure. Si on la compare aux autres pays, on voit par où elle peut leur servir d'exemple ; et l'on reconnaît que, par dessus tout, elle cherche à fonder la vraie liberté, à devenir la protectrice des faibles, des déshérités, le chevalier du droit et de la justice. « Y a bon, la France ! »

J'ai raconté quelque part l'histoire de l'ami Boulot, l'anarchiste. Furieux contre l'idée de guerre, il ne voulait même pas admettre que la France n'est entrée dans le conflit actuel qu'à son « corps défendant ». « Les Allemands, disait-il, sont mes frères aussi bien que les Français » ; puis, un jour, tout à coup, il déclara qu'il allait s'engager, et il y alla en effet. « Pourquoi ? — Parce que, disait-il, j'ai été ren-

seigné sur les Allemands d'aujourd'hui. Les sujets du kaiser sont proprement les ennemis de l'humanité. L'humanité, c'est la France qui la défend contre un peuple d'esclaves cruels et enragés! Donc, il faut d'abord défendre la France! » Y a bon, la France!

Vous savez d'où vient cette expression : « Y a bon, la France? » C'est le mot que vont répétant les soldats de notre armée noire, les Sénégalais; et il est lapidaire, car, en effet, c'est bon, la France!

Ils sont touchants, ces hommes de race noire, dont le loyalisme est fait de reconnaissance pour la bonté française.

Aussi, c'est avec une émotion étrange que, l'autre jour, allant à Saint-Raphaël, tout à coup, au moment où la route a côtoyé un des petits affluents de la rivière Argens, nous avons aperçu, barbotant dans l'eau, des centaines de noirs, la plupart tout nus, s'ébrouant et riant au soleil. On se serait cru transporté au Sénégal même. J'ignorais que, près du centre d'aviation de Fréjus, tout un campement de Sénégalais s'étalât dans la vaste plaine.
. Les tentes pointues, pareilles à des parasols à demi fermés et plantés en terre, s'avancent jusque sur l'immense plage

de sable où sont venus s'installer des cantines et des marchands de bibeloteries. La fourmière noire s'agite là, et s'y repose, en attendant d'aller au feu, aux Dardanelles sans doute. Une rumeur de gaieté s'élève du camp et répond aux sonorités de la mer... Et si on interroge ces hommes, tous disent leur fierté d'être au service de la bonne France : « Y a bon, la France ! » Y a bon, parce qu'elle colonise humainement, au rebours de l'Allemagne. L'Allemagne, elle, admet que la victoire doit être l'écrasement total et cruel des vaincus, leur asservissement sans phrase, la perte définitive de leurs coutumes, de leurs dieux, de leur génie personnel.

Le lendemain de notre arrivée à Saint-Raphaël, un bruit de pas innombrables et d'une régularité impressionnante frappait nos oreilles, nous poussait vers les fenêtres. Au bord de la mer un défilé surprenant nous apparut. Vu de haut, c'étaient des fascines de vertes bruyères encerclées d'une ceinture rouge-sang, qui marchaient en se balançant. On ne comprenait pas d'abord.

Des Sénégalais revenaient des forêts, en corvée, et rapportaient sous les tentes ces lits de verdure fraîche. Et une phrase de Shakespeare

nous revint en mémoire : « Macbeth sera vaincu quand les forêts se mettront en marche contre lui ! »

... La race noire trouve, en France, des moyens d'émancipation que la libre Amérique réprouverait, et ceci nous remet en mémoire une anecdote significative :

Un jeune sergent, un peu étourdi, interrogeait naguère, en « blaguant », à la légère, un de nos soldats noirs qui paraissait, comme ses camarades, très fier de porter l'uniforme français : « Qu'est-ce que tu faisais, toi, dans le civil?... la traite des blanches, hein ? » La figure du soldat noir devint grise — c'est-à-dire qu'il pâlisait ; elle devint grise et prit une expression de tristesse et de dignité. — « Ce que je faisais, dit-il..., je faisais mon droit, à Paris ! »

Le sergent s'éloigna, confus. Il avait, un instant, représenté la légèreté française ! Il sentait que, en certains cas, c'est une faute. La générosité française vaut mieux. Elle est aimée dans le monde, c'est elle qu'il faut défendre. « Y a bon, la France ! »

RÉPONSE

A DE BONNES LETTRES

Des lettres que je reçois en ce temps extraordinaire, je forme un dossier qui sera bon à relire.

On me permettra, d'abord, de remercier ici ceux de mes lecteurs qui m'ont envoyé des paroles de sympathie, dans le moment où un accident, aussi cruel qu'absurde, est venu arrêter pour un temps ma collaboration au journal *La France*.

Parmi les lettres que j'ai reçues dans cette circonstance, il en est de si touchantes, de si belles, qu'on se prend à ne pas regretter de souffrir un peu, puisqu'on y gagne si nombreuses et si bonnes consolations. Des amis inconnus, et même vos vieux amis, ne sauraient, — convenez-en — vous exprimer tout à coup, à propos de rien, leur affection en termes ardents. Ce n'est pas l'usage. Et puis, tant que vous êtes là, bien portant, ils ne savent pas toujours à quel point ils tiennent à vous ; mais

s'il s'arrive que vous soyez frappé, quelque chose qui est nouveau s'éveille en eux ; un élan de leur cœur trahit soudainement le plus profond d'une affection, ce je ne sais quoi *de plus* qui serait resté caché, qui s'ignorait, peut-être ; et je crois bien que, des deux côtés, on y a gagné effectivement.

Un pauvre diable, très pauvre, qui, mobilisé dès le mois d'août, fut tout de suite gravement blessé et soigné à l'ambulance, puis dans nos hôpitaux, disait gaîment à ses camarades :

« Sans cette maudite guerre, je n'aurais jamais couché dans de si bons lits ! Et, puis, toutes ces jolies dames qui me soignent !... Jamais elles m'auraient regardé — *avant !* »

Mais celui-là ce n'est pas parce qu'il a souffert qu'on le plaint, qu'on l'aime, qu'on le soigne si bien, c'est parce qu'il fut un *défenseur*, et cet honneur-là n'est pas donné à tout le monde.

Cependant, nous les écrivains, nous prenons part à la défense nationale, et, quoique sans péril, nous avons conscience de servir, à notre place ; j'en ai la preuve bien vivante aujourd'hui. Que de cœurs sont émus par une ligne heureusement trouvée, par un mot bien venu !

Combien cherchent dans nos articles l'expression qui leur manque et qui éclaire parfois

leur horizon, leur montre un motif d'espérer ou de croire, qu'ils n'apercevaient pas !

L'écrivain, lui, de son côté, sent parfois défaillir sa confiance en lui-même : « Est-il bien utile que je dise ceci ou cela ? Ai-je raison, tout à fait raison de l'avoir dit ? Ai-je été secourable à quelqu'un ou ai-je parlé dans le désert ? » Il se pose ces questions ; et elles restent souvent sans réponse, — jusqu'au jour où un accident quelconque rend intéressant son personnage. Béni soit donc l'accident, puisqu'aussi bien le mal est fait ; et prenons le droit de nous réjouir du « bon » qu'il amène.

Aujourd'hui, j'ai feuilleté les lettres récemment arrivées dans ma solitude. J'en ai là une qui est datée : « *Du front, 3 mars.* » Oh ! celle-là, combien prenante ! Le signataire m'envoie des vers qui exaltent la bravoure des Méridionaux, contre lesquels on a réédité des plaisanteries faciles. La lettre dit en *post-scriptum* : « Tous les poilus de ma tranchée sont du Midi ; moi, je suis Marseillais, du 5^e dépôt de Toulon. » Et une demi-douzaine de signatures accompagnent le nom de mon correspondant, au-dessous de cette note : « *Écrit sous les obus, vu, lu et approuvé par quelques braves du Midi, qui font tout leur devoir.* » Voici la lettre : « Je

vous envoie, avec l'approbation de mes camarades, un petit poème que j'ai composé dans les tranchées de première ligne.... Soyez sûr de vos enfants, maître! J'ai vu mourir bien des camarades, tous frappés à l'ennemi, mais je n'en ai jamais vu fuir! Si vous pouvez me faire parvenir un petit mot... il serait bien accueilli dans la tranchée... où vous êtes connu et aimé.... Tous les camarades se joignent à moi pour vous serrer la main. Recevez, du champ de bataille, l'assurance de mon amitié. »

Voilà. Je ne suis qu'un « vieux sentimental » mais je n'en rougis pas. Berthelot me disait un jour, lui, le physicien, le chimiste, le positiviste : « C'est le sentiment qui mène le monde ! » Parbleu, on le verra bien, tout à l'heure, car c'est le sentiment qui donnera à nos armes ce supplément de force qui les rendra victorieuses.... Mais revenons à notre marin. « Soyez sûr de vos enfants ! » me dit-il. Eh bien, ce mot-là prend le poète aux entrailles et l'emplit d'une douce et aimante fierté.

Et des vers suivent. Dame! je ne dirai pas qu'ils sont d'une main très exercée à manier la lyre, mais je voudrais pouvoir manier la baïonnette aussi bien!

Et pendant que là-bas dans les plaines de Woëvre
 On s'endormait brisé de fatigue et de fièvre,
 Pendant que le canon, chanteclair de la mort,
 Crachait à plein gosier la raison du plus fort,
 On disait du Midi que nous étions des lâches!

Sans doute ce sont les meilleurs vers du
 morceau.... Et puis, songez donc! cela est écrit
sous les obus!

Bravo! mon camarade! Mais comme un poète
 ne saurait entendre les vers d'un confrère sans
 riposter aussitôt par des vers, en voici quel-
 ques-uns de ma façon, et que j'écrivais naguère
 à la gloire de vos camarades, les cols-bleus.
 C'est un simple couplet de chanson, que ré-
 pète partout le chanteur populaire Mayol :

Les cols-bleus ont en habitude
 Tous les branle-bas.
 Tous les fiers combats.
 C'est eux les héros de Dixmude!
 Dans l'univers on parle d'eux;
 Ils font peur à Guillaume Deux;
 Le Bourget se souvient de leur charge héroïque!
 Aux grands jours de la République,
 Sur le « Vengeur » c'est en héros qu'ils ont sombré!
 L'héroïsme, c'est leur coutume;
 Les trois couleurs, c'est leur costume,
 Aimé partout et partout honoré.

LA VICTOIRE EST POUR NOUS

Ils sont rares ceux qui ne croient pas que la victoire est déjà pour nous. Ils sont rares, mais il y en a. J'en connais. J'ai ramené quelques-uns d'entre eux à une vue plus juste des situations; mais je parviens difficilement à m'expliquer leur état d'esprit, tellement mes amis et moi nous en sommes éloignés, depuis le début même de la guerre.

Il y a des gens qui sont disposés, par nature, à croire assurées les réalisations de ce qu'ils espèrent; d'autres, tout au contraire, à considérer comme certaines dans l'avenir les choses qu'ils redoutent. Évitions de leur ressembler. On a toujours, pour désespérer ou pour croire, de plus sages raisons qu'on doit rechercher, et qu'on trouve lorsqu'on descend au fond des choses et au fond de soi-même.

— Il est certain, me disait, l'autre jour, un de mes amis, qu'à aucun moment (et c'est, je le vois, votre cas) je n'ai douté de la victoire des armes françaises, dans le conflit actuel. Et

je reconnais qu'au début cette foi avait quelque chose de mystique, comme la foi en Dieu, au Bien, au Beau, à tout idéal....

— Voyons donc, je vous prie, pourquoi *aujourd'hui* vous ne doutez pas du triomphe final des alliés ?

— Eh ! parce que depuis l'aventure de la Marne, ils ont prouvé qu'ils sont de taille à ébranler le colosse german. Or, depuis ce moment-là, ils n'ont pas cessé de se fortifier matériellement et moralement, de s'accroître en nombre, de fabriquer des armes, d'accumuler des munitions, d'apprendre la guerre nouvelle et toutes les vertus qu'elle exige.

— Et puis ?

— Au début de la guerre, c'est le choix de nos gouvernants qui désignait le général Joffre à notre confiance. Aujourd'hui, c'est directement qu'on croit en lui, en sa science, en son sang-froid imperturbable, en sa maîtrise, en son pouvoir sur lui-même, et en sa modestie magnifique.

— Qu'entendez-vous par sa modestie magnifique ?

— Voici. L'aventure de la Marne fut une victoire formidable, extraordinaire, qu'il a *imposée* à nos armées ! Quand nos armées recu-

laient sur son ordre, c'était en frémissant d'impatience, de doute involontaire, d'affreuse inquiétude.... Tout à coup, à l'heure qu'il avait prévue, sur le terrain qu'il avait choisi d'avance, il donna l'ordre de prendre l'offensive contre un ennemi ivre d'orgueil, sûr de lui, — qu'il étonna et que, littéralement, il affola.... Rappelez-vous! Eh bien, au lendemain, de cette miraculeuse offensive, le mot de *victoire* ne fut pas prononcé par le généralissime. Ce n'est que plus tard, beaucoup plus tard, que ce mot suprême fut écrit, et — si j'ai bonne mémoire — ce fut par l'Angleterre d'abord. Voilà ce que j'appelle la modestie de Joffre.

« Désormais, quand les communiqués officiels nous annoncent de petits avantages du côté des Français, nous pouvons être très sûrs, non seulement que ces avantages ont été réellement obtenus, mais, bien mieux, *qu'on ne nous en explique pas toute l'importance*. Croyez-moi, la victoire est en marche.

— Bravo! Allez toujours.

— Ces déductions pourraient ne pas suffire aux pessimistes entêtés. Inconsciemment, beaucoup d'entre eux ayant une première fois annoncé un triste avenir, ne veulent pas s'en dédire : « Je vous l'avais bien dit!... Vous voyez

« que j'avais raison ! » Pour un peu, dans un insuccès des nôtres, même grave, ils ne verraient que le triomphe personnel de leurs prévisions ! N'hésitez pas à leur démontrer qu'ils font, sans le vouloir, acte de mauvais Français. Vous verrez, que beaucoup d'entre eux s'en montreront étonnés et contrits.

— Avez-vous tout dit ?

— Pas encore. Il me reste à parler des lettres que nous écrivent chaque jour, du front, nos soldats et leurs officiers. Ils nous content de vrais succès, de vraies victoires partielles, obtenus sur tous les points du territoire ; ils crient leur confiance, leur certitude ; ils nous conjurent de croire avec eux.

— Je reçois des lettres pareilles qui me soutiennent, me prouvent la légitimité de ma confiance et la nécessité de croire pour soutenir l'ardeur des combattants. L'un d'eux m'écrit : « Galvanisez les incroyants, s'il en est. » Il m'explique que notre foi en la victoire lui est un encouragement nécessaire ; il s'écrie drôlement : « Un peu moins de tricots ! Un peu plus de confiance ! »

— Je serais convaincu par vos paroles, si j'avais eu besoin de l'être.... Surtout, il ne faut pas crier à la défaite pour une tranchée

perdue, qu'on reprend du reste le lendemain ! »

« Dans une partie d'échecs entre deux adversaires habiles, voit-on que l'un des deux gagne jamais la partie sans perdre un seul pion ? A chaque pion perdu par le futur gagnant, va-t-on crier au désastre ? Et quand l'un des deux lutteurs, ayant un certain nombre de coups à jouer, déclare tout à coup qu'il abandonne, et que la partie est perdue pour lui, ne sait-on qu'elle le serait, en effet, de quelque manière qu'il consentit à la jouer jusqu'au bout ? L'Allemagne a perdu. Elle le sait. Elle jouera jusqu'à la fin pour retarder l'heure funeste de l'humiliant aveu ; — voilà tout.

« Telles sont mes raisons positives de croire au triomphe des alliés. Nous pouvons, à présent, tenir compte des raisons transcendantes, indéfinissables, impondérables. Tout devait être contre nous et tout est pour nous. La France, qu'on croyait légère, est devenue grave. Les longues préparations militaires de l'Allemagne n'ont pas assuré à cette nation enragée le succès subit qu'elle en attendait. Sa théorie de la guerre inhumaine a soulevé de dégoût et d'indignation la conscience des peuples. Les dieux sont pour nous. La victoire de Samo-

thrace tend au vent favorable son voile gonflé et ses ailes ouvertes. Elle a retrouvé un visage et elle nous sourit, debout à la poupe du navire glorieux qui s'appelle Paris ou la France. »

LA LUTTE POUR LA PAIX

Quelque temps avant la guerre, je reçus, — d'un de mes plus chers amis, et je crus devoir décliner, — une affectueuse invitation à prendre une part active au Congrès de la Paix. « Je sens, disais-je, que l'heure n'est pas favorable à une démarche de cette nature. La même bonne pensée n'est pas raisonnable à toute heure. » Et Charles Richet m'écrivit qu'il me comprenait, mais me suppliait cependant de n'abandonner point la cause sacrée de la paix.

La France même ne l'a jamais abandonnée, telle du moins que je la conçois.

J'essaierai de la caractériser ici, aujourd'hui. L'heure s'y prête, puisque la guerre actuelle est décidément faite par les peuples contre l'Allemagne, en vue d'établir, sur les ruines de son odieux militarisme, la plus durable, la plus universelle des paix.

Les railleurs qui harcèlent les pacifistes prennent le plus souvent pour thème l'*impossibilité* d'une paix universelle. Ils affirment que

la lutte étant la loi de vie, rêver la paix est une sottise.

Ce qui me paraît assez sot, c'est de croire les pacifistes assez bêtes pour admettre qu'on pourrait abolir par décret la haine, le meurtre, la guerre. Oui, l'histoire de Caïn et d'Abel recommencera sans fin, mais les civilisations peuvent vouloir et elles peuvent obtenir que le nombre des Caïn aille sans cesse décroissant; — et encore on peut arriver à considérer (sauf, toujours, le cas de légitime défense) le meurtre et la guerre comme des crimes.

Ce désir-là, c'est tout le pacifisme raisonnable — et c'est vraiment, selon l'expression de Charles Richet, la cause sacrée.

Cette cause, elle est en train de se faire de si nombreux partisans qu'on peut la considérer comme bien près d'être gagnée. Et pourquoi? Parce que l'Allemagne s'est montrée assez féroce-ment guerrière pour parvenir enfin à déshonorer la guerre. Ce n'est certes pas ce qu'elle a voulu; elle y est arrivée pourtant.

Lorsque Roland et Olivier se battent en duel dans une île du Rhône et qu'Olivier dit à son adversaire : « Vous voici bien fatigué; reprenez haleine; et, cette nuit, Roland, je vous éventerai de mon panache blanc, » — on voudrait être

l'un de ces deux chevaliers : ils honorent la guerre, ils la rendent belle, noble comme eux et ils l'immortalisent.

Or, voici que, au vingtième siècle, la Guerre refuse d'être chevaleresque — rejette au loin tout le brillant de son armure, se débarrasse de tout voile. La voici nue dans sa hideur. C'est une masse de chair luxurieuse et saouée de vin. Par mille blessures aux lèvres sanguinolentes, ce corps hideux de la Bellone allemande souffre. Sa bouche tordue hurle. Deses yeux jallissent à la fois des éclairs de haine et de douleur, de courage et d'épouvante. Ce monstre, une hache au poing, coupe des mains d'enfant et aussitôt panse ces mutilés, afin qu'ils ne se vident pas de tout leur sang, afin qu'ils vivent pour attester sa puissance démoniaque. Quand il jette la hache, il prend la torche et brûle, dans leurs maisons, les mères et les vieillards ; — dans leur église les prêtres, et dans les hôpitaux les blessés.

Et lorsque les martyrs tendent vers les généraux allemands leurs mains suppliantes, ces chefs froidement répondent : « Que voulez-vous ! c'est la guerre ! »

Ah ! c'est la guerre ? Alors, elle est bien maudite et à jamais déshonorée ! Et le monde

entier pense que la guerre de défense contre une telle guerre, est un devoir incomparable ! La défense acharnée est ici le plus grand des actes de pitié et d'amour ! Pour sauver l'humanité d'une humanité pareille, — aucun sacrifice ne coûtera aux pacifistes, ils l'ont fait bien voir. C'est eux les plus résolus à défendre l'avenir contre le monstre formidable, car la lutte qui se déroule aujourd'hui, c'est un duel entre la Paix elle-même et la Guerre en personne. Et supposez la Paix triomphante, — que signifiera sa victoire ?

Ceci seulement : que toute guerre, à l'avenir, sauf le cas de légitime défense, sera, par tous les peuples libérés, qualifiée crime, et, comme telle, trouvera des juges et des châtiments. Avant tout, elle sera d'avance sous la réprobation du monde ! Et ce sera l'œuvre involontaire de l'Allemagne ; le monstre traître s'est trahi lui-même. La guerre s'est vaincue !

Elle a si bien, la douce Allemagne, le sentiment d'être déjà sous la réprobation du monde, qu'elle cherche à justifier la guerre *inhumainement* conduite. Sa théorie est que la guerre inhumaine est destinée à n'avoir qu'une brève durée, parce qu'en présence du démesuré dans l'horreur, l'ennemi se rendra plus tôt à merci,

et par conséquent souffrira moins. Cet infâme plaidoyer s'adresse à l'indignation universelle qu'on pressent et qu'on veut calmer. Il n'est qu'une hypocrisie de plus; il ajoute au mépris que soulèvent les ingénieux théoriciens du crime, les stratèges du viol et de l'incendie, les généraux de l'assassinat, dignes serviteurs d'un empereur néronien.

Leurs espérances étaient magnifiques. Ils doivent en rabattre; et, s'ils ont cru que l'horreur qu'ils inspirent amènerait très vite la désespérance de l'adversaire, ils sont déçus à cette heure. Loin de le pousser aux faiblesses, ils ont allumé en lui, avec leurs incendies, une inextinguible volonté de les abattre pour toujours, d'en finir à tout jamais avec le vol organisé, avec le meurtre savant, avec l'abomination orgueilleuse d'elle-même.

L'horreur qu'ils inspirent? Elle s'est muée en farouche énergie au cœur des plus tendres.

Devant le kaiser et son peuple, il n'y a plus le « vaincre ou mourir » classique; il y a la mort, toute seule, après jugement devant le tribunal des peuples assemblés.

LEURS MAJESTÉS LES PEUPLES

Mes grands-pères, dit Jean d'Auriol, m'ont conté souvent, quand j'apprenais l'histoire de France, que la Révolution française, pour certains bourgeois paisibles et fidèles sujets du roi, fut un événement si contraire à toute l'habitude de leur esprit, leur causa un si subit et si grand ébranlement, qu'ils en devinrent fous.

Quelle sécurité auraient-ils désormais, les citoyens d'une nation qui portait la main sur la majesté royale, jusque-là considérée comme intangible ; sur la personne même d'un roi, par définition le plus respectable de tous les hommes, et d'ailleurs prince débonnaire ? Un monde moral était bouleversé, chaviré, et s'écroulait sous leurs yeux. Une épouvante saisit de très braves gens devant tant de désordre. L'avenir leur sembla une menace qu'ils ne purent supporter. La grande angoisse s'empara de leurs âmes qui sombrèrent dans la démence.

Depuis cette époque, un ordre nouveau s'est créé. Le chaos révolutionnaire ne se produisit

qu'en vue de rendre possible cet ordre nouveau. Les *droits de l'homme* proclamés ne consacrent, si on les examine sans passion, en philosophe, que la dignité individuelle de chaque citoyen. Libéré des charges que faisait peser sur lui l'arbitraire, le charbonnier est vraiment maître dans sa cabane ; et tout homme est son propre roi.

L'expansion des idées généreuses de la Révolution s'est étendue au monde entier. Dégagées des fautes, sans doute fatales, qui ont pu les obscurcir, ces idées, servies par un capitaine de fortune qui, vainqueur des rois, fit de ses soldats des rois, ont conquis l'univers.

Les rois d'aujourd'hui sont les grands vaisseaux de la Révolution. Ils peuvent rester rois, mais à condition de représenter la volonté d'une nation, de respecter ses libertés essentielles, d'incarner en un mot la dignité et les droits de tous les citoyens. Bref, le vieux monde n'admet plus de rois que constitutionnels. La monarchie s'est humanisée, et les princes, convertis par la pensée nouvelle, sont devenus des représentants de peuples, des présidents libéraux, de hauts gentilshommes démocrates.

Donc, tout homme a acquis une conscience nouvelle de sa dignité. Il exige, il peut exiger qu'elle soit respectée.

Ce que nous essayons de définir ici, c'est l'état moral plutôt que l'esprit politique des peuples actuels. Divisés par la politique, tous les partis ont pourtant un commun territoire d'idées morales (respect du droit des faibles, par exemple), et ces idées sont, au sens historique du mot, révolutionnaires.

C'est pourquoi elles pourraient être répudiées par les sectaires de la monarchie ou de la religion. Ceux-là pourtant ont dû reconnaître que le droit du plus humble fut inscrit pour jamais, il y a deux mille ans, dans l'Évangile; les sincères se sont rendus; les autres ont dû suivre.

Ce n'est certes pas toujours dans les faits et gestes du suffrage universel, signe de la royauté politique de chaque citoyen, qu'il faut chercher les plus belles manifestations de cet esprit nouveau; mais, par exemple, dans le prodigieux événement moral auquel nous assistons depuis la guerre, et qui n'est autre chose que l'union cordiale établie entre le dernier des soldats et le chef le plus élevé dans la hiérarchie militaire. Entre soldats et officiers, c'est un échange de bons sentiments. La morgue des chefs, cela n'existe plus chez nous. Le servage du soldat français est aboli. La nécessité de la défense commune fait de chacun un volontaire.

« Nos hommes nous aiment, m'écrit un officier ; sur un signe, quelquefois sur un regard, ils comprennent et obéissent. » Voilà qui ressort de l'ordre nouveau.

Contre cet ordre nouveau, contre la nouvelle aspiration du monde, quelque chose vient de s'élever tout à coup avec une force calculée et un appareil formidable, c'est le militarisme des Allemands. Il s'est trouvé un prince, un chrétien de nom, pour dresser en face du christianisme une âme, la sienne, et un peuple, le sien, formé par lui, qui sont, âme et peuple, la négation même de toute la pensée révolutionnaire et de toute la pensée évangélique !

Quelle aberration ! C'est, en effet, vers la réalisation de cette double pensée que l'humanité entière court d'un élan irrésistible, comme un torrent sur une pente, et cette puissance d'un monde qui va vers ses destinées essentielles, est si positive, que nul barrage ne pourra l'empêcher d'aller où il va. La volonté de cet univers en route vers ses destinées ne saurait être arrêtée ; son poids et sa masse ne le permettent pas. Nicolas, George, Albert, sont chrétiens. D'autre part, la pensée la plus libre est à jamais christianisée.

Et voilà pourquoi et comment il se fait que

certains, devant le crime allemand, éprouvent l'horreur du bourgeois de 93 mis en présence de la mort de Louis XVI. La majesté des peuples se sent méconnue, insultée et martyrisée. Ce qui paraît être en péril, ce n'est plus un ordre antique représenté par un roi, c'est tout l'ordre moderne, garant des avenir meilleurs, et menacé par la félonie d'un prince tellement incapable de concevoir les dieux nouveaux, Justice et Droit, — qu'il invoque toujours un très vieux dieu, ami des tortionnaires et des bourreaux.

QUELLE NOCE !

Un officier supérieur me répétait, naguère : « Vous n'imaginez pas de quel nombre d'espions nous sommes encore entourés, partout en France. Nos candeurs d'idéalistes ne peuvent s'en faire une idée. Bien des gens, dont on ne se méfie pas, ont un intérêt quelconque à servir l'ennemi, et s'y emploient d'une manière ou d'une autre. Nombre de fausses nouvelles viennent de là. Méfiez-vous ! »

Un autre de mes amis, cinq fois blessé et qui vient de recevoir la croix de la Légion d'Honneur pour sa belle conduite, m'écrit : « Tel jour, à telle heure, je fus, n'ayant que deux cents hommes, attaqué par un millier d'Allemands. Ils étaient conduits par deux espions *que j'avais eu le tort de ne pas faire fusiller deux heures auparavant.* »

Pourquoi les avait-il épargnés, ces deux espions ? Il ne le dit pas. On le devine. Je connais mon héros : « Scrupule, un dernier doute, un sentiment de pitié suprême » ; et les bandits,

échappant au juste châtement, grâce à la bonté française, devaient bien rire dans leur barbe, eux, les fils d'une nation qui a jeté, par la voix de Nietzsche, l'anathème sur la pitié, considérée comme une faiblesse amoindrissante.

Depuis quelque temps, je constate autour de nous, un prodigieux arrivage de mauvaises nouvelles. Où en est la source? Ne sont-elles pas trop invraisemblables pour être l'œuvre des espions? N'auraient-ils pas des inventions plus adroites?

A ceci, je réponds qu'au départ elles pouvaient être vraisemblables. L'inquiétude populaire, le papotage des commères, les ont en route altérées et amplifiées jusqu'à la folie.

Quelles sont ces nouvelles? Je vous le donne en mille. Un jour (ces exemples suffiront), on m'annonce avec désespoir que tous nos généraux ont les pieds gelés; le lendemain, que plusieurs régiments français — vous m'entendez bien? — ont passé à l'ennemi!...

Cette dernière bourde eut particulièrement le don de m'exaspérer : « Vous ne sentez donc pas que notre pays tout entier a compris de quel sort abominable le menace l'Allemagne? Que ce peuple nous paraît ce qu'il est, le plus odieux des tyrans? Que la France est en pleine

révolte contre l'idée d'avoir à subir une heure l'injure d'être soumise au kaiser? Que les pierres même de nos chemins ont compris, et sont prêtes à se soulever sous le pied des barbares? Qu'il peut y avoir, sur deux millions de soldats français, un déserteur isolé, un neurasthénique, un débilité, un faible, un inconscient, un irresponsable, — mais que tout le reste sait trop qu'il y aurait avantage à mourir plutôt que de se courber sous la botte prussienne?

« N'en doutez pas : parmi nos vieillards incapables de résistance physique, pas un qui ne préférât mille fois la mort à la défaite de la France! »

Après quoi, j'ajoutai : « Comment avez-vous pu admettre une seconde que ces racontars fussent dignes de foi? Voyons, quelles sont vos sources? Qui vous a dit cela? » Et je constate qu'on ne sait plus et ce sont des : *on m'a dit*; — *tout le monde dit...*, etc. Ou bien : « La servante tient la nouvelle d'une marchande ambulante qui avait l'air d'une bien brave femme! »

Ce qu'il y a de grave, c'est que mes interlocuteurs sont des gens sensés, bons Français, qui, en temps ordinaire, sont incapables de croire ingénument aux récits des portiers et des col-

porteurs. Et les voilà propagateurs de nouvelles démoralisantes.

J'ai pu remonter jusqu'à l'origine d'une de ces fausses nouvelles. Cette fois, les espions n'étaient pour rien dans l'affaire, comme vous allez le voir. L'histoire vaut d'être contée, parce qu'elle peut mettre ceux qui la connaîtront en état de défense contre eux-mêmes et contre l'émotivité trop facile de bien des femmes.

— « Vous ne savez pas, ma chère? Pendant que nous pleurons sur les misères de nos soldats, ils font la noce! Oui, oui, la noce! c'est incroyable, n'est-ce pas? Quelle horreur! Qui jamais aurait pu deviner cela? Pas moi, bien sûr, ni vous! Cependant rien n'est plus certain. Ça n'est pas une de ces nouvelles qu'on prétend inventées par des espions. Celle-là est authentique : j'ai vu la lettre!

— Quelle lettre?

— Vingt autres personnes l'ont vue et en ont entendu la lecture avec moi. J'étais suffoquée. Je n'ai rien trouvé à dire! Je suis sortie sur-le-champ pour venir décharger mon pauvre cœur auprès de vous!... C'est la mère elle-même qui a eu l'inconscience de nous lire cette lettre inimaginable!

— Quelle lettre?

— Vous allez le savoir, mais laissez-moi d'abord, vous dis-je, me soulager. C'est de l'indignation que j'éprouve! J'en tremble toute, ma chère! Non, vraiment, je vous le répète, comment aurait-on pu imaginer que nos soldats, sur le front, faisaient la noce! Nous tricotions pour eux! nos yeux se remplissaient de larmes à l'idée des misères qu'ils ont à souffrir!... Je ne dis pas qu'ils n'en souffrent point de très grandes en réalité, mais cela ne les empêche pas, dès qu'on leur accorde un temps de répit, de se très mal conduire! Il faut donc que les chefs tolèrent, près des tranchées, la présence de certaines créatures! Ah! ma chère, la France, quoiqu'on en dise n'est pas toute héroïque, et vous m'en voyez désespérée. Cette lettre est pour moi un trait de lumière qui éclaire l'abîme d'immoralité où nous a conduits la République!

— Quelle lettre? Quel abîme? Qu'a-t-elle fait encore d'inconvenant, cette pauvre République? »

Or, l'explication de toute cette histoire, la voici :

.... Une mère, en effet, avait lu, dans son salon, à quelques amies, une lettre de son fils. Cette lettre disait sobrement : « Je ne m'étais pas déshabillé depuis plusieurs semaines.

Éclopé, j'ai été envoyé à X... Là, enfin, j'ai pu coucher dans un lit : *Quelle noce, mes amis! Quelle noce!* »

Il avait suffi d'une pudeur effarouchée pour soulever, autour de ce simple mot, l'histoire édifiante que vous venez de lire et que je vous affirme authentique.

L'ÉTINCELLE SACRÉE

Parmi les anecdotes qui, cette semaine, nous arrivent du front, il en est une de singulièrement significative. Elle est simple et contient tous les éléments d'un très grand symbole.

L'histoire du feu, c'est celle de la civilisation. Dans l'obscurité des temps préhistoriques, apercevez-vous cette étincelle redoutable que le feu du ciel communique tout à coup aux hautes herbes desséchées par les soleils d'été? Tout fuit devant elle, et cependant elle sera un jour la joie et la vie même du monde encore plongé dans la ténèbre. L'homme qui fuit devant cet ennemi, le feu, — en fera demain son esclave et son allié; il lui demandera d'assouplir le fer, le fer dompteur de la terre, et devenu, par elle, nourricier; le fer à qui obéit la mort, le fer plus tard vainqueur, avec le feu, de l'eau et de l'air.

En suivant ce long ruban de feu qui ondule dans la nuit, on pourrait suivre toute l'histoire du monde.

Et, depuis le jour où un homme nu tira l'étincelle de deux morceaux de bois frottés l'un contre l'autre ou de deux cailloux heurtés, quel progrès jusqu'au jour où, chaudement vêtu contre les frimas, l'homme met dans sa poche la petite boîte de métal qui contient la même étincelle!... le doigt presse un bouton; la boîte s'ouvre; un petit disque de pierre tourne et, sous le choc léger du ressort, allume une flamme, née de l'étincelle.

Il y avait une fois, dans la poche d'un soldat de France, une de ces petites boîtes miraculeuses d'où, à volonté, il faisait jaillir de la flamme. Ce soldat était très content de pouvoir ainsi produire, quand cela lui plaisait, le miracle du feu qui cuit les aliments, réchauffe les hommes qui souffrent de l'hiver, et réjouit leurs regards. Ce soldat vivait, avec ses camarades, dans une tranchée humide en face d'une autre tranchée non moins boueuse occupée par les ennemis. Ces ennemis, qu'on appelait les Allemands, — étaient redoutables par leur organisation militaire, mais plus encore par leur fourberie et leur habileté à s'approprier non-seulement les biens matériels mais les idées et les inventions de leurs voisins.

Or, il arriva que, dans la tranchée allemande on manqua de feu; il est pénible d'avoir en main des fusils glacés, d'où s'élance une flamme, dont on ne peut pas se servir pour se réchauffer les pieds ou allumer sa pipe! Les Boches décidèrent d'envoyer un des leurs en parlementaire dans la tranchée française; ils prièrent gentiment les Français de donner du bon feu à leurs ennemis.

Voyez-vous combien — ainsi qu'il vous a été annoncé, — cette histoire est symbolique? C'est ici, en effet, un trait caractéristique du Teuton, excellent politique qui raisonne comme il suit : « Ces Français sont généreux, c'est-à-dire idiots. Jamais ces imbéciles ne refuseront une faveur à l'ennemi; ils trouveront glorieux, au contraire, de la leur accorder. Ils savent que j'ai, moi, une tout autre mentalité; et ils n'ignorent pas que je les ai toujours trompés, parce que je suis plus intelligent et plus adroit qu'eux. N'importe, ces crétins-là continueront à faire les chevaleresques! — Et ils me donneront ce qu'ils ont de plus précieux, si j'ose le leur demander; ils auront même une certaine admiration pour mon... culot... qu'ils appelleront de la crânerie! »

Ayant ainsi raisonné, le parlementaire boche,

agitant un chiffon blanc, se présenta devant les Français et leur demanda... du feu.

— « Du feu? Comment donc! Tiens, mon vieux! Tu m'as l'air très, très chic, toi. Tu as compris ce que c'est que la générosité française! A la bonne heure! Je te confie mon briquet, notre briquet, mais tu me le rendras, hein, mon vieux? Nous n'avons que celui-là, qui est à moi, c'est-à-dire à nous tous. Tu le rapporteras? sans faute, hein? » — Le Boche promit. On ne signa, il est vrai, aucun papier. En eût-on signé que cela n'eût rien changé à la valeur des engagements, n'est-ce pas? Le Boche s'en alla — et, naturellement, il ne revint plus. Et naturellement, les Français s'en étonnèrent.... « Il avait une si bonne figure!... On ne pouvait vraiment pas lui refuser.... Nous ne faisons pas de la guerre inhumaine, nous autres! Bah! il reviendra... il va revenir! » — Eh non, triple Français, il ne reviendra pas, le plagiaire, le filou, le madré bandit! Il est en train de rire de ta sottise et tu ne reverras plus le joli briquet qui ne ratait jamais; qui, à tout coup, en s'ouvrant sous la pression légère de ton doigt, donnait sa flamme réjouissante.... Tu le savais pourtant bien qu'ils sont des fourbes, les horribles vainqueurs de Malines et de Louvain!

Ses camarades tant et tant blaguèrent le petit Français qu'enfin on l'irrita. Lui-même sincèrement se reconnut jobard.... Oui, on s'était payé sa tête!... Ah! mais non! ça ne se passerait pas comme ça!... Et il alla, candide, vers la tranchée boche, réclamer son briquet.

Avant de l'accueillir à coups de fusil ou même à coups de poing, on le reçut avec d'épaisses railleries, pour démontrer que la France n'est pas la seule à savoir manier la fine ironie.

— Ton briquet? tarteifle! Ton briquet? connaissons pas! — Tu l'as assez vu! — Et c'était des : « Kiss! Kiss! » et des gestes méprisants et de gros rires.

Le petit Français reconnut son voleur parmi les autres et lui reprocha sa mauvaise foi; ils se disputèrent et se prirent au collet, la grande Allemagne prétendant que la petite flamme, l'étincelle, était à elle, à elle seule, par droit de ruse et de force, par droit de conquête.

Le Boche était un colosse et pesant; sa poigne était dure et sa masse effrayante, mais le Français était souple, agile, nerveux et par-dessus tout indigné. Cela décuplait ses forces; c'était de nouveau, le duel de Goliath et de David. Le Boche avait le dessous. Cela ne pouvait convenir aux autres Boches; ils se mirent à chanter leur

hymne national : « Allemagne ! Allemagne au-dessus de tout. » Dans la tranchée française on répondit par « la Marseillaise. » Des deux côtés on s'élança hors des trous. Les deux troupes se heurtèrent et les Boches n'aimant pas la baïonnette, abandonnant leurs morts, allèrent se creuser un peu plus loin un nouveau terrier.

Cependant ayant lâché son adversaire qu'une baïonnette avait transpercé, le propriétaire du briquet ne pensait qu'à son briquet. On s'était battu pour la petite flamme, pour l'étincelle. Était-elle perdue ? Lequel des ennemis en fuite ou lequel des morts la détenait indûment ? Il fallait savoir. On chercha. Et dans la tranchée humide, sous un cadavre allemand qu'on avait retourné pour chercher le trésor dérobé, on vit briller tout à coup la petite boîte de métal poli : ce fut un cri de joie. Le Français à qui elle appartenait la ramassa joyeux et glorieux... Mais le mécanisme n'était-il pas brisé ? la mèche n'était-elle pas humide et la flamme impossible à ranimer ? Tous, attentifs, anxieux, entouraient l'homme ; il pressa le bouton magique. La boîte s'ouvrit, la flamme jaillit, ils crièrent : « Vive la France ! »

NOS BONS BRACONNIERS

Au front, l'héroïsme de nos soldats est étonnant et magnifique de tranquillité. Chacun d'eux a conservé les goûts particuliers à sa profession, et, à l'occasion, il le fait bien voir sous le feu. Le cuisinier, au milieu d'une grêle de balles, ne songe pas aux *marmites* des Boches, mais à celle où cuit la soupe de ses camarades ; les poètes font des vers — et les braconniers tendent des pièges.

Vous avez lu certainement quelque part la jolie anecdote du braconnier-soldat qui, ayant pris, aux alentours de la tranchée, un lièvre, le mange en compagnie de camarades parmi lesquels est un magistrat, un procureur de la République, dont il ignore le titre.

« De quoi ? lui dit-il, le voyant peu empressé à prendre part au festin. Tu n'aimes pas le lièvre ? T'es bien difficile ? Tu ne peux pas dire qu'il soit mal apprêté ! En veux-tu, oui ou non ? »

Dame ! le civet fleure bon. Cas de force majeure ! A la guerre comme à la guerre ! Sévère

par habitude aux braconniers, le magistrat n'a pu s'empêcher de laisser paraître quelque chose de sa secrète réprobation. En temps ordinaire, il eût sévi contre l'impudent braconnier, devenu son frère d'armes ! Aujourd'hui, après une hésitation, il finit par se régaler du gibier défendu... mais quand l'autre lui demande : « T'es donc pas chasseur ? Quoi que tu faisais dans le civil ? » jamais il n'ose avouer sa profession, pourtant honorable... il a même pour le braconnier bon enfant une reconnaissance qui, pour ne pas s'exprimer, n'en est pas moins grande, car enfin, comme on le dit chez nous, « tous les bouches sont sœurs. »

Elles sont sœurs surtout à la guerre. Tous frères devant le péril et la mort ! Ne cessons pas de le répéter : on s'est aimé pour se défendre ; il faudra continuer.

Cette menue aventure plaisante m'en rappelle d'autres qui ont aussi pour héros des braconniers. Notez que, chez nous, le mot braconnier s'applique indistinctement à tout homme passionné pour la chasse... L'un d'eux conte ceci : « Nous étions en train de tirailler et de « descendre » des Boches. Les balles sifflaient autour de nous, et, sans avoir peur, on éprouvait cependant, tout en faisant pour le mieux,

un peu d'une drôle d'inquiétude : « Celle-ci « est-elle pour moi?... Non, pas encore.... Bah! « on va s'en tirer.... Attention! » Et l'on tâchait d'ouvrir le bon œil.... Voilà-t-il pas qu'en cherchant à deviner, derrière un buisson, là-bas, sur la lisière d'un bois, si ce n'est pas un Boche embusqué, nous voyons arriver sur nous, quoi? un lièvre affolé qui nous donne dans les jambes; et les balles pleuvaient toujours.... Eh bien, quand on est chasseur, braconnier surtout, il n'y a pas de guerre qui tienne! Et, tournant le dos aux Boches et aux balles, nous avons, sous le feu, à deux ou trois, couru derrière le lièvre qui zigzaguait, et, à coups de crosse, ma foi, nous l'avons eu! Et puis, tout de suite, on s'est remis à son devoir. La chasse ne nous avait pas pris plus de deux minutes.... Y a pas grand mal à ça, n'est-ce pas? C'est pas une faute bien grave? » Cette humble façon d'être héroïque n'est-elle pas très jolie?

L'anecdote est-elle parfaitement authentique? J'ai des raisons de le croire.

Par ailleurs, j'ai reçu une lettre d'un brave garçon, d'un Toulonnais qui, blessé, a été, après guérison, envoyé à Toulon pour quelques jours, en convalescence. Retourné sur le front, il m'a écrit plusieurs fois. Dans une de

ses lettres. il me dit : « Nous espérons tous que le jour approche où nous pourrons repousser complètement cette horde de bandits et d'assassins ayant pour chef ce Guillaume qui voudrait imposer à l'Europe sa grandeur et sa bêtise. En attendant, nous avons pour musique le grondement du canon et le sifflement des balles. Malgré cela, j'ai quelques distractions : il y aurait de jolis coups à tirer, car le lièvre et le sanglier n'est pas rare ici ; mais avant tout il faut penser à tirer un autre gibier. Tenez, l'autre jour, étant de faction en forêt, il m'a traversé une superbe biche qui, si ce n'était l'endroit où je me trouve et la nécessité de ne pas faire de bruit, je l'aurais ajustée volontiers ; j'ai dû ne pas le faire.... Vous voyez qu'il y a tout de même, à la guerre, des moments pénibles ! Enfin, si je retourne un jour dans nos bois des Maures, je me rattraperai sur la bécasse ! je m'arrête car je ne sais plus que vous dire et ai déployé toute mon intelligence pour vous écrire ces quelques bêtises. » Et quelques jours plus tard, dans une nouvelle lettre : « Il y a ici beaucoup de petits becfiges dont nous goûterions volontiers, les copains et moi. Si vous pouviez m'envoyer quelques pièges avec des *ahudes* fourmis ailées) pour les amorcer, vous nous

feriez à beaucoup un gros plaisir. » Mon gail-
lard me mettait dans un embarras comparable
à celui de M. le procureur de la République
invité à manger un lièvre de contrebande —
car enfin, l'Académie française et le vrai bra-
connage cela ne peut guère lier partie décem-
ment.

Ma foi, je n'hésitai pas longtemps. Bien que
je condamne la chasse aux rouges-gorges et à
leurs congénères les becs-fins, je partis pour
la ville et me rendis chez un marchand de
cages et de pièges à fauves.

— Voulez-vous me donner des pièges à
prendre des petits oiseaux ?

L'homme prit un visage sévère et répliqua
sèchement :

— Nous n'avons pas ça, Monsieur.

— Cependant?...

— Cependant?...

La voix se fit plus revêche :

— Nous n'avons que des pièges à souris.

— Ce n'est pas ce qu'il me faudrait.

— Je regrette.

— Je regrette bien davantage.... C'était pour
les envoyer à de braves soldats qui sont là-bas
dans les tranchées et qui se battent tous les
jours.... Ça leur aurait donné un petit plaisir.

La physionomie du marchand s'éclaira d'un joli sourire. Peut-être m'avait-il pris jusque-là pour quelque inspecteur de police. Glacial et presque impoli tout à l'heure, il s'humanisait tout à coup, et, se penchant vers moi, il dit : « Oh ! alors, si c'est ça, Monsieur, je peux vous dire que les pièges à souris dont je vous parlais, et les pièges à becs-fins... c'est les mêmes ! En voici. Et quant aux *aludes*, ça se vend secrètement... dans tel endroit. »

Nous avons expédié les pièges enveloppés dans des chaussettes et des tricots.

Que celui de vous qui est sans péché nous jette la première pierre.

Des soldats, qui, sous le feu, ont pareille liberté d'esprit, méritent bien qu'on risque pour eux un juste procès-verbal !

LES OREILLES DU MUR

Il y a des personnes qui parlent trop et d'autres qui ne parlent pas assez.

— Je ne connais que les premières, dit Jean d'Auriol en riant, et moi en tête, qui parle beaucoup. Oui, en parlant peu, on parle encore trop, beaucoup trop ! J'avais espéré que la pipe m'aiderait à me taire. Va te promener ! quand je m'anime, je l'envoie au diable. Lorsque je fumais des pipes de terre, j'en cassais une par jour, parce que je parlais trop. J'ai adopté les pipes en bois afin de ne pas les casser. Je n'en suis pas devenu plus silencieux. Je les laisse éteindre ; je fume en conséquence beaucoup d'allumettes, ce qui ne vaut rien ni pour la santé, ni pour la bourse.

— Mais, Jean d'Auriol, comment « trop parler » fait-il casser des pipes ?

— Parce qu'on s'anime, vous dis-je, on gesticule, on oublie la pipe, elle vous fait enrager à force de s'éteindre, et on finit par l'envoyer en l'air. Elle tombe et dame ! si elle est en terre....

— Parlons sérieusement. J'ai reçu, il y a quinze jours environ, une lettre très touchante d'un lecteur de *La France de Bordeaux*. Il revenait du front, mutilé. Il me demandait certains renseignements de première importance pour lui, amputé d'un bras. Je répons aussitôt. Et, au moment d'écrire son adresse, je m'aperçois qu'il ne la donne pas ! Je cherche à déchiffrer le timbre de la poste sur l'enveloppe de sa lettre. Ce timbre est illisible. Je crois avoir deviné le mot « Rochefort », — mais en supposant que j'aie déchiffré ce mot, un nom de ville constitue, dans la plupart des cas, une adresse insuffisante. Voilà donc un homme qui est en droit d'attendre de moi une réponse utile, et qui, par sa faute, ne l'aura pas, car ma lettre que j'ai expédiée à tout hasard — m'est revenue avec la mention : « Inconnu à Rochefort ». S'il lit l'article où je conterai cette mésaventure, je le prie instamment de me donner enfin son adresse. Mon correspondant n'a pas « assez parlé », au rebours de ces gens innombrables qui parlent trop.

— Et que voulait-il savoir ?

— Il voulait savoir s'il est vrai que l'on a créé des écoles pour les mutilés, et ce qu'on leur apprend.

— On y fait leur éducation spéciale, c'est-à-dire qu'on leur enseigne, autant que possible, à se servir des moyens qui leur restent de reprendre un métier : l'aveugle à se passer de ses yeux, le manchot à se passer d'un bras. Chaque mutilé redeviendra assez adroit pour travailler encore et gagner sa vie. L'école lui évitera la peine d'inventer les « trucs », les mouvements nouveaux qui suppléent au sens ou au membre dont il est privé. En les lui enseignant, on lui épargne des tâtonnements, des hésitations, des découragements cruels.

— Eh bien, mon cher d'Auriol, je dirai cela dans *La France*, et puisse mon correspondant ne pas me croire négligent. Ne pas répondre, par négligence, à une lettre comme la sienne, ce serait une faute grave dont je ne veux pas être supposé coupable. Ceci réglé, dites-moi si vous n'approuvez pas la circulaire du ministre qui a recommandé à tous les citoyens de se méfier des oreilles du mur?

* * *

— Les murs ont des oreilles, en effet, dit Jean d'Auriol, des oreilles et des yeux; et les plus dangereux de ces yeux et de ces oreilles

sont ceux qu'on ne voit pas. Vous rappelez-vous dans *les Misérables*, de Victor Hugo, certain conciliabule de bandits, dans une mansarde? Ils se croient seuls, mais, par un tout petit trou percé dans la cloison, l'œil du voisin les épie et son oreille les entend. Ils sont trahis! Qui de nous n'a aperçu dans la boiserie d'une porte d'hôtel, ou dans une cloison d'alcôve, un trou menu, percé à la vrille? C'est *l'œil du mur*, *l'oreille du mur*! Cela s'appelle un espion. De mon temps, au collège, toutes les portes des salles de classe ou d'étude avaient un trou, bouché par une rondelle sur pivot, qu'on soulevait à volonté. Cela s'appelait et s'appelle encore un *judas*, c'est-à-dire un espion, un traître. Nous organisâmes une révolte contre un censeur qui abusait du judas et qui nous inondait de punitions dont nous ne pouvions nous rappeler le motif, la plupart du temps bien innocent! Notre indignation obtint gain de cause : le censeur fut... déplacé. Eh bien, il y a partout, — dans tous les murs, dans toutes les haies de clôture, dans les voitures publiques, — des oreilles traîtresses qui nous écoutent, des yeux traîtres qui nous regardent. Il faut y penser et ne pas prononcer imprudemment des paroles qui, dites à des amis, à de

bons Français, pourraient n'avoir rien de dangereux, — mais qui, entendues et répétées, interprétées par des Allemands (il y en a encore en France), peuvent causer à notre patrie, à nos amis, à nos frères, à nos enfants sur le front, les torts les plus graves. Chacun de nous doit se dire qu'en temps de guerre une indiscretion peut coûter la vie à un homme ou à plusieurs. En 1870, une indiscretion d'un particulier, qui se crut en droit de trop parler, détermina un changement de plan chez l'ennemi et nous coûta une défaite. Il avait rencontré l'armée de Mac-Mahon sur sa route et avait écrit en Belgique ce qu'il avait vu!

Un découragé qui donne, au hasard d'ailleurs, les raisons de son découragement, réjouit les oreilles du mur, et c'est déjà trop! Tenez, je me rappelle une anecdote assez significative. Un de mes amis fut insulté par un bravache à qui il envoya ses témoins. Marié, il se garda de prendre sa femme pour confidente. Il avait peur de ses jérémiades, de sa faiblesse, de son amour. Un faux ami — en réalité un ami du bravache — fut chargé d'effrayer la pauvre femme, et, l'ayant trouvée seule au logis, commit la vilaine action, voulue et intéressée, de lui tout dire, ajoutant : « Je sais que

votre mari n'a jamais touché une épée (c'était exact); il sera tué.... Empêchez ce duel. ». La brave femme, surmontant son inquiétude : « Vous êtes mal renseigné, dit-elle; mon mari ne s'est jamais vanté d'être un homme d'épée; il l'est pourtant, et j'en suis fâchée pour *l'autre*, qui fera bien d'écrire son testament. Je veux, moi, que mon mari se batte! »

Le bravache fit des excuses. Et qu'est-ce qui amena cette heureuse et juste fin d'une méchante aventure? C'est que la femme s'était méfiée instinctivement des oreilles du mur; cette heureuse méfiance lui inspira sa réponse; elle parla à celui qu'elle croyait bienveillant comme si elle eût été sûre qu'un traître caché entendrait ses paroles.

En temps de guerre, la méfiance, plus que jamais, est un devoir préventif.

LA JOURNEE DES MORTS

On a eu la journée du 75, on a eu la journée du drapeau belge et d'autres encore. Voici *le Jour des Morts*, journée traditionnelle qui vient sans être appelée et qui emprunte aux circonstances, en cette année 1915, une grandeur sans pareille. Que de tombes, de deuils, de sang, de larmes, sur le sol de France ! Combien sont morts de nos frères, de nos fils, ceux-là précisément que leurs jeunes forces désignaient pour la vie et que la guerre a choisis pour la mort. Précisément meurent, en ce moment formidable, ceux qui devaient vivre ! Ils meurent, pour la défense des vieux qui déjà penchent vers la tombe et des enfants qui demain vont naître et seront la France, immortelle grâce aux héros qui pour elle ont dit : « Allons mourir ! » D'un bout à l'autre de notre France, un grand frisson douloureux va courir, et, dans cette journée des Morts, tous nous nous sentirons troublés d'une reconnaissance infinie ; et, dans le silence, nous entendrons crier notre douleur de les avoir perdus, mêlée

à l'espoir que leur grand sacrifice sauvera la vie de la France, assurera la survie de la Justice. Comme elle est mystérieuse, la Mort, celle qui fut nommée la reine des épouvantements et que toute notre jeunesse française affronte sans épouvante. Mystère de la mort, qui ne s'étonne et ne frémit pas devant toi ! La vie déconcerte l'intelligence, mais elle apporte des douleurs connues, définies, qu'on prend en habitude, et aussi des joies, la joie dans la lumière. La mort, c'est l'inconnu dans la nuit... Oh ! cette minute extraordinaire où ce qui se mouvait librement s'immobilise, où ce qui regardait ne voit plus, où ce qui parlait se tait ! On appelle, ... et l'être cher ne répond plus ; ce que nous éprouvons, par lui, lui est devenu étranger ; il ne paraît plus savoir que nous l'aimons. Son amour pour nous n'a plus un signe d'adieu ; sa face pâle n'exprime plus rien qui nous montre un regret ; cette paix qui se lit aux lignes de son visage, nous ne la reconnaissons pas. Comme cet être est changé, dans l'immobilité suprême ! il va bientôt se dissoudre ; et, lui disparu, c'est avec peine que nous retrouverons dans notre mémoire ses traits familiers, bien aimés ! Il est perdu pour nous, dans une région où nous ne

pénétrerons qu'après lui être devenus semblables ; nous sommes dans ce monde de l'apparence ; il ne nous appartient plus, il est à l'infini !

En deuil moi-même d'un être qui fut la meilleure partie de moi, une protection quand j'étais enfant et même toujours, — l'essence de ma vie intérieure, j'agitais ces pensées lorsque le Comité des obsèques militaires, de Toulon, vint me prier de prendre la parole le 2 novembre en l'honneur des simples soldats tombés pour la patrie, ensevelis dans le cimetière de Lagoubran. C'est là que reposent ceux de nos marins qui périrent dans l'explosion du cuirassé *Liberté*.

Ces simples soldats, blessés revenus du front, ont achevé de mourir dans nos hôpitaux toulonnais. Au début de la guerre il arrivait que leurs funérailles étaient peu ou n'étaient pas accompagnées. Le corbillard, recouvert du drapeau de France, passait morne et presque solitaire dans nos rues et sur nos boulevards. De bons citoyens s'émurent, réunirent un comité de pitié, firent appel à la population ; et maintenant, le simple soldat le plus ignoré a des amis qui le suivent jusqu'au seuil de son « dernier gîte ». Et, au nom de ce comité, au

nom du cœur de la France, je les saluerai demain, ces humbles, qui sont les plus sacrifiés des combattants puisqu'ils n'ont pas vu, en tombant, la Gloire inscrire leurs noms sur la page d'airain de l'histoire.

Je ne sais qui a dit : « Il n'y a point d'héroïsme, point de dévouement, dans une cave ! » Il faut entendre par là qu'on se dévoue toujours un peu pour être admiré par des témoins. Eh ! bien non, le propre du dévouement parfait c'est de rester inconnu, de se savoir, de se vouloir inconnu. Je connais un exemple particulièrement frappant de ce dévouement. Le fils d'un général s'est engagé au début de la guerre. Sa vaillante mère habite non loin de ma solitude et m'a conté, de son fils, mort à l'ennemi, ce trait touchant. Avant d'aller au feu, il jeta loin de lui la médaille qui portait son nom. Il ne voulait pas, mort, être reconnu pour le fils du général. Décidé à partager l'ordinaire des camarades, il avait distribué aux moins riches l'argent de sa bourse. Il ne voulait être qu'un « simple soldat », mort pour la patrie, non pas pour soutenir l'éclat d'un nom. Il y a là une pureté de dévouement qu'on peut dire incomparable. Ce sont ces dévouements-là qui font croire à la renaissance possible par la victoire.

GARROS

« La capture de Garros par les Allemands cause une naturelle émotion ». Voilà ce que je lis ce soir dans un journal, le seul qui m'arrive à cette heure tardive, loin de la ville; et j'ai beau chercher dans la feuille que froisse mon anxieuse impatience, je n'y trouve aucun renseignement complémentaire. Garros, le lieutenant Garros, est prisonnier; c'est tout ce que je saurai aujourd'hui.

Il y a quelques semaines, j'ai reçu une lettre venant de Saïgon et signée : Garros. Elle était de son père. « Vous avez, me disait-il, pris la parole l'année dernière, devant le monument élevé par Saint-Raphaël, en mémoire de cet exploit : le survol de la Méditerranée. Je serais heureux d'avoir votre discours, car je garde jalousement tout ce qui intéresse *mon héros* ».

Je n'ai pu satisfaire encore le désir touchant du père de *notre héros*; je ne sais même plus si mon discours fut publié; je me rappelle seulement qu'il fut prononcé sur la plage de Fréjus,

devant MM. les officiers du centre d'aviation maritime et MM. les maires de Saint-Raphaël et de Fréjus, au milieu d'une foule enthousiaste, colorée, frémissante et ardente sous le soleil de la merveilleuse riviera française. Au premier rang des auditeurs, se tenait, entourée d'hommages, Mme la duchesse de Mecklembourg. De mon discours je ne me rappelle aucun mot que je puisse citer avec exactitude, sinon celui-ci : « L'avion français, dont Garros est l'un des maîtres infailibles, est une chose ailée, héroïque — et narquoise. »

Nous nous étions dit que Garros nous arriverait par la voie des airs et qu'il viendrait joyeusement atterrir au pied de son monument. Nos yeux le cherchaient donc en plein ciel. Il trouva sans doute que l'arrivée d'un homme-oiseau en automobile aurait quelque chose de plus modeste. Et pendant que nos regards fouillaient là-haut les profondeurs bleues, il roulait dans les sables de la plage, en simple chauffeur d'auto. La cérémonie terminée, il m'emmena dans sa voiture ; et, en attendant l'heure du banquet, ce jeune homme, pas très grand, comme un peu timide ! fit halte chez moi. Je le pressai de me conter son survol de la Méditerranée.... « Eh bien ! me dit-il, je suis

parti sans savoir si j'arriverais, et — j'arrivai. »

Je ne pus d'abord tirer autre chose de ce nouveau mais victorieux Icare. Je dus invoquer gentiment, affectueusement, mes droits. N'étais-je pas l'auteur de l'inscription coulée dans le bronze qui décore le monument ? Et puis, le cœur des poètes s'accroît d'enthousiasme quand les héros de l'action les prennent pour confidents de leurs émotions. Et, un jour, ces émotions passent par la voix des poètes qui émeut et élève à son tour le cœur des foules. — Je dis cela et j'eus cause gagnée. Garros me conta sa belle aventure.

Mais d'abord : — « Je sais, lui dis-je, par nos officiers du centre d'aviation, qu'ils considéraient votre entreprise comme aussi follement que glorieusement téméraire. Je sais aussi quelles furent vos dernières paroles au moment de vous élancer au-dessus de la mer. » Le jeune homme sourit. Quel avait été son adieu à la terre de France ? Voici. L'avion est prêt à prendre essor. L'appareil n'a pas de flotteurs, l'homme-oiseau ayant voulu sacrifier la sécurité à la légèreté et à la vitesse. Il prend place sur son siège de pilote : — « Adieu, Messieurs ! »

Et comme une gentille petite cousine était

venue assister à son départ, il la menaça du doigt en disant : « Sois sage ! » Et c'est en jetant ce mot, qu'il s'envola. Savez-vous rien de plus français, de plus simplement joli ? — Ailé, héroïque et narquois, notre Garros !

— Voyons, lui dis-je, vous avez quitté le sol : que pensez vous ?

— Je pense que mon survol doit durer cinq heures. J'ai de l'essence pour sept. Je porte deux montres en bracelets. L'une marque l'heure exacte et l'autre midi, au moment de mon départ ; celle-ci me dira, sans m'obliger à un calcul, le nombre d'heures écoulé. Dans un ciel radieux et par-dessus la mer, je m'élève piquant droit sur Bizerte. Tout va bien ; me voici à la hauteur et à quelques milles de la Sardaigne.

« A ce moment, quelque chose se brisa dans mon appareil. A de certains signes, j'en eus la très nette perception : qu'allais-je faire ? Je décidai de me rapprocher de la Sardaigne pour atterrir si ma situation empirait et si je pouvais me soutenir jusque-là. Je me disais d'ailleurs : peut-être vais-je pouvoir reprendre, avec quelque raison de confiance, ma direction première ? Voilà donc la Sardaigne qui se rapproche, — et le salut, en cas de descente

forcée. Dois-je atterrir tout de suite ou tenter d'accomplir la traversée de France en Afrique? Atterrir, c'est l'échec consenti. Poursuivre ma route, c'est, maintenant, la mort probable; c'est l'échec, mais sans mon consentement... je choisis ce dernier parti....

— En héros, dis-je.

— Ma foi, non! se récria Garros, car voici ce qui se passa. La résolution étant prise par moi de poursuivre sur l'Afrique, je savais qu'elle était irrévocable. Je n'avais plus à la discuter. Et, avec elle, je sentis s'établir en moi la certitude absolue de la non-réussite : j'allais donc mourir. Et c'est alors seulement qu'une véritable détresse m'envahit; ce fut comme une faiblesse dans tous mes membres, la complète défaillance, la mort par avance. Et je songeais : « C'est idiot! Si je m'abandonne ainsi, la défaite devient plus que certaine! — qu'elle le soit, c'est entendu, mais qui sait? avec une chance peut-être d'échapper, si je fais tout pour réussir. » Et je me demandai ce qu'il fallait faire pour bien faire. Je conclus que je devais m'élever très haut afin de brûler moins d'essence et de rencontrer à ma marche une résistance moindre; ce fut ce que j'exécutai. Alors revint en moi non pas la foi dans le

succès, mais l'allégresse que donne l'effort loyalement tenté.

— Le paysage?

— J'ai du bleu au-dessus de moi ; au-dessous, des nuages blancs à perte de vue. Dans ces nuages, de temps en temps s'ouvre un trou ; au fond de ce trou, du bleu : la mer. A quelle distance suis-je, en ce moment, de la côte africaine ? je l'ignore. Mon détour vers la Sardaigne m'a coûté un temps précieux ; j'avais de l'essence pour sept heures. Mon essence s'épuise, je la mesure au temps écoulé depuis mon départ, je n'en ai plus que pour une heure — puis pour une demi-heure.... Et toujours, par les crevasses des nuages sous mes pieds, j'aperçois le bleu implacable de la Méditerranée.... Tout à coup, au fond d'une de ces crevasses, sur le bleu, j'aperçois une raie noire, mince, courte.... comme un porte plume posé sur un tapis bleu : un torpilleur !

« Je me sentis sauvé ; je pensai qu'on venait à ma rencontre ; je descendis pour « me faire voir » ; et quand le torpilleur, m'ayant aperçu, eut viré de bord, cap pour cap, je m'élançai joyeux vers la côte, — et, peu de temps après, j'atterrissais, n'ayant plus qu'une infime quantité d'essence.... C'est tout... ah ! non ! j'ou-

bliais!... quand je visitai mon appareil, je trouvai une pièce brisée dont une moitié était tombée à la mer... l'autre moitié avait tenu par miracle! »

Garros se tut. Un moment j'admiraï en silence « mon héros ». C'était l'heure d'aller au banquet. J'eus à porter un toast à Garros. Je parlai des beautés de l'aviation, j'exaltai les aviateurs qui auraient un jour à servir en temps de guerre. Garros répondit, toujours simple, souriant, avec un charme étonnant d'extrême jeunesse, gamine et sans prétention. Et il trouva un mot que je vais citer, non pas pour m'en glorifier, mais pour mettre en lumière l'esprit et la modestie d'un Garros. Il était très ému, ému aux larmes : « Je suis très troublé, murmurait-il, et je ne sais comment répondre. Pardonnez-moi si je ne puis m'exprimer mieux : ... Jamais je ne suis monté si haut! »

Il mêlait ainsi l'abstrait au concret, d'une façon délicieuse, avec la suprême courtoisie d'un prince français de la bravoure.

MON VILLAGE

Il est très doux d'être d'un village. Les concitoyens d'une petite cité se connaissent tous ou presque tous. Je n'ignore pas que les comérages y sont parfois cruels et même dangereux; qu'il y a, au village, des haines particulièrement aveugles, notamment quand la politique s'en mêle; que les rivalités de petits commerçants y sont parfois féroces; qu'il faut, quand on est d'un parti, ne pas fréquenter le cabaret où se réunissent ceux du parti adverse; — et, malgré tout cela, je dis qu'il est doux d'être d'un village, surtout si ce village n'a qu'un boulanger, qu'un boucher, qu'une épicerie, qu'un forgeron; la vie alors y devient facile; on n'a aucun moyen d'exciter les jalousies de métier; on est un client de tout repos, et l'on peut n'avoir pas plus de sujets de mécontentement au village que dans sa propre famille. Pour moi, je me suis toujours félicité d'être d'un village. J'y trouve des mains tendues qui sont rudes et bonnes; j'y rencontre d'affectueuses

familiarités, inconnues des grandes villes. Au village natal, tel important personnage n'est que *mossieu* Pierre ou *mossieu* Jean; le mot *mossieu* indique une déférence gentille, et le prénom signifie qu'on est considéré comme un parent. On désigne son village en disant : « Chez nous ». C'est la patrie intime. L'autre est à tous et c'est un avantage, — mais celle-ci est à quelques-uns seulement et c'est un charme.



Et puis, il y a le dialecte, le patois local. Certains n'aiment pas ce mot : *le patois*; ils le trouvent injurieux. Je ne partage pas leur sentiment. Le patois de mon village m'est infiniment cher; d'abord, il sait dire un million de choses intraduisibles en tout autre langage, et qui ont aidé à la formation de mon intelligence; je leur en suis resté reconnaissant. Et encore nos patois n'ont jamais servi à exprimer des idées philosophiques ou compliquées; ce ne sont certes point des moyens d'analyse; ce sont des onomatopées primitives; ils ne rendent bien que le concret, les images, les bruits de la nature, le relief des objets; ils sont pittoresques, pas davantage, et c'est pourquoi ils nous enchan-

tent. Ils sont nourris de la sève des forêts, de la lumière du ciel; tel terme patois, transporté dans la langue française, l'enrichit ou l'enrichirait d'une perle. Et si nos mères ont parlé, à côté de nos berceaux, le patois de notre village, alors il nous devient impossible de n'être pas attendri, charmé, séduit, dès que les sonorités familières viennent à frapper notre oreille.

Les marchandes d'herbes d'Athènes reconnaissent, dit-on, à leur accent, un client pour être de telle ou telle bourgade du pays hellène. Je n'en suis pas surpris. Je connais des villages séparés du mien seulement par quatre ou cinq lieues et où sont employées journellement, avec un accent tout spécial, des locutions ignorées des gens de « chez nous ».

Je suis donc partisan de la survie des dialectes, à condition qu'on ne veuille pas, en les unifiant, les amener à disparaître, à se fondre dans une langue rivale de la langue nationale.

Toutes ces réflexions me sont venues à l'esprit, l'autre jour, quand j'ai reçu pour la première fois un journal modeste, intéressant, émouvant même, qui s'imprime dans une bourgade de mon département du Var, sous ce titre : *La Feuille Pierrefeucaïne*. Cette feuille, écrite et illustrée à Pierrefeu, est adressée gra-

tuitement aux Pierrefeucains qui sont sur le front. Les fondateurs ont adopté cette admirable idée, (qui appartient à M. Larteret, instituteur à Saint-Seine-l'Abbaye, Côte-d'Or), d'envoyer à ceux de leurs amis qui se battent pour la défense de la grande patrie, des nouvelles de la petite. — « Que font-ils, que disent-ils, là-bas, dans mon village?... Qui sait si la viande a renchéri? si les raisins mûrissent? » Le Pierrefeucaïn s'interroge ainsi et la feuille de son village apportera la réponse. Elle lui en apportera bien d'autres : « J'ai dansé, l'année dernière, avec Toinette ou Mariette, dans la salle Verte, sur la Grand'Place, d'où le regard domine toute la vaste plaine.... Que fait Mariette ou Toinette, en ce moment? » Et le petit journal raconte que la belle fille est rêveuse, qu'elle n'a pas cessé de songer à son beau danseur de l'an passé qui, maintenant se bat pour la France. Et, çà et là, le journal s'égaie d'une phrase ou même d'une page en bon et franc provençal. Et, bien sûr, lorsque dans la tranchée, là-bas, *La Feuille Pierrefeucaïne* arrive, les cent poilus de Pierrefeu la commentent allégrement, répriment peut-être une douce envie de la baiser comme une lettre d'amour, parce qu'elle dit ce qui se passe dans « mon village »,

chez le barbier et chez le boulanger, dans cette petite grande famille que forment les gens de « chez nous. »

Et comme ils en viennent naturellement à penser que Pierrefeu est en France, c'est d'un cœur plus ardent, d'un courage plus ferme, qu'ils se battront demain contre l'horrible soldat allemand; car, voyez-vous, ce que chacun défend, dans la grande patrie, c'est son village, sa maison, c'est Mariette ou Toinette.

*
* * *

Et voilà pourquoi, bonne petite feuille de Pierrefeu, tu mérites d'être louée; et voilà pourquoi j'aimerais que chaque province eût sa gazette, mi-partie français et patois, qui s'envolerait chaque semaine vers nos tranchées, portant à nos défenseurs le souvenir et même le gros baiser de Toinette.

BLEU ET NOIR

Bleu, c'est le ciel de notre Midi, tout rayonnant, et miré dans la Méditerranée pareille à un miroir concassé, mouvant, dont les mille facettes multiplient le soleil. Noir, c'est l'horizon de l'âme moderne, qui, au moment où elle rêvait paix et progrès intellectuel, se voit repoussée vers les nuits primitives par un peuple féroce, armé des puissances scientifiques de l'industrie, et par un prince invraisemblable à force d'être antihumain.

Jamais cette opposition du bleu clair et du noir profond ne m'est mieux apparue ni plus cruellement que ces jours-ci, au cours d'un petit voyage qui m'a conduit, convalescent, de Toulon à Saint-Raphaël.

Nous avons dû nous arrêter d'heure en heure dans plusieurs bourgades, posées pittoresquement au bord de la grand'route, le long de la vallée de l'Aille, et sur les flancs des Maures, ces collines chargées de pinèdes et de châtaigneraies.

D'une de ces petites cités à l'autre, la route était un véritable enchantement des regards ; et, par les yeux, une paix physique pénétrait dans nos cœurs, jusqu'à la halte nouvelle où nous retrouvions, chez les amis qui nous y attendaient, les terribles préoccupations de la guerre, les inquiétudes, les deuils.... On se quittait, et la voiture emportait de nouveau les voyageurs à travers les sites charmants, beaux de couleur, de lumière, tous différents, tantôt plaine, tantôt montagne, tantôt grève étincelante et chantante ; car, dans le Var, les plages verdoyantes semblent des jardins suspendus en terrasse au-dessus de l'eau, ou parfois descendant jusqu'aux vagues bleues qui les baignent et les caressent. Oui, jamais plus saisissant ne m'apparut le contraste entre l'innocence de la nature, qui comporte indifférence à nos agitations, — et la tourmente des cœurs humains. Les forêts vivent étrangères à nos passions et nous les sentons pourtant fraternelles, très près des sources perdues de notre vie initiale. Un grand repos moral nous gagne sous leurs ombrages. Les arbres sont des vivants sans malice et sans haine, et la lutte pour la vie n'est pas pour eux une occasion de proclamer leur droit de tuer ; ils n'en éprouvent aucun

orgueil; ils n'en font pas, à la façon d'un Bernhardi, une règle vénérable et choisie par eux; ils la subissent innocemment... en sorte qu'ils ne transmettent à la conscience humaine qu'un sentiment de résignation et de confiance.

Ce sentiment s'emparait de nous chaque fois que, quittant un village, nous rentrions dans les libres paysages. Paysages incomparables d'ailleurs. Nature sauvage qui a les aspects d'une nature de luxe. Routes forestières qui semblent l'œuvre d'un architecte de parcs et jardins, chênes-lièges antiques, rugueux comme des caïmans, et qui, dépouillés par places de leur écorce, sont d'un rouge ardent qui flambe au soleil. Azur des vagues à tout moment entrevu à travers les pieds innombrables des pins sonores.... Et puis, c'est la rentrée dans un village.... « — Ah ! mon ami, cette guerre!... je n'ai plus de nouvelles de mon fils depuis des mois.... » — « Moi, mon mari a été tué dès les premiers jours de la guerre. » — « Moi, mon frère! » Et la vision de la consolante nature disparaît, chacune de ces douleurs devient la nôtre. On lui répond, puis on interroge, et, alors, en dépit de l'immense tristesse, on sent partout, toujours, l'espoir tenace, invincible. Le peuple des civils douloureux n'admet pas la

défaite finale, il la sent impossible, il croit à la France nécessaire, car c'est elle l'*humaine* par excellence. Non, le retour aux sauvageries primitives est un rêve démoniaque qui ne se réalisera pas!...

Au milieu de notre voyage, un arrêt en pleine forêt, loin de toute agglomération, nous a conduits dans une maison isolée où j'ai vu et entendu une chose inoubliable.

Nous nous arrêtions pour demander un verre d'eau, un fruit s'il était possible. Nous trouvâmes là un homme qui vit en solitaire, cultivant un carré de vignes où se dressent quelques pommiers et quelques pêchers. Il nous accueillit sur son seuil devant une table rustique, avec simplicité, nous offrit du vin et des fruits... refusa tout salaire et nous dit : « — Quelles nouvelles de la guerre? »

Ce qui nous frappait en lui c'était son grand air de sérénité. Il semblait paisible, à la façon de la nature qui l'entourait....

— Et, lui dites-vous, vous vivez tout seul ainsi, toujours?

Sans perdre son calme sourire, il répliqua : — Oh! non, j'avais un fils qui vivait avec moi. La guerre me l'a pris, mais il reviendra; voyez-vous, Monsieur, c'est un enfant si doux! si

bon ! si brave ! Il ne nous a jamais donné que de l'agrément, à sa pauvre mère et à moi. C'est un jeune homme comme il y en a peu. Je ne crois pas qu'on me le tue... je ne le crois pas.... Cependant, c'est possible... et alors.... »

Il n'achevait pas. Ses yeux se levèrent sur les arbres, regardèrent le ciel sans affectation, s'y perdirent un moment, — puis revinrent se poser sur nous.

— « Voyez-vous, Monsieur, si cet enfant était tué, je ne ferais pas comme d'autres pères, qui s'engagent, tout vieux qu'ils sont, pour venger le mort ; non, je n'irais pas me faire tuer à mon tour ; je ferais autrement.... »

De nouveau ses yeux se détachèrent des nôtres, se levèrent vers de vagues horizons plus lointains que ceux qui nous entouraient.

Après un silence, il reprit, d'une voix un peu basse, comme pour une confidence :

— « Il doit y avoir un moyen de l'approcher, ce monstre... oui, il doit y avoir un moyen.... Un homme n'est pas toujours si bien gardé qu'on ne puisse l'approcher... je m'arrangerai.... Je suis pourtant un homme paisible, mais je m'arrangerai pour réussir et je vous assure que j'y parviendrai.... C'est une résolution que j'ai

prise.... Voulez-vous emporter ces pêches-ci? Vous me ferez grand plaisir. »

Voilà donc ce qui se pensait au fond des bois sauvages et tranquilles. L'homme avait toujours son paisible sourire, à peine un peu triste.

Il nous tendit une main rude que nous prîmes en le remerciant de son hospitalité.

— « Vous pouvez être sûr que si mon fils est tué, c'est moi, Monsieur, qui tuerai cet empereur Guillaume, le maudit du monde. »

La simplicité de l'accent avec lequel furent dits ces mots avait quelque chose de solennel comme le désespoir muet de la terre elle-même. Nous sentîmes notre gorge se serrer et venir les larmes. Nous partîmes sans pouvoir répondre un seul mot à cette âme qui attendait sa détresse.

LES DEUX RACES

Il y avait une fois deux jeunes hommes qui étaient frères. Cela se passait dans les temps les plus lointains, puisque leur père et leur mère étaient les premiers êtres humains qui eussent paru sur la terre.

Le père racontait parfois à ses fils ses aventures, qui étaient extraordinaires.

« Pétri de limon, il avait été animé par le souffle du Dieu créateur. Puis, une compagne, tirée de sa propre chair, lui fut donnée. Tous deux restèrent alors livrés à eux-mêmes, dans un magnifique jardin dont ils pouvaient, à leur gré, respirer toutes les fleurs et cueillir tous les fruits. Un seul des arbres du jardin merveilleux leur était pourtant interdit; ils ne surent jamais pourquoi.... Ils mangèrent du fruit défendu et de cela ils furent sévèrement punis : ils furent chassés du paradis et condamnés à une vie de travaux pénibles, de maladies et de douleur.... » Adam ne s'expliquait et ne s'expliqua jamais cette condamnation. Il se

plaignait amèrement de Dieu et à Dieu lui-même.

— « Pourquoi m'a-t-il tenté et fait tenter par son démon et par la femme ? Puisque l'avenir lui appartient comme le présent, il connaissait par avance ma destinée. Il me l'a donc imposée ! » Et Adam ne trouvait pas que cela fût juste. Ses deux fils écoutaient ces propos, mais chacun d'eux en jugeait différemment. Abel plaignait son père mais il se disait qu'on a tort de condamner ce qu'on ne saurait comprendre. Caïn sentait son cœur s'enfler de colère chaque fois que, devant lui, était prononcé le nom du Seigneur.

* * *

Quand à la tendre Eva, elle n'agitait pas les problèmes. Elle se faisait de naturelles parures avec des fleurettes et mirait son charmant visage, ou souriant ou en larmes, dans l'eau des sources. Cela ne l'empêchait pas d'aimer ses enfants et d'y penser quelquefois. La femme et l'homme, étaient encore si imparfaits ! Eve préférait Abel parce qu'il était beau. Le père préférait Caïn qui était velu, fort et révolté.

Caïn pourtant accomplissait ses devoirs religieux, mais jamais avec bonne grâce. D'ailleurs

il trichait, s'efforçant de tromper Dieu. Quand il brûlait, sur l'autel de pierre, la chair des victimes innocentes, il en détournait avec soin une partie pour en faire sa nourriture. Il se repaissait volontiers de chair. L'odeur du sang lui donnait soif; il ne rêvait que pièges; il organisait des trahisons compliquées contre tout ce qui vivait, inventant mille ruses pour s'emparer des quadrupèdes errants dans les bois, et des oiseaux du ciel. Il aimait à les voir souffrir et se débattre entre ses doigts épais. Quand il torturait de la vie pantelante, il éprouvait comme une satisfaction de vengeance. Il lui semblait confusément qu'il faisait souffrir Dieu lui-même et il se sentait réjoui.

Abel, lui aussi, trichait Dieu, mais c'était divinement! Au lieu d'égorger sur l'autel les timides colombes que lui livrait son père ou son frère, il les baisait doucement sur les ailes et sur le bec, puis leur rendait la liberté en leur disant : « Retournez à Dieu, colombes!... On m'a dit qu'il veut vos souffrances et votre mort et que l'odeur de vos entrailles brûlées lui est douce, mais je n'en crois rien. Il est juste et bon; et quand il ne nous paraît ni bon ni juste c'est, sûrement, que nous le comprenons mal. »



Lorsqu'il avait ainsi prié, dans le secret de son cœur, Abel allumait sur l'autel de petits bûchers de branchettes odoriférantes, de feuillages aromatiques, dont la flamme s'élevait toute droite vers le ciel ; et la fumée qui fusait à l'extrémité de la flamme était aussi bleue que le ciel lui-même. Caïn, de loin, l'apercevait et songeait : « Les fumées de mes sacrifices à moi rampent noires et lourdes sur la terre ; on dirait que le souffle de Dieu les refuse et les repousse, tandis que celles des sacrifices d'Abel montent toutes droites et couleur de ciel. Dieu certainement préfère Abel ; je suis donc la victime d'une grande injustice ». Et la jalousie rongait son cœur. Et il se demandait sourdement si, en frappant Abel, avec une pierre ou une lourde branche, il ne le réduirait pas à n'être plus qu'un corps inerte, comme une de ces bêtes qu'il assommait pour son plaisir ; car aucun homme encore n'était mort sur la terre et les premiers humains ignoraient si leur mort était possible. Caïn rêvait, et, dans son rêve, il inventait la mort de l'homme, celle de son frère.



Caïn était trapu, large d'épaules ; il avait des bras noueux et très longs ; le cou très court ; la tête massive, carrée ; le front fuyant, les mâchoires épaisses, les dents aiguës. Il marchait avec un balancement sans légèreté. Quand il regardait Abel, il s'étonnait de ne se trouver aucune ressemblance avec son frère. Abel était svelte ; tous ses mouvements étaient aussi doux que fermes. Sa chair était lisse et blanche : Eve disait qu'il ressemblait à l'ange que Dieu avait placé à la sortie du paradis terrestre, armé d'un glaive flamboyant afin que la rentrée dans le paradis ne fût pas possible aux hommes. Cette ressemblance d'Abel avec un ange de Dieu importunait Caïn. Il admirait Abel malgré lui, et c'était sa grande souffrance.

« Les anges sont immortels, pensait-il. Nous verrons bien si mon frère est de leur race ! »

Et il attendit Abel, un soir, à la sortie d'un bois où le bien-aimé de Dieu était allé rendre visite à un nid de colombes. Caïn, au moment où Abel passait devant lui sans le voir, leva la branche pesante dont il avait armé son bras aussi pesant qu'elle, et, il la laissa retomber

sur le front d'Abel qui s'affaissa sans un cri, mais en murmurant de sa voix douce : « Oh ! mon frère ! » Dans le même instant, une voix retentit dans le ciel ; elle disait : « Caïn, qu'as-tu fait de ton frère ? »

Et cette histoire est éternelle. Et ce cri, j'imagine que Guillaume II doit l'entendre dans les ténèbres de son cœur, jaloux de ses victimes. Mais, comme Caïn, il se dit : « Je peux, à ma volonté, faire mourir ce que Dieu voudrait voir vivre ; il y a donc, au-dessus du monde, deux tout-puissants : Dieu et moi ! »

Et il semble ignorer que les fins inéluctables de l'humanité s'appellent évolution et civilisation par l'amour, et que le triomphe est réservé à la race d'Abel.

AMOUR PRIME TOUT

Le jour même où Bismarck, pour légitimer son agression de 1870, lançait sa fameuse parole : « *La force prime le droit* », cette formule de noire magie déterminait la future résistance du monde aux ambitions de l'Allemagne. Positivement, Bismarck sera l'auteur de la défaite des Teutons. Cette formule, forgée par le chancelier de fer, est une lame empoisonnée qui, d'elle-même, s'est magiquement retournée contre l'Allemagne, et l'a blessée en pleine chair. L'Allemagne s'agite et parade comme cette Camargo romantique, célébrée par Théophile Gautier, « *qui danse un poignard dans le cœur* », mais elle mourra pour avoir brandi la formule funeste, contraire à toutes les aspirations des peuples; et cette Allemagne vaincue par la force n'aura pas même le droit de protester. Elle a, d'avance, accepté son destin.

En résumé, que rêve l'humanité? Un peu de bonheur, d'amour, de douce paix. Les hommes cherchent à s'installer le plus commodément

qu'ils le peuvent sur ce globe où tant de forces obscures leur sont ennemies. Par l'intelligence, ils ont eu raison, en eux et autour d'eux, de la brute. L'homme est parvenu, en effet, à dominer toutes les bêtes et tous les éléments qui, de par la nature sans cœur, sont plus forts que lui. Les puissances brutes le rencontrent partout, armé de son adresse, de son intelligence, de son ingéniosité, puis de son génie, et enfin de sa bonté.

Ce qui a fait la grandeur humaine, lentement mais magnifiquement accrue de jour en jour, depuis les origines, c'est, en réalité, la révolte de la raison et du cœur contre les forces élémentales. La grandeur de l'homme, c'est qu'il est *l'idée-force* contre le *fait-force*.

Or, que proclame la formule du sinistre chancelier? Que le fait prime l'idée — et c'est le contraire qui est vrai : l'idée parvient toujours à dominer le fait, parce qu'elle crée tôt ou tard des faits humains dominateurs des faits élémentaux, parce qu'elle est incessamment génératrice de puissances morales supérieures aux forces de la nature physique, à la Force comme l'entend l'Allemagne.

Dire à l'humanité : *la force prime le droit*, c'était donc bien déterminer tôt ou tard la ré-

volte universelle, dans un monde qui aime et qui espère, qui sent et qui pense. Nous assistons dès aujourd'hui à ce spectacle merveilleux : l'humanité entière se comprenant menacée dans ses destinées idéalistes, et se levant contre l'absurdité réaliste d'un peuple qui prétend contraindre l'âme et l'esprit humains à s'écraser devant lui parce qu'il est brutal!

Bismarck a des commentateurs en Teutonie, et des disciples; Maximilien Harden, par exemple. Que dit ce violent? Il dit : « Demandez au hêtre qui lui a donné le droit d'élever sa cime plus haut que le pin et le sapin, le bouleau et le palmier. Citez-le devant l'aréopage que président les mâchoires édentées et pendantes. Dans le feuillage du hêtre retentira comme une tempête ce cri : « *Mon droit, c'est ma force!* » Ainsi, par la voix de leur coryphée, les intellectuels allemands osent se réclamer d'un phénomène brut; ils osent dire : « Nous nous comportons comme des végétaux; les végétaux, comme les bêtes, ont tous les droits que leur donne la force. »

Jamais on ne vit plus parfaite aberration!

Et remarquons en passant que, même parmi les végétaux, comme parmi les bêtes, il existe des races bienfaisantes et des races nocives; et

que l'homme traite différemment l'hyène et le chien. Un article très curieux d'un inspecteur des forêts — M. de la Roussière — fait observer au polémiste allemand que, dans la forêt, le vrai représentant de la force, c'est le chêne (robur); et celui-là, étant vraiment fort, « n'étouffe » personne autour de lui. Il est bon! et sous son ombre les autres essences, surtout les timides, les moins robustes, tel le hêtre précisément, s'installent comme elles veulent. » Quand au hêtre — et ceci est plaisant — « il ne tient pas solidement au sol et les grands vents le mettent à bas! » Maximilien Harden a mal choisi son arbre! et il y a des arbres bienveillants à leur congénères! mais on ne peut pas tout savoir, même lorsqu'on est Allemand.... Laissons cela; l'erreur du fameux polémiste ne change rien au sens de son article : « un végétal, un arbre et un peuple ont, selon lui, tous les droits que leur confère leur force physique ». Eh bien, non; il y a beau temps que les hommes, pour leur vraie gloire, ont inventé des forces qui n'existent pas dans la nature, autour d'eux; qui sont nées d'eux, et qui se nomment : la justice (c'est-à-dire le droit des faibles), la compassion et la bonté, la sympathie humaine. Et ces idées et ces sentiments,

en des temps où ils ne disposaient d'aucune arme, ont fait crouler des empires. Ce n'est pas par le glaive que l'Évangile a triomphé des lions, des tigres et des Césars, dans le cirque de Rome, c'est parce qu'il servait la loi d'évolution, la loi incoercible, grâce à laquelle l'homme des cavernes est devenu l'homme des cités.

Le flottement des morales inventées par l'homme, leur diversité, leur imperfection, leur impuissance à se donner un fondement en dehors de la volonté des moralistes, perdent toute valeur d'objection si on les met en face de l'universel désir dont elles témoignent. Elles signifient que l'homme n'accepte plus pour modèles les hêtres ni les loups, ni les tigres, ni les Allemands!

La grandeur d'un peuple n'est pas seulement dans l'organisation de ses forces et l'administration de ses richesses (kultur); elle est surtout dans ses puissances idéalistes, dans les efforts qu'il tente pour réaliser plus de justice, plus de bonté, plus de compassion. Et c'est à ces puissances-là, à ces puissances idéalistes seules, qu'est promis le monde.

Sans doute, nous avons vu les formes religieuses du christianisme perdre de leur ma-

jesté et de leur influence, mais le christianisme essentiel n'a pas cessé de gagner des cœurs. Il est l'âme des civilisations modernes. Je ne crois pas beaucoup qu'il importe à un Dieu (si ce n'est à celui de S. M. Guillaume) d'être appelé *Dieu des armées* ou même tout simplement *Dieu*. Il lui suffit d'être appelé, même par des philosophes, Amour ou Charité. Or, sous ces noms, le Christ est adoré par l'univers; il le dirige; il s'accommode même des socialismes exaspérés; il est compris et aimé dans tous les pays, sauf à Berlin. Et ne dites pas que ce miracle : la victoire initiale de l'Évangile sur la force, — ne se peut recommencer. Qu'est-ce, au bout du compte, que le Fils de l'homme? c'est un *vaincu de la terre*; et c'est le signe légué au monde par ce *vaincu*, qui triomphe encore inscrit à jamais dans les pierres du Colisée romain et au faite de la Colonne trajane!

Et enfin, instruit par l'histoire, l'idéal chrétien, obéissant à la loi de défense, en présence d'une force brute qui s'arme des engins inventés par la science sans cœur ni âme, s'est armé à son tour, parce qu'il ne faut pas que l'évolution humaine soit arrêtée par la démence d'un peuple. Le Droit, comme le Christ fustigateur,

s'est donné des forces matérielles; le cœur et l'âme à leur tour ont forgé des épées, et, face aux ennemis, ils ont crié comme Jeanne d'Arc : « Boutons-les dehors! » car — remarquez-le bien — notre sainte Jeanne, c'est l'esprit même du Christ, c'est le Christ à cheval et armé pour la défense de l'amour!

De deux lutteurs égaux, celui qui combat pour l'amour et le droit sera fatalement le vainqueur. Amour est la force suprême déterminante : AMOUR PRIME TOUT.

MASQUES PLUS VRAIS

QUE LES VISAGES

Je viens de recevoir une lettre d'ami dont voici le sens : « Vous injuriez les Allemands. Pourquoi ? Soyez sûr que Guillaume est très renseigné sur la façon dont on parle de lui en France. Il lit Donnay et Richepin ; il vous lit. Un journal allemand disait l'autre jour : « Des « membres de l'Académie française excitent « leurs lecteurs contre l'Allemagne à Paris et « à *Bordeaux*. »

« Croyez-vous que vous convertirez Guillaume aux idées d'humanité, de bonté ?

« Non ! Alors ? vous l'exaspérez inutilement. Je suis persuadé que le cri d'indignation soulevé en France par le bombardement de Reims et l'écroulement de la cathédrale, a été cause de l'acharnement que le délicieux kaiser a mis et met encore à frapper de nouveau sur les ruines. Pourquoi vos cris de réprobation ? Le silence serait plus fier et peut-être plus habile. »

En d'autres termes, ne parlons plus des Allemands! « Ne résistons pas au mal, » comme disait ingénument le grand Tolstoï. Mais ce n'est pas pour les Allemands que nous écrivons. Nous n'avons pas à nous préoccuper de leur rage. Nous écrivons pour que nos défenseurs sachent bien que nous n'ignorons pas la qualité de l'ennemi qu'ils ont devant eux. Tout est là. La plume aussi est une arme, et la condamnation prononcée par les poètes porte quelquefois très loin, dans le présent et l'avenir, le déshonneur des princes et des conquérants. C'est pourquoi sous le couteau de l'escarpe, nous crierons : « A l'assassin! » jusqu'à épuisement de souffle vital.

Or, en voici bien d'une autre! J'ai écrit un petit poème en l'honneur d'un héros de quatorze ans dont vous connaissez l'histoire : les Allemands font prisonniers un garde-voie qui leur demande à boire ; un enfant qui passe va chercher dans un cabaret une chope de bière, et quand il la présente au Français, l'un des soldats bavarois la brise d'un coup de crosse ; l'enfant s'éloigne en courant... et revient bientôt avec une autre chope de bière ; alors un capitaine prussien, irrité, veut contraindre l'enfant, qui se nomme, dit-on, Émile Desjardins, à

fusiller le Français. Le petit Émile, comme s'il acceptait l'ordre abominable, prend le fusil qu'on lui met entre les mains et... fusille le capitaine!

Un ami me reproche d'avoir fait du prisonnier français un soldat *blessé* et d'avoir transformé la *chope de bière* en verre d'eau. Il n'y a, dans ma version, qu'une erreur, grave mais réparable. Nous l'avons tous commise, paraît-il, y compris le ministre qui a ouvert dans nos écoles une souscription en l'honneur du petit Desprès, — c'est-à-dire d'Émile Desjardins.

Mais le reste! Direz-vous qu'il importe aux Allemands de n'être pas accusés, dans ce cas particulier, d'avoir voulu contraindre l'enfant à fusiller un *blessé*? Quel souci de l'exactitude, ô bons Français, mes amis! Je dis, moi, que, même dans le cas où cette histoire n'eût pas été vraie, on aurait eu le droit de l'écrire! Un conte symbolique, une allégorie, ne sont pas des réalités, mais proclament des vérités; un conte destiné à flétrir les Allemands, pourrait être plus vrai qu'une histoire authentique, s'il ramassait dans un seul fait imaginaire toute l'ignominie d'un grand nombre de faits réels. Je suis persuadé que le diable n'existe pas tel qu'on le dépeint, non plus que les ogres, mais

les dépeindre comme dans les contes, c'est faire entendre, même aux plus petits enfants, que la méchanceté, la perfidie, la cruauté, le crime, — en un mot que le mal pour le mal existe et qu'il faut s'en défier et se défendre.

Le mal est une abstraction. *Des cornes*, c'est concret, cela se voit. Prêter au mal une forme de diable, ce n'est pas mentir... c'est faire comprendre aux naïfs qu'il existe des êtres à forme humaine qui sont des monstres.

Quand le génie populaire veut marquer à jamais ses admirations ou ses haines, il transforme un petit fait en légende. Il crée un symbole. Un symbole est une image irréelle qui rend plus sensible une vérité profonde. L'esprit populaire excelle dans ces créations. A côté des évangiles, il y a les évangiles apocryphes que la tradition orale nous a apportés et qui, plus peut-être que les formules du catéchisme, ont servi à propager dans le monde la morale chrétienne.

Une de ces traditions nous montre un pauvre pâtre, au berceau de Jésus, prêt à tirer de sa flûte rustique un chant naïf, en l'honneur du petit enfant divin, — lorsqu'on annonce le cortège des rois mages. Le berger, confus, intimidé, se retire dans un coin de l'étable légendaire,

— mais la mère de Celui qui vient proclamer sur la terre le droit des faibles, des humbles, des déshérités, la vierge Marie, avant d'accueillir l'hommage des rois, dit au pauvre berger : « Approchez-vous, brave homme; tous, ici, nous vous écoutons. » Le berger obéit; il oublie la présence des puissants de ce monde pour ne voir que l'invisible royauté des cœurs doux et bons; — et les rois eux-mêmes l'écoutent, charmés. Que cela soit « arrivé » ou non, qu'importe ! Cela met en pleine lumière ce qui est arrivé réellement : le règne de l'idéal évangélique, bienveillance, charité, bonté.

Dans un autre ordre d'idées, rappelez-vous la légende de Guillaume Tell. Est-elle assez populaire, cette histoire qui n'est, dit-on, qu'un simple conte ! Gessler, représentant de l'Autriche dans le canton d'Uri, veut contraindre la libre Suisse à abdiquer ses fiertés devant l'orgueil de son empereur, Albert I^{er}. Ce que Gessler imagine pour humilier l'Helvétie est tout à fait digne des Allemands d'aujourd'hui : il fait planter en terre une longue perche au faite de laquelle il a accroché son chapeau. Tous ceux qui passent devant la perche doivent la saluer. Guillaume Tell s'y refuse — et comme il est habile archer, Gessler, cruellement, lui

dit : « On va placer sur la tête de ton jeune fils, une pomme que tu devras tenter d'abattre d'un coup de flèche. Allons, que ta main ne tremble pas ! Tu peux tuer ton enfant, et c'est ce risque-là qui sera ton châtement ! » Guillaume ne tremble pas ; il abat la pomme. — « Et si tu avais tué ton fils ? » ricane Gessler. — « En ce cas, je t'aurais tué toi-même ! » réplique hardiment Guillaume. Pour cette audacieuse réponse, il se voit chargé de chaînes et emmené sur une embarcation, mais une tempête providentielle bouleverse les eaux du lac. Guillaume Tell, délivré de ses entraves, s'enfuit et parvient à tuer Gessler, — tout comme, voici quelques mois à peine, le jeune Emile Desjardins ou Émile Després tua le barbare officier prussien.

Ah ! comme il sera grand ! et comme je l'envie, même anonyme, le poète qui inventera de toutes pièces une vivante histoire où seront mises en pleine lumière d'immortalité, la cruauté et la fourberie de l'atroce Allemagne ! Qu'on nous donne un conte propre à exciter, au cœur des petits enfants de France, le mépris et la haine du Teuton perfide, espion, calculateur, fusilleur d'enfants et de femmes. Plus le conte sera invraisemblable à force d'horreur, mieux il représentera la vérité !

LA MAIN GAUCHE

Mon ami Jean d'Auriol est entré hier, en coup de vent, dans mon cabinet de travail... Je ne vous ai peut-être pas assez dit que Jean d'Auriol est un lettré, d'ailleurs licencié en droit, n'ayant jamais plaidé comme avocat, et en même temps un rustique, ne reculant pas devant une expression « du gros grain » et salée; c'est un homme qui porte en lui, à mon avis, un joli bon sens populaire et l'intelligence sympathique des braves gens et des plus humbles.

Enfin, si je le fais intervenir volontiers, c'est que je trouve souvent plus de sel et de saveur dans sa façon de s'exprimer que dans la mienne.

— « Quel bon vent vous amène, lui ai-je dit hier, mon vieux Jean d'Auriol? »

Il alluma sa pipe sans façon, s'assit dans un fauteuil de paille (il aime les sièges durs) et répliqua :

— Voilà. Savez-vous pourquoi Polichinelle a

deux bosses? ou plutôt comment est venue à l'esprit de ceux qui ont créé ce personnage de la comédie italienne, l'idée de lui prêter deux bosses, qu'il n'a, comme vous savez, jamais rendues.

— Allez, mon ami d'Auriol, je vous écoute.

— Pulcinella ou Polichinelle est Napolitain, spirituel, narquois, malicieux et voleur. Il avait, au début de sa carrière, un pantalon large, que débordait, à la taille, la chemise serrée et bouffante. Et les objets qu'il dérobaient, il les mettait dans son sein, *id est* dans sa chemise, ce qui, peu à peu, lui constitua par devant une bosse permanente. Quand cette bosse de devant fut devenue partie intégrante de son personnage, on le gratifia d'une seconde bosse par derrière pour accuser son caractère de malin critique, car chacun sait que les bossus regagnent en vivacité d'esprit ce qu'ils ont perdu en beauté physique, par besoin ou de se défendre, ou de se donner des avantages compensatoires.

— Compensatoire, ô Jean d'Auriol, est douteux!...

— Fichez-moi la paix avec vos scrupules académiques, s'écria d'Auriol, en projetant au loin une énorme bouffée de sa pipe. D'ailleurs, vous me reprendrez sur d'autres vocables, car

eelui-là est français quoique aussi lourd qu'un mot allemand!

— Revenons à Polichinelle!...

— N'y revenons pas, au contraire, je passe sans transition à lord Byron. Pourquoi ce poète romantique était-il d'humeur sarcastique? Parce qu'il était pied-bot. Il eût voulu être Antinoüs; il en avait laissé échapper l'occasion dans le ventre de sa mère. Cela l'avait mis en mélancolie d'abord et en fureur conséquemment.

— Conséquemment?... Hum!

— Oui, mon ami, sa fureur fut la conséquence de sa mélancolie, ou (si vous voulez un style noble), sa mélancolie engendra sa fureur. Elle engendra autre chose qui lui fut plus utile, à savoir le désir quotidien d'être aimé et admiré des femmes. Il fit donc, parce qu'il était pied-bot, beaucoup de malheureuses que séduisit son génie exaspéré par son infirmité; — et cette tare, quand il eut épuisé la coupe des plaisirs, le poussa à mourir en beauté, si bien qu'il alla finir sur les rivages de la Grèce, au moment où ce pays, si beau dans l'histoire, tenta de reconquérir son indépendance.

— Et alors?

— Et alors, on pourrait prouver par beaucoup d'autres exemples que les bossus et les

pieds-bots, humiliés à tort par une infirmité qui, n'étant que regrettable, devrait être dédaignée par eux, — s'en préoccupent toujours, au contraire, et cherchent d'autant plus à dominer dans le monde, qu'ils ont moins apparence de triomphateurs. On ne saurait imaginer, deviner, concevoir la quantité de coups de bâton qu'a valus au commissaire de police, à Guignol et à sa femme, la bosse de Polichinelle ! Au fond, et toujours, quand Polichinelle cogne, c'est qu'il se venge. C. Q. F. D.

— C'est entendu. Après ?

— Après ? Connaissez-vous Mlle Z..., artiste dramatique ?

— Je la connais. Talent de premier ordre.

— Elle a donné à Berlin des représentations théâtrales, et elle a été présentée au kaiser. Elle a vu sa main gauche. Demandez-lui-en des nouvelles.

— Tout le monde sait que son bras et sa main gauche sont atrophiés....

— Tout le monde le sait, mais peu de personnes les ont vus. C'est la vue qui en est suggestive. Cette main, il paraît qu'on ne peut la regarder sans un sentiment des plus pénibles. Toute petite, comme avortée, elle apparaît comme celle *d'un autre*, d'un nain malade, tou-

jours appuyée qu'elle est sur la poignée de l'épée impériale. Elle fait avec la stature du prince, avec son allure de haute arrogance, avec sa moustache forcenée, et, enfin, avec son autre main, qui n'est pas difforme, un contraste effrayant et qui explique tout. Elle dit : « Je suis la tare héréditaire, le signe évident de la déchéance d'une race. » Elle dit : « Celui que je déshonore ainsi physiquement ne pense qu'à moi ; il me hait et je suis part de lui-même ! aussi, voyez, je ne quitte pas la poignée de sa redoutable épée ; c'est là qu'il me place toujours, d'instinct, comme une menace. Et là, je dis : Prenez garde, tous ! Je suis débile jusqu'à l'impuissance, et, cependant, je suis toute puissante, par la volonté du souverain qui me commande, que j'humilie et que j'inspire ! Regardez bien ! il rougit de moi et il me surcharge de bijoux qui ne parviennent pas à me masquer, et qui plutôt me dénoncent. Imaginez donc, si vous le pouvez, un Jupiter Tonnant, boiteux comme un Vulcain. Impossible, n'est-ce pas ? Et pourtant, c'est bien cela ; cet empereur omnipotent ne peut rien demander, aucun geste noble et fort, à sa main gauche. C'est la droite seule qui agira, mais il faut qu'elle fasse oublier l'autre ; il faut que ce Jupiter-là soit si tonnant

et si étonnant qu'on ne pense plus au vilain membre dont les fées Carabosse le dotèrent. Et c'est pourquoi il enrage, et sa rage est devenue redoutable. Il est pénible d'être un si grand prince et d'être estropié. Un pauvre bougre, d'esprit sain, s'accommode d'une infirmité pareille, l'accepte avec simplicité et énergie, mais ce mauvais bougre-là, malade, mégalomane, ah! mes enfants! il vous fera voir ce qu'on fait à cause de la main gauche, et ce qu'elle conseille à la main droite, car enfin il faut montrer ce qu'on est et ce qu'on vaut, lorsqu'on a Dieu pour copain et la certitude d'asservir un jour l'Europe. Alors, on devient quoi? le plus grand criminel de tous les siècles. Ah! mon ami! quel argument contre le pouvoir personnel! Car enfin, en république, quand on veut changer de gouvernants on en change.... On en change rarement pour ne pas abuser de la liberté, mais tout de même, on en change, comme de chemise, à volonté. »

Et Jean d'Auriol ralluma sa pipe éteinte.

LE ROUGE-GORGE

C'est un admirable petit être que tout le monde connaît, mais certainement sans se rendre compte de toutes ses qualités symboliques.

Je l'ai aimé dès mon enfance ; il fut un compagnon de mes jeux. Adolescent, je le retrouvai dans le livre de Michelet, *l'Oiseau*, et dès lors je rêvai d'être son poète. Cette ambition n'ayant rien de démesuré, je peux dire que je crois l'avoir réalisée. J'ai consacré au rouge-gorge plusieurs petits poèmes qui sont aimés des écoliers, et qui leur ont appris que ce charmant oiseau, bien français, est à la fois un cœur vaillant et une âme tendre. Oui, je le connais très particulièrement ; oui, nous sommes des amis de toujours ; il a quelquefois frappé à ma vitre, aux soirs d'automne noirs, menaçants, lorsqu'il pressentait une nuit d'orage. Je sais qu'il compte sur la générosité de l'homme, sur l'hospitalité du plus pauvre bûcheron. Un rouge-gorge à qui j'ai donné asile, se sent chez lui très vite, car

je connais des moyens sûrs de plaire à ce petit sylvain. Et, au bout d'une heure de libre captivité dans mon cabinet de travail, l'hôte mignon finit par venir picorer sur mon papier blanc les vivantes lettres noires, à mesure qu'elles naissent sous ma plume, assez pareilles à des mouches ou à des fourmis ailées....

Je vous répète que c'est une admirable créature que le rouge-gorge. Son plastron rougeâtre, orangé, dit bien son caractère : c'est un être énergique et délicat, toujours prêt à se battre, — attaque et défense — et toujours prêt à se donner. Quel mystère ! Pourquoi cet oiseau mignon est-il né duelliste ? et pourquoi, en même temps, tout plein d'une tendresse vraiment « humaine » ? A peine voit-il rougeoyer fleur ou fruit, sanglante arboise ou rose pourpre, qu'il vole au combat ! Croyant rencontrer un de ses congénères il s'élançe, brûlant de se mesurer avec lui. Pourquoi ? Au temps des amours, sous les yeux de la dame désirée, on comprendrait. Il ne ferait qu'imiter toutes les autres créatures, mais c'est en toute saison qu'il s'offre au combat. Pourquoi ? goût de la solitude ? fierté ? désir de prendre à toute heure une conscience nouvelle de sa force ? Je ne sais. Le vaillant se précipite ; il faut que l'un

des deux adversaires s'avoue vaincu, soit mis en fuite ; et ce fuyard tout à l'heure attaquera superbement un autre de ses congénères : « Voyons si, sur toi, j'aurai la victoire ! »

Je n'approuve ni ne désapprouve en ceci le rouge-gorge ; ses raisons m'échappent, voilà tout, mais je suis sûr qu'elles sont nobles, comme celles d'un don Quichotte.

Vous savez que c'est pour avoir voulu alléger les souffrances du Christ, détacher avec son bec une épine de la couronne affreuse au front du Crucifié, que le rouge-gorge est resté marqué d'une goutte du sang divin, comme d'une décoration sacrée. D'autres oiseaux ont essayé de lui dérober cette gloire, mais elle n'est qu'à lui ; et nul, désormais, ne la lui conteste.

Je ne sais pas ce que pensent les Allemands du rouge-gorge. L'Allemagne d'autrefois, la sentimentale en laquelle nous avons cru, devrait lui sourire, mais l'Allemagne de Nietzsche ne doit avoir que mépris pour l'oiseau sacré, dont l'idéal guerrier est comme nimbé de générosité et de tendresse.

Notre alliée l'Angleterre a très bien vu l'âme du rouge-gorge et elle la vénère. En Angleterre, le rouge-gorge s'appelle Robin ; il est célèbre pour avoir eu pitié de deux pauvres

enfants perdus dans les bois, qu'il recouvrit pieusement, après leur mort, de feuilles tombées, qu'avec son petit bec il arrangea doucement sur eux.

Rien de mieux observé. Le rouge-gorge, au fond des forêts les plus solitaires, dès qu'il aperçoit une créature humaine, court à elle. Ici encore je dirai : « Pourquoi ? » A-t-il faim ? Quelquefois ; et alors il accepte la miette tombée du rustique repas d'un chasseur ou d'un bûcheron, mais souvent il ne manifeste aucun désir de prendre part au festin ; il s'approche pourtant et vous regarde. Son œil, perle de jais, profond, est d'une douceur infinie. La petite tête se penche, se tourne et se détourne, car lorsqu'un de ses yeux vous a vu, l'autre, à son tour, veut vous voir. Si vos gestes sont calmes et s'accordent aux siens, il viendra jusqu'à vos pieds ou tout près de votre main.... Qu'est-ce donc ? Que veut-il ? Oh ! presque rien : un instant, *il veut être aimé de vous !* Mystère ! Et c'est pour cet indélébile trait de son caractère que Robin est partout adoré des enfants.

Or, écoutez. Un de nos confrères journalistes, mobilisé, envoie du front des croquis de guerre à son journal. Et il conte ceci : un rouge-gorge est venu rendre visite à sa compa-

gnie, dans une tranchée. Pendant que crépitaient les fusillades, il est venu, parmi les soldats de France, regarder, s'informer, et faire ses petites mines de tendre appel. Et les soldats de France se sont appelés l'un l'autre : « Viens donc voir! qu'il est gentil!... C'est qu'il n'a pas peur ». Et tous oubliaient la bataille pour admirer cet *inconcevable mystère d'amour* : le *rouge-gorge!* Leur tendresse française comprenait la tendresse humaine du petit être ailé au cœur saignant, aux yeux doux... Je trouve, moi, ce tableau incomparable, et d'une signification transcendante. Tous les soldats admiraient et aimaient si bien, qu'à la fin, n'y tenant plus, l'un d'eux se détacha « pour *aller prévenir l'officier!* » Et il criait : « Mon capitaine, un rouge-gorge! »

Je voudrais bien savoir ce que, de cette très simple et véridique histoire, pense l'aigle idiot que Guillaume II porte sur son casque? Il n'en pense rien. D'autres genres d'oiseaux attirent son admiration. La mésange, par exemple, qui me paraît assez bien représenter l'âme allemande moderne. Cette fauvette de romance, au nom angélique et trompeur, a pour habitude de se percher, sournoisement, au-dessus d'un

oiseau, rossignol ou pinson, qui, la tête sous l'aile, dort avec confiance; et, brusquement d'un coup de son bec acéré, la perfide perce le crâne du kamarade et lui mange la cervelle....

— *Allemagne! Allemagne au-dessus de tout!*

LA MÉSANGE

Quand j'ai pensé pour la première fois à faire de la mésange l'oiseau symbolique de l'Allemagne, je voyais dans cette idée une trouvaille. Ce que je savais de la mésange, je ne l'ai pas appris dans les livres ; je l'ai étudié « sur nature ». J'ai possédé, dans mon adolescence, des oiseaux en cage ; on m'offrit une mésange ; elle assassinait. A plusieurs reprises, je trouvai des morts, le crâne percé et sanglant, gisants au fond de la volière. Je soupçonnai la mésange, tout en me disant : « C'est impossible ! un oiseau d'aspect si pacifique, qui compose des lieds comme un petit Gœthe, qui est musicien comme Schumann, elle assassinerait ! quand les abreuvoirs et les mangeoires sont si bien garnis autour d'elle ! c'est impossible ! » Je l'épiai. Je la vis dans l'exercice de ses hideuses fonctions de bourreau. Lorsqu'un des hôtes de la volière se trouvait perché sur l'un des barreaux inférieurs, elle allait prendre place juste au-dessus de lui, d'un air innocent ;

et brusquement, d'un coup de son bec aigu, elle lui perçait le crâne et lui mangeait la cervelle. On a vu une seule mésange venir ainsi à bout de toute une volière.

La mésange est une manière de monstre. C'est une race perverse. Pour des raisons que je dirai tout à l'heure, j'ai voulu avoir sur la mésange des renseignements complémentaires. Avais-je lu ce qu'en pense Toussenel? peut-être? En tout cas, je l'avais oublié; j'ouvris donc *l'Esprit des bêtes, Ornithologie passionnelle*, tome second.... Ah! mes amis! Quelle surprise et quelle âpre joie! L'ennemi y était dévoilé, son infamie proclamée, sa fourberie traînée au jour! Écoutez plutôt : « C'est le seul des oiseaux chanteurs », — ô Allemagne de Wagner! — « qui soit infecté du vice d'infanticide et de cannibalisme, le seul qui donne sur la charogne, le seul qui ait les *pieds prenants*, le seul qui thésaurise! Ajoutez à cela qu'elle fait plus d'une ponte par an, malgré sa fécondité prodigieuse; qu'elle grimpe, qu'elle marche et qu'il ne lui manque plus que de savoir plonger » — ô Allemagne des sous-marins! — « pour jouir de la faculté de locomotion omnimode. Dites-moi maintenant dans quelle catégorie de mangeurs vous classeriez une échenilleuse qui adore le

suif, le chènevis » — ô Allemagne du pain KK ! — « le mollusque, l'abeille, la semence de charme... et la cervelle de rouge-gorge ! Assurément, conclut Toussenel, jamais espèce n'a mieux mérité que celle-ci le titre d'ambiguë ! »

Selon notre auteur, la mésange — ô Werther ! ô Charlotte ! — « est l'emblème de tous les essors *subversifs* qui peuvent dériver de l'égoïsme familial, affection légitime en son essence, mais atroce en ses subversions, qui sont, au premier rang : la peur de la misère, l'avarice, la rapacité, etc. »

Ainsi, au début, vous avez l'Allemagne sentimentale, celle qui s'attendrit sur le *Roi des Aulnes* et qui pleure adorablement sur les fiancées mortes. Dans le principe, cette Allemagne maternelle thésaurise vertueusement et s'adonne pour ses petits à l'honorable fabrication des andouilles et des confitures. Elle emplît ses greniers et ses coffres... mais, dit Toussenel, *qui trésor a guerre a*, et, en même temps que la mésange « est devenue riche, elle a été portée à considérer tous ses voisins... comme autant d'ennemis. Elle a été en proie à une inquiétude dévorante qui ne l'a laissée en repos ni le jour, ni la nuit. Les flâneurs les plus innocents et les plus pacifiques qui vivent au jour

le jour, ne songeant qu'à aimer, ont cessé d'être pour elle, comme par le passé, d'aimables compagnons de plaisir. La peur d'être dépouillée par eux du fruit de ses épargnes lui a fait découvrir dans leur troupe joyeuse une bande de brigands avides en quête de son magot. Puis elle a commencé par n'y plus voir que rouge et, dans sa rage aveugle, elle s'est ruée sur les espèces les plus inoffensives.... Alors, elle s'est mise à dépouiller les morts!... elle s'est enivrée de leur cervelle; et la soif du meurtre étant venue s'ajouter à l'autre, pour lui brûler le sang, elle s'est habituée au carnage, achevant tout ce qui souffrait, attaquant tout ce qui était faible, pénétrant dans le domicile de ses sœurs, pour massacrer leurs petits au berceau. »

Voilà. Et le pénétrant psychologue s'écrie : « Il n'y a parmi les oiseaux que ceux du diable : les Mésanges, les Corbeaux, les Pies voleuses ; et ceux du bon Dieu : les Rouges-gorges, les Hirondelles et les Bergeronnettes. Il y a aussi, dans le monde, des nations de proie, rapaces et avides, douées au plus haut degré du génie de l'industrie et du commerce anarchique ! elles ont semé bien des misères, versé bien du sang sur la face du globe ; et leur cupidité sans frein

a largement motivé les anathèmes de l'Église et les imprécations des âmes charitables! »

Voici maintenant, cher lecteur, les raisons qui m'ont fait rechercher ces renseignements sur la mésange. Mon article intitulé *Le Rouge-Gorge* a éveillé une émotion singulière. On m'a adressé de divers côtés un grand nombre de lettres qui parlent avec affection du vaillant petit oiseau symbolique. Même un homme d'État des plus considérables a pris la peine de m'écrire pour être renseigné sur les origines de la légende. Et enfin, un artiste m'a annoncé son intention de conférer au Rouge-gorge une médaille symbolique qui sera certainement un des souvenirs les plus attendrissants de l'époque farouche que nous traversons (1). Or, cet artiste, séduit par les apparences trompeuses de la mésange et ne connaissant rien de son caractère et de ses mœurs, m'a avoué qu'il était prêt à lui donner, dans son œuvre, le rôle qui appartient au seul Rouge-gorge. Halte-là, j'ai dénoncé la traîtresse! et j'en appelle à Toussenel.

Glorifions le Rouge-gorge. Toussenel le nomme un des consolateurs du pauvre. Le rouge-gorge, dit-il, est plus vaillant et plus

(1) M. Augis, joaillier à Lyon, a réalisé son gracieux projet.

généreux que le faucon ! La couleur orangée de sa poitrine est celle de l'enthousiasme qui pousse en avant les chercheurs de vérités nouvelles. Il est l'emblème du dévouement et de la charité sociale ; il arrive le premier à la charge contre l'infâme (l'oiseau de nuit), et meurt le premier en l'attaquant, parce qu'il « a le besoin de jeter bas toutes les tyrannies ! » Il se bat et meurt pour « la concorde et la liberté ». Enfin, c'est l'oiseau favori de la Lorraine ! Tous les héros de cette province « ont été élevés à l'école du Rouge-gorge. L'héroïsme implique, en même temps que le déploiement d'un courage surhumain, *la grandeur du but collectif*.... Jeanne d'Arc était du pays des Rouges-gorges !... »

Le chant du rouge-gorge est une fine et délicieuse mélodie ; son appel de guerre un cliquetis d'épées empruntées aux panoplies de la reine Mab.

La mésange siffle comme la vipère.

ILS " FAISAIENT LUMIÈRE "

La mort du « Gambetta »

J'ai eu l'honneur insigne de rendre aux marins du *Bouvet*, un solennel hommage.

Le public de Toulon était rassemblé dans le grand théâtre municipal; les autorités civiles et militaires étaient présentes. La musique des équipages de la flotte avait pris place à l'orchestre. Sur la scène, seuls, des fusiliers marins, clairons et tambours.

Le poète, placé hors du cadre de la scène, n'était plus qu'une voix. Il lut un *Hommage au Bouvet*; et lorsque, par intervalles, il interrompait sa lecture, les clairons, appuyés par les tambours, faisaient entendre des sonneries en rapport direct avec le mouvement des strophes c'est-à-dire de l'escadre en route vers les Dardanelles. Au départ, ce fut le *branle-bas du matin*; plus tard, le *salut aux couleurs*; puis le *branle-bas de combat*; — enfin les *honneurs funèbres*, lorsque le poète eut montré les femmes

grecques jetant, — du rivage, — des fleurs sur les eaux qui viennent d'engloutir le *Bouvet*. Beaucoup d'entre les marins du *Bouvet* appartenait à des familles toulonnaises, et ce ne fut pas là une représentation de notre deuil, mais bien notre deuil même. Les marins, sur la scène, se détournaient pour cacher leurs larmes. « L'émotion de nos marins et soldats, m'écrivit le lendemain l'amiral gouverneur de Toulon, doit être une douce récompense pour le poète » ; et les commandants du *Gaulois* et du *Suffren* qui ont conservé à la France leurs bateaux blessés, ont donné au poète une inoubliable marque de leur sympathie....



Comme elle est grande, notre marine française ! Grande parce qu'elle est la plus matérielle des forces, animée du plus pur esprit !

De temps en temps, du sol de France, du flanc de nos villes maritimes, un fragment vivant se détache ; et, petite île flottante que gouverne l'âme de la patrie, il s'en va sur toutes les mers du monde porter notre pavillon, c'est-à-dire nos idéals de liberté et de justice. Ce morceau de la patrie, cet îlot qui la porte

avec lui tout entière, c'est le Navire, et partout où il se trouve, se trouve la France.

Quand plusieurs de nos bateaux se rassemblent dans quelque rade, ils forment comme une miraculeuse cité qui étonne le regard et confond l'imagination. Sur des espaces d'eau qui étaient, hier encore, de libres déserts, voici que tout à coup se sont élevés de prodigieux édifices, chargés de peuple; ce sont des palais de rêve, tels ceux que transportait la lampe d'Aladin. Chacun de ces édifices est même, à lui seul, une cité véritable où se rencontre, accumulé, tout ce qui est utile à la vie. Leurs superstructures se découpent, massives, sur le ciel; leurs tours, d'aspect trapu, sont menaçantes; des fumées s'échappent d'eux, attestant que l'âme du feu leur est soumise. Mûs par le feu, ces mondes en abrégé ont pour grand ennemi le feu lui-même. Une étincelle peut transformer en volcans leurs soutes qui regorgent d'explosifs. Ceux qui vivent dans les flancs et sur le pont des bateaux de guerre sont les familiers du péril et de la mort. Ils les voient tous les jours face à face, les méprisent et les oublient. Le cœur des marins n'est pas héroïque, non; il est l'héroïsme même, sans phrase, coutumier et souriant; il

n'apparaît point par accès ; il est continu, quotidien. C'est une habitude. Pour le marin, les temps de paix n'existent pas. Même en temps de paix il est en état de lutte.

Que de fois, dès l'enfance, j'ai poussé un cri de surprise heureuse, en voyant, de ma fenêtre, le matin, sur la vaste mer bleue où, la veille encore, rien ne remuait qu'elle-même, — notre escadre, archipel magnifique, s'étaler en bon ordre, pavois au vent. Elles étaient venues dans la nuit, les nefs formidables, sur l'eau bruisante qui absorbait le murmure des sillages ; et c'était la France flottante qui, amoureusement, s'était rapprochée du continent maternel, France prolongée dans les espaces, à volonté, à l'infini ! spectacle grandiose ; réunion de chefs-d'œuvre du génie humain ; conquête des eaux, domination des éléments, asservissement de la mer sous la puissance du feu et du fer ; défense mobile, toujours en alerte, protectrice attentive des plus beaux idéals humains.

*
* *

Un jour, — souvenez-vous ! — le spectacle dépassa tout ce que peut rêver de plus somptueusement beau, l'imagination des hommes. Ce jour-là, l'escadre russe rendait visite à la

France. Ces navires, flots glorieux détachés du flanc de la lointaine Russie, entraient dans la rade de Toulon. Sur toutes ces îles, sur tous ces édifices voyageurs, un peuple de marins s'agitait en ordre, saluant, acclamant la France. Ils passaient devant l'escadre française qui rendait les saluts et les acclamations, dans la fumée guerrière des canons paisibles. Sur la splendide rade, la Russie évoluait. Elle entrait chez nous. On eût dit une Babylone errante dont les mouvements ondulés, savants et sûrs, changeaient par miracle la forme des rues sillonnées de petites embarcations pavoisées : rues liquides, toutes bleues et comme pavées de plaques de soleil miroitantes ! Quel moment ! Je me rappelle le flot des larmes joyeuses montant des cœurs aux yeux. Les miennes m'étouffaient. Mes confrères parisiens gouaillaient un peu. L'esprit boulevardier^e régnait alors en maître absolu : « Ah ! ces méridionaux ! où nous trouvons sujet de verser un pleur, ils pleurent à torrents ! » Paris n'admettait pas encore que les grandes émotions fussent « de bon goût » ; et puis il doutait : — « Qu'adviendra-t-il de tout ceci ? en sortira-t-il une vraie alliance, aux jours où elle sera nécessaire ? » Nous répondions : — « Croyez à la signification utile de

l'événement présent. » Il me paraissait digne d'une joie éperdue, ... je me disais :

« Pour la première fois depuis 1870, la France n'est plus *toute seule* ! » je me rappelais le mot de Michelet : « l'Allemagne craquera, pressée entre la Russie et l'Angleterre. » Et un espoir immense nous traversait le cœur. Nous attendions l'Angleterre... Elle est venue. Aimons-la bien ! Aimons toujours davantage notre marine et celle des Alliés... Sous quelle protection combattent nos patients héros des tranchées ? Sous la protection des escadres qui ferment les horizons à l'Allemagne prudente, insolente et infâme.

Non, ce printemps de 1915 ne fera pas pousser sur notre continent assez de fleurs, si nous voulons, selon l'usage des femmes grecques et de nos Bretonnes, jeter des fleurs en hommage funèbre sur les eaux mortelles qui ont englouti le *Bouvet* et le *Gambetta*.

*
* * *

Le *Gambetta* ! je le vois, silhouette noire, sur le bleu moins sombre de l'espace, fendant, par une nuit printanière, les eaux adriatiques, et marchant à ses destinées. Le torpilleur sournois

le surveillance, le suit. La guerre de guet-apens, de traquenards, vise en secret ce morceau de France... La torpille, monstre des mers modernes, s'élançe et l'atteint... Tout sommeille à bord, sept à huit cents hommes. Tout à coup, le tonnerre formidable de l'explosion a retenti. Flancs crevés, le grand bateau s'incline... Que ceux qui le peuvent se sauvent ! J'ai sous les yeux une lettre d'un matelot rescapé, fils d'un de mes voisins ; il écrit : « Aussitôt des cris furent poussés de toutes parts. Plus de lumière ; on tâtonnait pour sortir de la batterie où l'on dormait. Une minute après, une seconde détonation. Heureusement pour moi, je me trouvais tout près de l'échelle où est mon poste de couchage... Aussitôt, *quelques officiers se trouvaient là*, et, avec des lanternes électriques, ils nous *faisaient lumière!*... Je réussis à monter l'échelle... Le bateau allait couler... je me lance à l'eau.... »

On s'est interrogé sur l'attitude des officiers du *Gambetta*. Pouvaient-ils se sauver ? devaient-ils tenter du moins de conserver leur vie à la patrie qui avait besoin d'eux ? — Se sauver, s'ils le peuvent, en pareil cas, sans doute les officiers le doivent. Mais le peuvent-ils, tant que reste à bord un seul homme de l'équipage ? Or,

sur le *Gambetta*, l'équipage presque entier allait périr... Alors, que font les officiers accourus? une chose simple et sublime, que je n'ai vue encore signalée nulle part : ils éclairent la marche des hommes qui se pressent, tâtonnant au pied des échelles, et ils « *leur font lumière!* » *Faire lumière*, c'est le provençalisme qui signifie *éclairer*; et, dans cette occasion, ce mot prend une grandeur digne des chefs glorieux. Ne vous semble-t-il pas les entendre dire à leurs hommes : — « Par ici, mes amis! attention! et vivement! » Songent-ils à eux? non. *Ils font lumière...* et le bateau coule.

Maintenant, quand on nous dira : « Que faisaient-ils, les officiers du *Gambetta*, pendant que s'engloutissait ce morceau de France? » nous répondrons : « *Ils faisaient lumière* ».

Et cette lumière-là, l'horrible Allemagne ne peut ni l'allumer ni l'éteindre.

POUR L'AVENIR

Comme l'arbre tient à la terre par ses racines, nous sommes rattachés à la vie par d'innombrables liens — qui sont nos projets, nos désirs, et les existences des êtres que nous aimons. Le temps se charge de couper nos raisons de vivre. Nos amis les mieux aimés une fois disparus, nous nous apercevons que nos activités s'alimentaient du sentiment que nous avions de leur présence. Ils étaient les témoins, tantôt réjouis, tantôt attristés, de nos efforts, de nos luttes, de nos défaites et de nos succès. Les satisfactions qui leur venaient de nous accroissaient les nôtres et nous poussaient à de nouvelles espérances. Eux partis, nous nous sentons véritablement diminués, moins ardents à vivre. Nous nous apercevons que notre vie la plus « quotidienne », la plus banale, prenait plus de force que nous ne pensions — dans la sève d'amitié, dans un touchant et inconscient altruisme.

En ce moment précis de notre histoire,

voyez, regardez en vous ; vous connaîtrez combien il est vrai que nous vivons pour les autres et par les autres. Par une blessure ouverte, le sang de la France coule et coule en ruisseaux. Parents, amis, jeunes, vieux, combien en avez-vous perdus, depuis le début de la guerre ! Des deuils innombrables nous accablent. Chacun de ces êtres que nous pleurons représentait de grandes espérances disparues avec eux. Nous voyons tout à coup que ces êtres, diversement aimés par nous, étaient les appuis de nos cœurs, et, à différents degrés, autant de raisons de vivre encore, de travailler encore, de vouloir et de lutter. Il nous semble par moment que le monde entier chancelle sur ses bases. Les colonnes du temple sont ébranlées. Un vent d'horreur en secoue l'architecture, comme il secoue, en mer, un navire dont on entend les membrures craquer. Les choses, les idées qui nous semblaient les plus solides, celles qui nous inspiraient le plus de sécurité, nous apparaissent précaires, instables, vacillantes. On croirait que l'humanité tout entière est atteinte de démence. Demandez à ces millions de combattants s'ils ne préfèrent pas la paix à la guerre ! Tous maudiront l'horreur des tueries et tous se ruent aux carnages avec emportement.

Et tant de jeunesse périt, que ceux qui restent loin des champs de bataille sentent fuir hors d'eux-mêmes leur naturel désir de durer. La mort de tant d'êtres diminue tous les survivants. L'un d'eux, et des plus actifs, m'écrit : « Nous perdons le goût de vivre. » Oui, et c'est qu'on meurt trop. Cependant, on vit encore et, malgré tout, malgré soi, on veut vivre encore. Des racines innombrables sont coupées sous l'arbre ; mais une lui reste, tenace, par laquelle il revit de la base au faite. Et quelle est cette racine ? L'obscur volonté d'assurer l'avenir à ceux qui viendront après nous. Pour la mère et le père, rien de plus simple que de vouloir heureux leurs enfants, — mais tel qui n'en a pas encore ou n'en eut jamais, éprouve obscurément ce sentiment de maternité ou de paternité qui protège les avenir inconnus.

Le jeune soldat de dix-huit ans qui prononce le mot France et meurt pour son pays, sert les lendemains de sa patrie, c'est-à-dire les enfants nés ou à naître ; il obéit ainsi à une loi plus impérieuse que tous les raisonnements, et que la nature nous impose.

Une légende consacre cette pensée. La voici ; mais dites-vous bien que les légendes sont des

images naïves destinées à faire entendre, même aux enfants, — les idées abstraites, les plus hautes.

Un jour, comme il errait par la campagne, Jésus s'arrêta au bord d'un champ dans lequel un pauvre homme était en train de se construire une cabane de planches et de feuillages. — « Homme, lui dit-il, que fais-tu là? — Vous le voyez bien, passant, je construis une cabane où je pourrai dormir à l'abri du vent et de la pluie. — Mais, dit Jésus, cette cabane ne durera pas longtemps. Le vent et la pluie mêmes la détruiront. — Elle durera autant que moi, et cela me suffit, dit l'homme. — Homme, dit Jésus, c'est là une pensée inhumaine. Quand on prend la peine de se construire un asile, il le faut établir de telle sorte qu'il serve, après nous, à d'autres hommes. Faute de prendre ce soin en vue des hommes futurs, jamais nous ne ferions rien de grand. Ceux qui ne sont pas nés encore seront nous encore. Attends, je vais t'apprendre à bâtir une demeure de pierre. » Et Jésus, qui avait été charpentier, se fit maçon pour un jour; et l'homme, ayant compris, lui rendit grâce quand Jésus le quitta pour porter ailleurs le sens d'humanité, le Verbe.

Aujourd'hui, en 1915, par quoi tenons-nous

à la vie encore? Par le désir de ne la quitter que lorsque nous aurons vu assurés les avenir de l'idée française ou du sentiment français. Et qu'est-ce que le sentiment français? Rien autre que le plus général, le plus simple, le plus rationnel et le plus religieux des sentiments, à savoir le désir de léguer à l'avenir un peu plus de paix, de sécurité, de justice et d'amour. Ce désir, instinctif au cœur des pères et des mères, devenu conscient et raisonné au cœur de tous, c'est la patrie française, c'est le pays paternel désigné par un féminin qui signifie maternité. C'est l'essence même du socialisme et, en même temps, du christianisme initial, dépouillé des superstitions et des erreurs. Oui, c'est pour mourir rassurés sur l'avenir du monde que nous voulons vivre encore un peu, jusqu'à voir l'aube naissante d'un « demain » que nous ne verrons pas. Mille de nos racines sont coupées, mais nous tenons encore à la terre par cette suprême espérance. Et c'est elle qui permet à la France de supporter sans défaillance l'abominable épreuve, la plus grande des catastrophes qui aient été provoquées par l'homme depuis que l'humanité s'est mise en marche vers son but ignoré et beau.

DE BONNES HISTOIRES

Sous la surveillance d'un civil, une demi-douzaine de convalescents sont à la promenade par les routes qui traversent la chaîne des Maures, dans le Var. Le pays est incomparable. Sa beauté lui vient de la sauvagerie des végétations. Ce ne sont que forêts de pins d'Alep, de pins maritimes, de chênes-lièges. Les châtaigneraies çà et là font, sur le flanc des collines vues de loin, de larges taches d'une verdure plus claire. Par endroits, on rencontre des vignes chères aux perdreaux; un chaume qui atteste la présence et le travail de l'homme parmi ces bois livrés à eux-mêmes.

Dans ces solitudes si peu troublées, nos blessés, retour du front, jouissent d'une grande paix et s'entretiennent des choses de la guerre comme si elles leur étaient devenues très étrangères. « Était-ce bien moi qui étais naguère au milieu de l'enfer des tranchées, dans le bruit des canons et des mitrailleuses? » Ainsi s'interroge chacun d'eux, et ils causent gaiement.

— « Il nous en est arrivé une bien bonne, dit l'un; figurez-vous que nous allons à plu-

sieurs, la nuit, faire une reconnaissance.... Nous étions dans un petit bois, nous avançons sans parler, tous du Midi, et ce silence nous était difficile, mais enfin il était commandé et nécessaire. Nous avons toutes les raisons du monde pour ne pas faire de bruit; nous espérons approcher de la tranchée ennemie assez pour voir s'ils y étaient nombreux, les Boches. Nous allions donc comme des ombres. Un craquement de feuilles nous faisait passer un petit frisson... quand tout à coup, parmi nous qui marchions un peu séparés les uns des autres, un bruit singulier éclate, suivi d'un grand juron en provençal : « Couquin dé sort ! » Qu'est-ce que c'est? On s'arrête; on se rapproche... Devinez ce que c'était? Je vous le donne en mille, en cent, en trois? Qu'est-ce que c'était? Non, vous ne pouvez pas deviner. Un homme, un tambour boche, qui s'était écarté dans ce petit bois, je ne sais pourquoi; et il était là avec son tambour, — pourquoi avec son tambour? — mais enfin il était là et nous avait reconnus pour des Français.... Tout le monde sait que la caisse des tambours boches est plate comme une galette. Se voyant sur le point d'être pris, notre Allemand n'avait rien trouvé de mieux que de crever son tambour sur la tête de l'un des

nôtres, « plouf! » qui restait là, stupide, avec ce collier autour du cou : « Couquin dé sort!... » Vous voyez donc, mes amis, que, parmi ces féroces Allemands, il y en a qui comprennent la plaisanterie, ou, si vous préférez, la galégeade. Elle est bonne, celle-là, hein! et si vous réfléchissez que ce tambour, que nous fîmes prisonnier, naturellement, portait des lunettes d'or, vous la trouverez encore plus drôle. »

On riait. Un autre riposta : « J'en ai vu une meilleure. Mon ami Maurin, Marius, le fils d'un Maurin des Maures dont vous avez peut-être entendu parler, vit (j'étais là) venir vers sa tranchée une compagnie de perdreaux. Ce Maurin, digne fils de son père, est chasseur dans l'âme. Il tire dans le tas, un perdreau tombe et, tranquillement Marius va chercher son gibier... La tranchée boche aussitôt se met à tirailler; Maurin ne s'en soucie pas plus que des premières espadrilles qu'il a chaussées pour aller à l'école... Seulement deux balles l'atteignent, lui traversent les cuisses; il tombe.... Il faut aller le ramasser, lui, maintenant. Nous creusons dans sa direction une espèce de petite tranchée, et, le ventre contre terre, deux de nous rampent lentement dans ce sillon, qu'ils ouvrent et prolongent devant eux. Les balles

sifflent, écorchent la terre, font sauter les cailloux autour de nous.... Nous arrivons enfin.... « Marius! » Mais le camarade est évanoui. On le réveille avec un peu d'*aïguarden*; et comme nous commençons à le traîner vers la tranchée française, voilà qu'il résiste *en nous criant à voix basse* : « Et mon perdreau! n. de D! » — C'est vrai, nous avons oublié le perdreau.... Nous retournâmes le chercher — et Marius en a mangé une aile.... Que dites-vous de celle-là? »

L'héroïsme de Marius impressionnait les auditeurs. Plus que le comique de l'anecdote, ils sentaient la grandeur du soldat. C'est pourquoi tous se recueillirent un moment.

Et, pendant qu'ils se taisaient ainsi, sur la route, semblable à une avenue de parc, bordée et ombragée par des pins et des chênes-lièges centenaires, ils virent arriver une troupe d'hommes au teint clair, blonds pour la plupart, vêtus de treillis, et qui tous portaient sur l'épaule un pic ou une pioche.

— Tiens! des prisonniers allemands!

Ils marchaient sous la garde de soldats français. Seul, un d'eux, un gradé, portait l'uniforme bavarois. Tous les autres avaient de grands chapeaux de jonc, pour s'abriter contre le soleil de France.

Ils passèrent, muets, devant le groupe de nos convalescents. Ils étaient une centaine ; leur piétinement de troupeau était flou dans la poussière. Ils passèrent, leurs gardiens salués et rendant le salut... et l'escouade de ces prisonniers, employés à débroussailler les forêts des Maures, s'éloigna vers son baraquement....

Alors, un des convalescents dit avec gravité : « C'est drôle, je hais ces Boches ; ils m'ont mal arrangé et je leur ai fait le plus grand mal possible... eh bien, à les voir comme ça, dans leur costume d'ouvriers, je n'ai vu que des hommes à plaindre et je n'ai plus senti ma haine.... »

— « Je comprends ça, dit un autre ; moi, là-bas, au front, il m'est arrivé plusieurs fois, d'en tenir un au bout de mon fusil, mais un qui ne me voyait pas pour se défendre, qui ne se méfiait pas ou qui, même, était sans arme. Eh bien, dans ces occasions-là, je n'ai jamais pu tirer dessus. Je sais bien que c'est une faute de soldat, mais je l'ai commise. C'est bête, c'est comme ça. »

— « Mon vieux, cette bêtise-là, c'est notre faiblesse et notre force ; c'est le germe des paix futures ; c'est l'espoir du monde, qui nous aime pour ça ; vois-tu, c'est la France. »

LA POÉSIE PATRIOTIQUE

Ce fut de tout temps ma conviction que la poésie, je veux dire l'idée et le sentiment exprimés en langue rythmée et rimée, a, sur les publics populaires, une extraordinaire puissance; qu'est-ce après tout que *la Marseillaise*? un cri poétique; l'élan rythmé de l'unanimité patriotique. La phraséologie du temps où elle fut écrite n'a rien de réaliste; *la Marseillaise* enlève parce qu'elle surélève, même par le pompeux suranné des vocables.

Les poètes, naguère encore, dédaignaient les sujets généraux, nationaux; ils ne se souciaient pas, ou paraissaient ne se point soucier, de la pensée collective; chacun d'eux, et ils sont légion, ne nous contait, le plus souvent, que ses peines personnelles, ses joies et chagrins d'amour, ses mélancolies, ses sensations surtout; les rimeurs affirmaient que la poésie est un art réservé à une élite orgueilleuse; et ne pas penser ainsi avec eux, c'était un peu se vouer au dédain des purs esthètes, qui haussaient les

épaules lorsqu'on leur répétait le conseil du grand et généreux Sully-Prudhomme :

Laisse à travers ton luth souffler le vent des âmes,
Et tes vers flotteront comme des oriflammes,
Et comme des tambours rouleront dans les cœurs.

Aujourd'hui, tous, nous avons ajouté à notre lyre, selon le mot de Victor Hugo, une corde d'airain. Le mot *patrie* a repris tout son sens; les stylistes ne craignent pas de reconnaître que *France* rime, sans déshonneur, à *espérance*. Partout où passent la douleur et la mort, — hélas! banales pourtant, — il n'y a plus de banalité! Tout se grandit à la hauteur de l'héroïsme de nos défenseurs.

Pour ma part, j'ai donné, la semaine dernière, au Grand-Théâtre de Toulon, une conférence au profit des œuvres de guerre. *Conférence*, est-ce le mot propre? Disons plutôt que j'ai lu, en les commentant, une série de poèmes rangés sous ce titre : *la Guerre infâme*. Infâme, c'est bien, n'est-ce pas, la guerre telle que la font les Allemands. J'ai dit nos douleurs, nos espoirs, notre foi indéfectible, les crimes de l'ennemi, les nouvelles vertus françaises; et, trois heures durant, plus de deux mille auditeurs ont écouté des vers auxquels ils ont

répondu par des cris de sympathie généreuse.

Loin de rebuter les auditeurs, la forme poétique dans laquelle je présentais les émotions de nos soldats, de nos frères héroïques, leur paraissait évidemment la forme nécessaire. En surélevant le sentiment, elle le rendait plus semblable à celui qu'ils portaient dans le secret de leur cœur. A de certaines heures, il y a du sublime au fond de nous tous ; mais une sorte de pudeur l'empêche de s'avouer ; on craindrait, d'ailleurs, de paraître un peu gauche en le montrant ; on a peur du contraste entre ce que ; par occasion, on éprouve de grand, et la nécessité d'être simple ou même vulgaire, que nous impose la vie ; mais si le cri poétique ose se faire entendre autour de nous, et nous appelle, tout change ; on consent alors à montrer quelque élévation. Voyez le moment où, dans une salle de théâtre, retentissent les premières mesures du chant national. Les spectateurs sont transfigurés ; un frisson passe ; les larmes mouillent les yeux. On se croirait dans une église. Ces hommes communient entre eux dans le même amour d'une même chose idéale et plus vraie qu'une réalité physique. Le souffle de la poésie vient de passer sur la foule. Le lyrisme longtemps méconnu vient d'avoir sa revanche.

J'avais, pour ma conférence du Grand-Théâtre de Toulon, groupé sur la scène des enfants et des jeunes gens d'un côté; de l'autre, une France et une Alsace allégoriques, entourées des nations alliées. Le poète lut sa *Lettre aux Ecoliers*. De temps à autre, l'un d'eux sortait du rang et donnait la réplique. Cette figuration poétique, répondant aux réalités de l'heure, provoqua beaucoup d'émotion.

A ce moment retentirent des sonneries de clairons lointaines, de lointains bruits de guerre; et une jeune fille et une jeune femme nous dirent avec talent : *L'Alsace retrouvée*. Je sentais, devant nous, un public livré, sans critique, aux douceurs d'aimer les avenir promis à l'héroïsme, au dévouement et à la patience de la France.

Enfin, hommage fut rendu aux marins du *Bouvet*. Voici comment :

L'amiral préfet maritime, gouverneur de Toulon, avait bien voulu mettre à la disposition de notre œuvre la musique des équipages de la flotte — qui prit place à l'orchestre; et un certain nombre de marins, plus douze clairons et tambours, se groupèrent sur la scène.

Ce fut la troisième et dernière partie de la conférence. Le poète se plaça de façon à ne

pas être un personnage sur le théâtre, mais seulement une voix dans l'espace. Dès que fut annoncé le titre du poème : « *La mort du Bouvet* » les clairons sonnèrent le branle-bas du matin. La voix du poète impersonnel récita les strophes qui montraient l'escadre des Alliés en route vers les Dardanelles.... Lorsque, dans le poème, elle salua du large les rivages hellènes, les clairons sonnèrent *pour les couleurs*.... Voici l'escadre dans le détroit.... Le *Bouvet* rencontre la mine fatale; les vedettes accourent, recueillent blessés et morts qu'on transporte à bord des navires-hôpitaux; alors, sur la scène, les clairons sonnent, les tambours roulent; ce sont les honneurs funèbres. Dans le poème, les femmes grecques allument des feux, brûlent des encens qui fument vers ce ciel impassible qui a vu le vol d'Icare; elles jettent des fleurs dans ces flots bleus qui ont vu la gloire de Salamine. Les tambours, sur la scène, battent aux champs....

Nous n'avons plus devant nous les planches, le plateau d'un théâtre; nous croyons voir le pont d'un des bateaux de notre escadre. Subitement, la musique des équipages de la flotte attaque *la Marseillaise*. La salle entière est debout, d'un élan. Et comme le poète n'est plus

pour rien dans cet effet de réalité idéalisée, il peut dire que cela est aussi beau que simple. Sur la scène, après leur sonnerie finale, on a vu les clairons se détourner, essayant de dissimuler leurs larmes. C'est ainsi que Toulon, directement frappé dans ses affections de famille par la disparition du *Bouvet*, a rendu un solennel hommage à ses morts héroïques ; et je dis que les « moyens de la poésie » ont quelque chose de vraiment sacré. Il l'a bien compris, le marin qui, ce matin, m'envoie copie d'une lettre écrite par son fils échappé à la catastrophe du *Léon-Gambetta*. Cette lettre, il me l'envoie parce qu'il sait que la plus belle mission du poète c'est de glorifier l'héroïsme et de le susciter en le glorifiant.

Le vrai lyrisme, c'est, dans la voix d'un seul, l'âme de tout un peuple.

LES TROIS VICTOIRES

- FRANÇAISES

L'Allemagne, virtuellement, est vaincue. Nous avons remporté sur elle trois formidables victoires.

La première : nous lui fîmes croire, sans avoir voulu la jeter dans cette erreur, que nous avions poussé la classique légèreté française jusqu'à l'inconsistance, jusqu'à la déliquescence. Indiscipline sur toute la ligne. En politique, en littérature, en art, absence totale d'unité. Notre armée nationale ne pouvait que reproduire les vices de la nation civile. Il faut avouer que jamais nous ne fîmes le moindre effort pour donner à penser au monde que nous étions, au fond, des croyants et des enthousiastes. Nous jugeant affaiblis au point d'être incapables d'une résistance sérieuse, ces vaillants Teutons choisirent leur moment, et, par millions, tombèrent sur cette méprisable France, à travers la chère Belgique qu'ils ont traitée

comme, selon eux, un grand peuple doit en en traiter un petit : égorgement, incendies, viols, assassinats, — en passant.

La France, diplomate sans le savoir ni l'avoir voulu, remporta donc sur la diplomatie allemande une première, incontestée et merveilleuse victoire, lorsqu'elle accueillit avec un héroïsme narquois et sublime, l'ours allemand. « Tu me croyais décadente? Je suis renaissante. Immorale? J'ai toutes les vertus! Faible? Je suis forte! Désunie? Je proclame l'union sacrée! » Elle a fait danser l'ours au chant de *la Marseillaise*.

Deuxième victoire : celle de la Marne. Celle-ci, l'admirable Joffre la voulut, la prépara, combina, — toujours en silence, — selon sa manière. Il attira l'ours sur un terrain à sa convenance; la bête y rencontra deux chasseurs imprévus, Maunoury et Galliéni; et quand l'ours essoufflé eut renoncé à venir bouleverser la ruche du monde, bourdonnante d'activité et toute pleine du miel des esprits, qui s'appelle Paris; quand la brute allemande se fut retirée dans les champignonnières et les cavernes repérées depuis longtemps par sa prudence, Joffre l'y emprisonna et lui passa un anneau dans le nez.

Soyez sûrs que l'anneau est en place ; on le rive à cette heure. On tient l'ours par le mufle. Le généralissime, quand le temps sera venu, tirera hors du terrier le fauve honteux, en halant sur la chaîne. Hoch ! Ce sera un beau spectacle ; et nous le verrons, et nous assisterons à la suprême danse de l'ours.

La troisième victoire est le couronnement des deux autres ; et c'est elle qui amènera le triomphe définitif, parce qu'elle l'a rendu désirable au monde entier. Elle consiste en ceci, que nous avons pu, avec des enquêtes bien conduites, nettes et probantes, déshonorer la culture allemande. C'est la revanche (complète dès aujourd'hui, celle-là !) de notre France, que l'Allemagne prétendait corrompue, contre la corruption masquée de science, et qui est la pire des corruptions ; contre la félonie, l'hypocrisie, la fourberie, l'ignominie, la bassesse, la cruauté, la férocité, la rapine, la luxure, l'ivrognerie, l'infamie enfin (les vocables manquent) du peuple honteux qui ose se réclamer de Kant et de Goëthe et qui a droit seulement à la gloire de son Nietzsche. Nietzsche, mégalomane, épileptique, mourut de rage orgueilleuse, par impuissance de concevoir la bonté chrétienne et la générosité française !

Et aujourd'hui il n'est pas un peuple au monde qui ne traite les marins allemands de pirates, les soldats allemands de barbares et Guillaume II de bandit couronné.

Il s'ensuit qu'avec raison le monde entier se sent menacé dans la noblesse de ses aspirations et dans la sécurité de ses demeures, dans la paix de ses foyers, dans la jouissance des quelques pauvres biens que l'homme est parvenu à se créer sur la terre, en dominant la matière, en soumettant les éléments, et en faisant, des choses du cœur, des affections familiales, la raison de ses efforts et la fin même de ses travaux.

Le monde se comprend menacé par une nation très une, qui, avec l'approbation de ses intellectuels, proclame que la guerre sans pitié, l'incendie, l'assassinat, le viol et la cruauté, ses moyens de conquête, sont l'expression d'une culture qu'elle compte lui imposer. Ainsi menacé, le monde se défendra; il se défend. L'Allemagne a même les neutres contre elle. Elle est pressée sous le mépris du monde. Elle périra.

Le simple bon sens des peuples est contre elle. La sagesse des nations est contre elle. Elle l'a offensée et bravée. Elle n'échappera pas à la ruine qui est imminente.

J'ai entendu le grand historien Michelet dire un jour : « Si le mal l'emportait sur le bien, le monde finirait. » Rien de plus clair. Les forces malignes sont destructives de toute vie. Tout organisme ne consent à persister, à se perpétuer, que parce qu'il éprouve des satisfactions qui compensent les peines. Or, le monde évolué que nous sommes, ne goûte ses meilleures joies, celles qui donnent envie de durer, il ne trouve ses raisons de vivre que dans une haute moralité dont l'Allemagne est la négation effrénée. L'Allemagne elle-même s'est condamnée à mort. La vie veut vivre. L'instinct de conservation du monde vomira ce poison : l'Allemagne.

OHÉ! GUILLAUME!

J'ai reçu de Paris la lettre que voici :

« Mon cher ami, enfin, nous avons vu les zeppelins sur Paris. Il était temps. On finissait par ne plus y croire. Eh bien! ils existent. Il m'a été donné d'en regarder un. Il a passé au-dessus de ma tête et j'ai souhaité de le voir incendié et qu'il me coiffât de sa vaste carcasse, non que j'eusse le désir d'être tué, — car je tiens à la vie — mais pour qu'il fût anéanti. Oui, je tiens encore à la vie, bien que j'aie ton âge avancé, mon vieux (mille excuses), et sais-tu pourquoi j'y tiens? Pour voir la fin de la guerre infâme, pour aucune autre raison, je te jure. J'ai assez de bien des choses, mais le spectacle de l'héroïsme de notre France est si merveilleux, si enlevant, générateur de tant d'énergies inattendues, de tant de vertus incroyables, que moi, l'ancien sceptique, je tiens à me remplir le cœur et les yeux de ces visions reconfortantes, et je veux pousser un jour, avec le monde entier, le cri de triomphe, le cri de

délivrance, le cri du droit sauvé, du bon sens vengé, de la charité et de la saine raison triomphantes.

« Donc, j'ai vu un zeppelin survoler Paris. Quel dommage que tu n'aies pas été à mes côtés, sur le toit de ma maison, quand cette noire forme monstrueuse naviguait au-dessus de la Seine, comme un navire paradoxal.

« D'abord, nous fûmes réveillés, vers une heure un quart, par des sonneries de trompe et de clairon. Impression bizarre. Je pensai aussitôt à la trompette de Josaphat. J'ouvris ma fenêtre : Paris s'éteignait. Les fenêtres éclairées des maisons d'en face devinrent brusquement noires. Dans l'avenue, sur les trottoirs, des passants attardés crièrent d'un ton gouailleur : « Voici les barbares. » Une voix à l'accent faubourien s'exclama : « Ohé ! Guillaume ». Et une autre : « Empereur d'assassins ! » C'était déjà bien. Je plongeai mes regards dans une vaste étendue de ciel, et tout à coup, j'aperçus, sous un fin cône lumineux de nos projecteurs électriques, la silhouette noire, l'immense dragon volant, porteur de bombes incendiaires, bête apocalyptique par sa forme, mais, tout de même, quoi ! en baudruche ! Et je pensai au mot héroïque de nos chers aviateurs : « S'il le

faut, nous entrerons dedans! » Cette masse noire, cette immense tache errante, déshonneur du ciel, tantôt ici, tantôt là, effaçait les étoiles, telle une nuée chargée d'orage. « Pourvu, pensai-je, que cela ne tue ni enfant, ni femme, que cela ne détruise aucun de nos édifices glorieux! »

« Mais je ne sais pourquoi cette pensée ne fit que traverser mon esprit. J'admettais bien que cette forme très laide pût tenter quelque chose contre notre magnifique Paris: je n'admettais pas qu'elle pût réussir. Pourquoi? Je l'ignore. Que veux-tu? toute l'Allemagne me paraît aujourd'hui dégonflée de son orgueil et de ses forces essentielles. Toute la puissance allemande perd de son gaz qui s'échappe en sifflant et qui empeste l'air.

« ... Le zeppelin s'en allait, lâchant ses crottes puantes, car, paraît-il, leurs bombes sentent mauvais.

« Ah! les sales êtres que ces Boches! Le triste sire que leur Guillaume!... Et ma foi, mon cher, faut-il te dire toute ma pensée? Je trouve que ces Allemands odieux sont surtout stupides. Oui, odieux, mais bêtes, et bêtes surtout d'être odieux! Voyons! voilà des gens qui veulent terroriser tout le monde et, en l'espèce, Paris.

D'abord, ils devraient savoir que, à Paris, ça ne prend pas, d'avoir peur. Et si ça pouvait prendre, encore faudrait-il des raisons un peu valables ! Mais ça ? un zeppelin ? Non !... Cependant, veux-tu un aveu ? Eh bien, en ce qui me concerne, j'ai souvent tremblé quand un autobus passait à mon côté, au bord du trottoir, en me frôlant. Alors, oui, j'avais peur ; peur aussi en taxi-auto, quand tous les autres taxis croisent autour de vous et devant vous, et qu'on déraper brusquement dans le macadam ! Peur, oui, moi, d'être un piéton, dans le Paris d'avant la guerre, mais il n'y a plus d'autobus, en ce moment, dans Paris ; les rues sont dégagées ; on respire. Paris connaît, aujourd'hui, une parfaite sécurité. Pour que leurs zeppelins nous donnassent (pardon) quelque inquiétude, il en faudrait, sur Paris, une centaine, et encore ! Songe à la superficie de la capitale ! au petit espace que peut couvrir la course d'un dirigeable. C'est enfantin.

« Les midinettes qui traversent la rue de la Paix, en se troussant d'un doigt léger, quand le pavé de bois est glissant de boue gluante, ont appris à se moquer un peu de la mort. La traversée de Paris à pied est une école d'héroïsme. On voit bien que Guillaume ignore ça, l'imbé-

cile! Il n'est jamais venu à Paris, c'est son excuse; et il n'y viendra jamais, et pour cause. La vois-tu, la magnifique sottise de ces gens odieux! En vérité, on a autant de chances de recevoir une bombe de zeppelin que de gagner le gros lot à la loterie. Ils ne peuvent faire que peu de mal, et quand bien même ils incendieraient quelques maisons, en quoi cela changerait-il les résultats de la guerre? Ces gens-là, je te dis, sont des idiots. Ils veulent soulever la terreur, et ils ne soulèvent que l'indignation du monde entier. Eh bien, ils ne s'en aperçoivent pas; ils ne voient pas qu'elle est une force redoutable déchaînée par eux contre eux-mêmes. Ah! oui, les idiots! les formidables crétins! Ils sont vraiment sans bornes. Et cet empereur? est-il assez invraisemblable! Crois-tu que vraiment il existe, celui-là? J'ai vu un zeppelin, mais je ne l'ai pas vu, lui. Crois-tu qu'il soit possible qu'il y ait vraiment sur terre, en Europe, à si peu de distance de Paris, du Paris de Voltaire, un imbécile qui, successeur du grand Frédéric, se prétende l'ami particulier, le *kamarad* du bon Dieu, et qui appelle *bon* un Dieu voleur, violeur de femmes et assassin, car, conseiller le vol, le viol et l'assassinat à tout son peuple, par le canal de

son empereur, lorsqu'on est Dieu, autant dire spiritualiste, c'est se rendre coupable de tous ces crimes. Un zeppelin ne vient pas survoler Paris contre la volonté de Guillaume, l'inspiré de Dieu... Ohé! Guillaume!... La lâcheté, l'infamie d'envoyer, du haut de l'air, sur des citadins sans armes, sur des enfants endormis, des bombes incendiaires, quelle idée divine! Je t'assure qu'on a oublié jusqu'ici de qualifier comme elle le mérite la sottise des Teutons, peuple et empereur. Elle est kolossale, haute comme la pyramide de Chéops! Et je m'écrase devant elle dans un ahurissement qui est inexprimable.

« Les Académies ont répondu au manifeste des intellectuels allemands pour leur déclarer qu'ils sont odieux. Mais elles ont oublié de leur donner à entendre qu'ils sont plus bêtes que cela n'est permis... dans notre Paris du moins. »

Ici se termine la lettre de mon vieux camarade.

HIP! HIP! HIP! HURRAH!

J'ai assisté, voici quelques jours, à un inoubliable spectacle.

Il y a trois ans, la ville de Nice élevait à la Reine Victoria, sur le point le plus haut d'une large avenue qui monte vers Cimiez, un monument commémoratif, œuvre du jeune sculpteur Louis Maubert. Cela se fit, comme on pense, avec grande solennité.

D'ordinaire, on ne fête point les anniversaires d'une solennité pareille; mais les circonstances commandent les actes, et la ville de Nice a pensé qu'à l'heure où les soldats de la Grande-Bretagne combattent et meurent à côté des nôtres, sur le sol de France, il est bon d'apporter un hommage populaire à la reine Victoria. Cet hommage, les fleurs et les palmes de la Riviera française signifieraient l'affection de la France pour le peuple britannique et ses souverains actuels. Cette commémoration deviendrait la fête même de l'Entente cordiale, — de l'alliance.

La manifestation fut vraiment grandiose.

Ligue antigermanique; Anciens combattants de 70; Union franco-anglaise.... Nombreuses étaient les délégations.

En tête du cortège, les autorités civiles et militaires. Les chasseurs alpins formaient la haie. Quand le cortège avait passé, la foule se repliait et marchait à la suite.

On arriva ainsi devant le monument : quatre villes, gracieusement, tendent à la reine des gerbes fleuries : Nice, Cannes, Grasse et Menton. Maubert est aussi l'auteur du monument d'Alphonse Karr à Saint-Raphaël, et je ne pouvais m'empêcher de penser, devant celui de la reine Victoria, que toutes ces fleurs, offertes par les villes sculptées dans le marbre, sont un peu l'œuvre d'Alphonse Karr, poète et jardinier, qui créa à Nice le charmant commerce des fleurs coupées.

A gauche du monument, adossé à un terrain déclive et verdoyant, se massaient, militairement immobiles, les officiers anglais, écossais, irlandais; à droite et dans la même attitude, des officiers français.

Au premier rang, en chef de file, se tenait, très grand et de belle allure, le duc de Teck, frère de S. M. Mary, reine d'Angleterre, impé-

ratrice des Indes. La duchesse de Teck était présente, apportant à cette assemblée grave le charme d'une grâce accueillante.

La ville de Nice — et je suis fier d'un tel honneur — m'avait prié de prononcer les seules paroles qui furent apportées devant le monument. Madame Moreno, l'impeccable artiste, voulut bien dire mon poème : *Vive l'Angleterre!* Ce cri et celui de *Vive la France!* furent répétés par la foule. « *Hip! hip! hurrah!* ». La minute fut profondément émouvante.

Et très émouvant aussi pour le poète, l'instant où il prononça les paroles suivantes :

Anglais! le globe est bleu; c'est une sphère d'eau;
 Et l'eau sans borne est votre empire libre et beau,
 Et votre bouclier couvre l'orbe du monde...
 Entre la France et vous la haine fut profonde....

Quand s'acheva ce dernier vers, je perçus comme un frisson d'inquiétude dans une partie de mon auditoire (la française); les Anglais restèrent impassibles; vivement, très vivement, je passai au vers suivant, pour le souligner avec lenteur :

Mais ce triste vallon est comblé par nos morts!

Alors, je crus entendre le soupir de soulage-

ment de ceux qui avaient craint une trop grande hardiesse du poète; les têtes de l'immense public ondulèrent; on eût dit d'un souffle de vent salubre passant sur des pins sonores.

Et nous fraternisons, même dans le remords
(Kipling l'a dit) d'avoir, à Rouen, brûlé Jeanne,
La guerrière d'amour, la sainte paysanne;
Et celle dont le nom se prononce à genoux,
Fait ce prodige encor : votre entente avec nous!

L'effet du nom de Jeanne d'Arc fut immense. La foule n'hésita plus. Le poète avait dit la parole qui traduisait le sentiment de deux peuples alliés, et qui n'affrontait le souvenir d'un passé de haine que pour le faire fondre au feu ardent des sympathies nouvelles.

J'étais donc très fier d'avoir répondu au sentiment de la foule. Malheureusement dans les premières strophes du poème, j'avais omis de donner un particulier souvenir à l'Irlande; non par oubli, mais parce que, ayant à improviser mon discours, qui me fut demandé presque à la dernière heure, j'avais effacé par mégarde, en « recopiant », ce nom, d'ailleurs prestigieux : Irlande.

A ce sujet, un Irlandais au nom très illustre,

le comte O'Connell, qui signe : « *Médaillé de la guerre de 70* », m'a écrit hier une lettre de généreux reproche. Je la résume :

« En 1870, le chiffre des volontaires irlandais fut si élevé que le gouvernement français en forma une légion spéciale. M. le colonel Massu, commandant de l'état de siège au Havre, souhaita la bienvenue aux Irlandais au nom de l'armée française. La municipalité était représentée par M. Félix Faure, adjoint au maire. M. P.-J. Smyth, membre du Parlement (et vieil ami de M. O'Connell) s'exprima ainsi : *Nous voulons nous séparer de la honteuse indifférence de l'Europe. Nous sommes Irlandais, amis de la France, et NOUS SOMMES POUR VOUS ET AVEC VOUS JUSQU'À LA MORT.* Aujourd'hui (1914-1915), il y a dans la nouvelle armée de lord Kitchener 20 pour 100 de la population irlandaise née en Angleterre Grande-Bretagne, tandis qu'il n'y a que 7 pour 100 de la population anglaise. »

Je restitue ici les trois vers qui furent omis :

Salut, noble Angleterre, à jamais libre et grande !
Écosse ! honneur fidèle à tes clans de légende !
Fidélité toujours et partout à l'Irlande.

Semper et ubique fidelis, c'est la devise de la célèbre brigade irlandaise. « Irlande, m'écrit le

comte O'Connell, aimant passionnément la France, unie à elle par d'innombrables alliances historiques, a toujours et partout suivi la fortune des armées françaises. L'amour vrai se traduit par des services. »

Fidélité toujours et partout à l'Irlande !

LA GRANDE PATRIE

Avez-vous lu le manifeste superbe des flamingants ? Les flamingants de Belgique sont les Flamands qui voudraient le rester, le rester purement jusqu'à ne point admettre que la langue française soit la langue officielle de leur pays. Rien de plus honorable que ce désir. La question, en tout temps, est de savoir s'il est réalisable et si le sentiment n'est pas ici en contradiction formelle avec les possibilités. Du moins la théorie des flamingants est elle actuellement en désaccord avec les plus hauts intérêts de la Belgique.

Cet amour de la langue qu'ont parlée nos mères fait partie intégrante de notre amour pour la petite patrie. Les antipatriotes, qui sont des idéologues forcenés, oublient que le patriotisme, en son essence, n'est pas une idée ; c'est un sentiment, le plus simple, le plus naturel, le plus impérieux des sentiments. Il est lié à l'amour que nous avons pour nos mères. Il commence à celui qu'on éprouve pour l'habitat,

et sans doute l'homme primitif a aimé son terrier, son gîte, sa caverne. Là il avait ses souvenirs; les parois de la roche s'imprégnaient à la longue de son humanité; il y traçait des signes, d'abord grossiers, qui fixaient certains de ses souvenirs; et ainsi son rocher finissait par devenir un peu de lui-même, comme aujourd'hui le logis retient un peu de l'âme de l'habitant qui l'a orné selon son esprit, son âme et son cœur. Aux alentours du « chez nous », le sentier familial, la rue connue, les maisons des voisins, les usages du groupe, et leur langage et l'accent particulier avec lequel ils le parlent, tout cela nous est cher parce que nous sentons que cela est encore nous. Si le groupe vient à connaître la nécessité de se défendre contre un cataclysme, un cyclone, contre une épidémie, contre l'incendie ou les malfaiteurs, nous savons, même si nous n'y songeons point habituellement, qu'il nous défendra en se protégeant. Loin de son village, tel brave homme de France se trouvera comme perdu, esseulé, fût-ce en France. Et si dans une cité française où l'accent est tout différent du nôtre, nous rencontrons, par hasard, un inconnu, qu'à son dialecte nous reconnaissons pour un homme de notre province, aussitôt une

joie nous vient au cœur. Cet inconnu nous semble un ami; un lien est entre nous. Nous voilà en confiance, fût-ce à la légère; et rien jamais n'empêchera un exilé de tressaillir lorsque, en terre étrangère, il reconnaît, il retrouve sa patrie dans les intonations et le langage d'un passant.

Tant qu'il existera des hommes, semblable émotion restera émotion incoercible, douce, digne d'être honorée, et si naturelle que nul raisonnement n'empêchera jamais qu'elle soit.

Voilà le patriotisme initial; il ne reconnaît que la petite patrie. Quand plusieurs groupes, cités, provinces, se sont soudés, ont fait alliance, se sont donné des usages et des lois identiques, ont adopté une langue commune, parce qu'ils ont des intérêts communs, le patriotisme n'apparaît plus que comme une idée politique; il s'impose à la réflexion avant de s'imposer au cœur, mais le cœur finit par sentir que la protection de la nation par elle-même fait seule la sécurité de la province, de la cité, du village; et c'est pourquoi le félibre Félix Gras a écrit cette formule qui est aujourd'hui celle de tous les félibres : « J'aime mon village plus que ton village; j'aime ma province plus que ta province; j'aime la France plus que

tout ! » Pourquoi l'enfant aime-t-il sa mère plus que tout ? Parce qu'elle est sa protection, et cela n'abaisse nullement l'amour filial ; cela l'explique. « La France plus que tout ! » Ah ! comme il faut l'aimer ! comme on la sent maternelle à tous ses fils ! Comme cet amour finit par devenir un passionné sentiment lorsqu'on sait, lorsqu'on voit que, sans l'idée française, l'homme serait partout diminué, non seulement sur notre territoire mais sur toute la surface du globe. Avec tous ses défauts, qu'il aime trop à proclamer, le Français est, en effet, un magnifique propagateur de libertés, un inventeur d'idées, en science, en art ; un protecteur de faiblesse, un créateur de justice, un émancipateur vers qui les peuples lèvent un regard d'espérance.

Eh bien, et les flamingants ? Les flamingants faisaient, chez eux, la guerre à la langue française, par amour pour la flamande. Le gouvernement allemand a voulu profiter de cette disposition d'esprit des flamingants pour se les rendre favorables « en leur accordant des faveurs linguistiques » que nul d'entre eux n'avait sollicitées. Les politiciens d'Allemagne comprenaient fort bien que le langage est la patrie même ; que les mots dans leur racine rattachent l'âme d'un peuple à ses plus pro-

fondes origines; et ils espéraient (sauf à reprendre plus tard l'autorisation donnée) que permettre le flamand aux vieux Flamands, ce serait les séduire par là, les détacher de l'esprit moderne de la Belgique, qui est « esprit de France ». Oh! oui, esprit de France! Loyauté belge et loyauté française sont même chose; et même chose sont l'héroïsme français et l'héroïsme belge. La Belgique, solidaire de la France par les traités violés, la Belgique martyrisée par les affreux Germains, s'est sentie outragée par les propositions des reîtres. Les flamingants se sont indignés quand l'ennemi a pu croire que leur âme était capable de se préférer à l'âme wallonne et de se séparer d'elle en face de la persécution. *Belgique avant tout!* s'écrièrent-ils, comme nos provinces disent : « France avant tout! » Et ils rédigèrent leur manifeste. Et ce manifeste est signé par le grand député flamand, Frans van Cauwelaert et par plusieurs autres députés et littérateurs. Ils disent qu'ils désapprouvent énergiquement, dans les circonstances présentes, toute discussion entre les partisans de la langue française et ceux de la langue flamande. Ils affirment solennellement leur fidélité au roi et au pays et que le mouvement flamand n'est pas une

école de défaillance au devoir, mais une école d'honneur, de sacrifice et d'amour de la liberté. « Entre les Allemands et nous, s'écrient les flamingants, coule le ruisseau de sang versé par notre jeunesse combattante et par des milliers de civils innocents. Au cas où un seul flamingant s'abaisserait à faire cause commune avec les Allemands, il commettrait un crime de haute trahison, tout aussi bien vis-à-vis du mouvement flamand que vis-à-vis de la Belgique. »

Bravo, les Flandres ! c'est ainsi qu'on fait les grandes patries !

LA " POIRE " PURE

Une ferme voisine de ma bastide est habitée par un couple de travailleurs qui a deux fillettes. Les mignonnes nous font quelquefois une visite que je qualifierai de majestueuse. L'une a cinq ans, l'autre en a quatre. Elles sont trop petites pour leur âge, en sorte que leur démarche assurée, leurs moindres gestes, prennent, de l'exiguïté de leur taille, je ne sais quoi de très drôle. La plus jeune suit l'aînée avec une fidélité sans défaillance. C'est, on le sent, sa protection, sa Providence, et elle lui a donné toute sa confiance.

Quand elles arrivent, je les fais asseoir très cérémonieusement, après leur avoir tiré mon bonnet plusieurs fois, en m'inclinant devant elles. Les deux petites personnes regardent ces saluts extraordinaires sans paraître étonnées, ni amusées, comme elles regardent les arbres du jardin ou les nuées du ciel... Il est évident qu'elles acceptent la vie telle qu'elle est, qu'elles ne discutent pas avec elle, et mes révérences,

que je voudrais plaisantes, font pour elles simplement partie du spectacle de la vie, comme le balancement des branches de l'arbre ou la course du nuage....

— Bonjour, mesdemoiselles, quelles nouvelles aujourd'hui ?

Elles ne répondent rien ; elles me regardent sans trop de familiarité, mais sans sauvagerie, avec le calme de la confiance parfaite.

Leur mère pour elles répond :

— Il y a du nouveau, monsieur ; elles savent une chanson que, depuis quelques jours, on apprend à nos petits, dans les écoles.

Je demande à entendre la chanson. L'aînée se lève, fait deux pas vers moi ; sa sœur la suit comme pour ne pas perdre sa protection, et se tient debout derrière elle ; toutes deux me regardent sans crainte mais sans sourire. Je suis persuadé que la vie leur semble une chose très grave.

La chanteuse attaque la première note. Sa voix est fine, fine, tenue comme un fil de la vierge. Vous savez qu'on ne parvient jamais à comprendre les paroles chantées, même quand elles le sont par une grande diva ; je suis donc devenu très attentif et voici ce que j'entends, sur l'air de la *Marseillaise* :

La poire pure rayonne.

Et les couplets se succèdent, mais aucun sens ne s'en dégage pour moi. quand tout à coup ce vers m'arrive distinctement :

Les Autrichiens sont en déroute.

Cela ne m'apprend rien de nouveau, sinon que la chanson est un hymne guerrier... ah! mais oui! *La poire pure!*.., c'est « *la gloire pure* » qu'il faut entendre. Tout s'explique. Depuis ce temps j'ai appelé mes deux chanteuses : les poires pures. Je trouve que l'épithète rachète complètement la trivialité du mot poire et restitue à la sottise des êtres de candeur ou d'innocence — l'honneur auquel ils ont droit. *Poires*, soit, parce que ce sont de pauvres créatures humaines, mais *pures* parce que ce sont, en quelque manière, des anges.

Ne sentez-vous pas qu'à partir d'un certain âge il est un peu absurde de rester une poire pure, c'est-à-dire un de ces êtres qui ne sauraient croire à une action qu'ils ne voudraient pas commettre? une de ces créatures sans malice, totalement incapables de défense, de méfiance, de divination ou de pénétration psycho-

logique du mal ? Elles sont si bonnes, si bonnes, qu'on peut tout leur faire sans risques ; chacun sait cela et en profite. On sait qu'elles excuseront toujours par un point les pires fautes, les pires coupables. Leur bienveillance est infinie, l'élévation de leurs sentiments est indiscutable, mais leur défaite dans la vie est assurée : « la poire pure rayonne », ô Tolstoï !

On se demandera où je veux en venir avec ce portrait, d'ailleurs rigoureusement exact, de deux fillettes innocentes qui chantent un hymne guerrier ? A ceci, qu'elles symbolisent quelque chose de l'âme française populaire. Et quoi donc ? Une ingénue et dangereuse confiance dans la bonté des hommes ; une parfaite ignorance des perfidies du Malin.

Rappelez-vous ce dialogue d'un officier français avec un officier allemand prisonnier :

— Vos soldats, dit à l'Allemand le Français, commettent en France des atrocités. Prenez garde que nous vous rendions la pareille ?

L'officier allemand, loin de se déconcerter, se prit à sourire :

— Oh ! fit-il, nous ne craignons pas cela de vous : noblesse oblige !

Ce mot a tous les caractères sataniques réunis. *Noblesse oblige*, c'est-à-dire : « Vous êtes,

vous Français, des poires pures — oh! d'une telle pureté que nous pouvons être sans crainte; vous ne répondrez jamais à nos abominations que par les générosités qui vous sont naturelles. Nous savons que votre bon cœur l'emportera toujours sur les solides raisons que vous auriez de vous montrer durs envers nous; nous savons que votre bonté de cœur est, selon vous, une noblesse; et c'est bien, en effet, même à nos yeux, une noblesse véritable, mais que nous n'avons pas et que nous ne voulons pas avoir. Nous sacrifions et sacrifierons toujours tout à nos intérêts, nous autres. Nous sommes la raison scientifiquement calculatrice, et nous prenons en pitié vos sentiments chevaleresques. Vous ne voudrez pas vous démentir. Cela vous serait d'ailleurs impossible. Vous resterez des poires pures : Noblesse oblige! »

Tel est le discours contenu en puissance dans le mot bref de l'officier allemand, mais les Boches se trompent s'ils croient pouvoir être féroces avec impunité. Est-ce à dire qu'il faut souhaiter que les bons Français tirent vengeance, après la victoire, des cruautés allemandes? Œil pour œil, dent pour dent? Non, certes, car il est bien vrai que noblesse oblige;

mais il y a d'autres lois que la loi de Lynch, et la France fera justice sans cesser d'être la noble France. C'est même là qu'est sa noblesse véritable, nationale : vouloir par-dessus tout la justice. La France trouvera le moyen de punir le crime, de châtier pirates et bandits; elle y parviendra en restant digne d'elle-même. L'idéal français n'est pas une bonté niaise, c'est une loyauté justicière.

Et si, par hasard, ô Allemands, vous entendez chanter, en ce moment, par des écoliers de France : « La poire pure rayonne », soyez sûrs que vos oreilles vous trompent. C'est *la gloire pure*, qu'il faut entendre.

ALLEMANDS ET VANDALES

A voir les Allemands se ruer sur de beaux pays qu'ils dévastent, à les voir massacrer les populations inoffensives, incendier les plus magnifiques monuments, *on ne comprend pas* et l'on s'écrie tous les jours : « Ah ! les Vandales ! » Croit-on vraiment que ce soit là un jugement sévère et conforme à la justice ? Il n'en est rien ; on fait injure aux Vandales : les Allemands sont pires. Faux civilisés et faux barbares, ils sont monstrueux.

Les Vandales étaient des sauvages vrais, des appétits, en quête de proie, obéissant en aveugles aux lois naturelles qui veulent qu'ayant faim on mange, fût-ce son semblable. On ne reproche pas à des bandes de loups affamés d'être cruels parce qu'ils attaquent troupeaux et berger. On se défend contre eux sans haine et sans mépris.

On n'est pas un criminel parce qu'on est un loup, un lion ou un tigre, et qu'on dévore vivantes de très innocentes gazelles.

Le crime sans nom des Allemands, c'est d'avoir une kulture ; c'est d'être des conscients raisonnants et hypocrites.

C'est d'employer à leur œuvre de mort et de ruine des engins perfectionnés par une science dont ils ont ravi les secrets aux races qui sont seules dignes de les détenir, parce qu'elles ont le culte de la Justice et du Droit.

C'est d'être des chrétiens et d'agir au rebours du suave conseil évangélique, en osant se réclamer de Dieu le Père !

Leur crime, c'est d'être des philosophes et de faire parler au banditisme le langage sacré de la sagesse ! c'est de mettre leur dialectique au service du pire mensonge. Leur mensonge est tel qu'ils nous font la plus impardonnable des offenses en nous croyant assez sots pour en être dupes.

Le crime des Allemands, ce n'est pas d'être un peuple abruti par une discipline automatique, c'est d'avoir des intellectuels qui ont voulu et forgé cette discipline, qui l'admirent et qui la défendent.

On ne peut que pardonner aux Vandales, hordes ignorantes que la faim rend furieuses. On ne pardonne pas à la nation qui organise

savamment le meurtre, le vol, le viol, l'incendie, la dévastation.

Que dit l'Allemagne intellectuelle? Ceci textuellement : « Le hêtre dans la forêt étouffe tout, autour de lui, pour vivre et s'élever par-dessus les autres végétaux. Il a raison. Sa force, c'est son droit. » Et encore : « Le tigre dans la jungle égorge les proies dont il a besoin pour vivre. La force, c'est son droit. C'est sa force qui fait de lui le roi légitime de de la jungle. »

Il est vrai que l'homme a pu légitimement autrefois vivre à la façon du hêtre, et régner à la façon du tigre; mais il y a beau temps qu'il n'est plus un végétal ni une brute des forêts. Il a sans doute marché — dans les temps préhistoriques — à quatre pattes. Il s'est, depuis, mis debout; il a levé les yeux vers les astres. En se réclamant des fatalités impérieuses de l'instinct, la honteuse Allemagne nous donne le spectacle d'une intellectualité à quatre pattes et qui plonge dans des chairs crues une gueule rouge de sang.

Or, comme il existe une conscience humaine universelle, l'Allemagne, qui le sait bien, a eu peur tout à coup de la réprobation du monde. Alors, toujours intellectuelle et philosophante,

cette Bête d'Apocalypse a osé dire : « On me reproche bien injustement ma férocité à la guerre. Faut-il que le monde soit injuste, jaloux et méchant ! J'ai fusillé, c'est vrai, des prêtres, des enfants et des femmes. J'ai quelquefois mis mes soldats à l'abri des balles derrière un troupeau de femmes, d'enfants et de vieillards français et belges, comptant bien, avec sagacité, que l'ennemi naïf ne voudrait pas tirer sur les siens. J'ai incendié des villages entiers, usines, châteaux et chaumières. J'ai, sans raisons militaires et même sans aucune autre raison avouable, bombardé et fait crouler de précieux monuments, des chefs-d'œuvre d'architecture, des bibliothèques, des musées et des cathédrales. Et l'on a crié au Vandale ! On a eu tort ! Je ne suis pas le Vandale ignorant. Je suis l'Allemagne consciente, sublime, et toutes ces horreurs, je les ai commises par humanité ! Vous ne comprenez pas ? Vous allez comprendre : j'ai réfléchi et j'ai pensé, dans ma sagesse, que plus la guerre que j'apporte sera horrible, et plus tôt les populations lassées, terrorisées, sentiront, vaincues par l'excès brusque de leurs souffrances, qu'il faut faire la paix à tout prix. Obtenir rapidement la victoire, c'est mettre rapidement un terme aux angoisses

de mon ennemi. Vous voyez bien que je suis une race de pitié, de douceur, de délicatesse, de tendresse, une race chrétienne enfin, et digne des respects du monde civilisé. »

Vous savez tous, lecteurs de France, que, accusée de férocité, l'Allemagne intellectuelle a plaidé ainsi sa cause. Ces choses épaisses ont été dites. L'Allemagne a pu croire que l'univers imbécile, le tribunal universel de l'opinion, admettrait la pureté, la sainteté secrètes, de ses intentions! L'Allemagne parlant ainsi voulait se donner les attitudes d'un ange suave tissant un voile d'innocence avec des fils de la Vierge! Le monde a ri; il n'a vu qu'un ours maniant des poutres et s'efforçant de jongler avec! Non, ce ne sont pas là d'ingénus barbares, d'excusables Vandales; ce sont des civilisés coupables, dont les invraisemblables ruses sont dévoilées. Toutes les abominations qu'ils commettent ont été préméditées, et nous connaissons le vrai, l'unique mobile de l'effroyable agresseur. Que personne, donc, ne dise plus : « Il est impossible de comprendre leur rage de destruction. Apparemment, ils ont perdu la tête! Quand ils subissent une déconvenue, il faut croire que leur orgueil s'affole, et alors, ils se vengent, sans raisonner, sur les gens et

sur les choses. Ce sont des impulsifs et des inconscients. » Ne répétez jamais plus ces choses. Tous leurs actes sont raisonnés point par point, et voulus. Ce sont de faux barbares, si le mot « barbare » veut dire *non cultivé*. Ce sont de vrais cultivés au contraire : vous savez bien que certains jardiniers (tel Nietzsche) ont pour idéal de produire des monstres.

Le fond de leur pensée, le voici :

« Nous sommes un peuple prolifique. Nous avons besoin de terres nouvelles pour nous y installer et y vivre. La Belgique et la France sont sous notre main. Elles seront à nous bientôt, mais à quoi nous serviront-elles si, une fois allemandes, elles continuent à être encombrées de Français et de Belges? Détruisons les indigènes! Nous ne pouvons le faire qu'à la faveur de la guerre... Vite! des pastilles incendiaires! vite, des prétextes à tout fusiller. Faisons place nette pour demain! *Deutschland über alles!* »

Et tournant vers le tribunal universel leur visage d'hypocrisie, ils vont répétant : « Nous vous paraissions cruels? Quelle erreur! Combien de fois faudra-t-il vous dire que si nous menons une guerre d'atrocités, ce n'est qu'afin de rendre plus vite à nos vaincus les douceurs

de la paix?... Dieu, qui nous juge, ne s'y trompe pas! Si nous sommes horribles, c'est par bonté d'âme! »

Le maire de Lyon, M. Herriot, a écrit récemment : « Il faut, chaque jour davantage, par des enquêtes, par des témoignages irrécusables, établir que cette guerre, c'est le grand crime allemand, afin qu'après les heures d'indignation et de colère, resplendisse l'aube de justice. »

Mais, en attendant, n'essayez pas de ramener au calme d'un juge de profession les victimes du crime allemand : leur fureur est utile; leur colère est sacrée.

L'OREILLER DU BLESSE

C'est une œuvre entre toutes bien touchante. « Elle a pour but de munir les formations sanitaires d'oreillers mesurant 0^m,50 sur 0^m,35. Ces oreillers sont garnis de charpie de laine désinfectée, puis recouverts d'une taie blanche facile à enlever et à laver. En moins de six semaines, il en a été expédié plus de trois mille à Nantes, Rennes, Tours, etc. Les fonds ont été produits par des *quêtes faites dans les écoles de Nantes* et du département de la Loire-Inférieure; la charpie a été faite en classe; c'est en classe également que les taies d'oreiller ont été cousues. »

Cette œuvre a été fondée par M^{me} Buffet, née de Boisguilbert, femme de M. Buffet, conseiller général de la Loire-Inférieure, et par M^{me} Einholtz, directrice d'école, place des Garennes, à Nantes.

Il semble qu'il suffise de signaler cette fondation pour faire affluer les secours dans la

caisse, aujourd'hui peu riche, de la Société qui porte ce titre suggestif : *L'Oreiller du blessé*.

* * *

Qui de nous ne se rappelle une mauvaise nuit passée, par exemple, dans un wagon de 3^e classe, entre deux voisins qu'on s'efforçait de ne point gêner, et qui avaient, eux, pris la précaution de se munir d'un oreiller. Même installé dans un coin du wagon, et n'ayant par conséquent qu'un seul voisin, rappelez-vous le malaise qu'on éprouvait à ne trouver contre l'angle de la voiture qu'un appui dur et glissant.

Rappelez-vous enfin la plainte évangélique : « Il n'avait pas même une pierre où reposer sa tête ! » On dirait que cette absence d'un oreiller, fût-il plus rude que la roche, a été considérée par l'Évangile comme le symbole par excellence d'une grande, de la plus grande misère ! Et si, au lieu de la souffrance d'un voyageur jeune et bien portant, cette absence d'appui se trouve être la torture d'un malade, d'un blessé de la guerre, qui cherche, dans la fièvre, à garantir des secousses de son train sanitaire, un membre brisé et saignant, alors,

imaginez le supplice ! et la pitié vous prendra aux entrailles. Songez à la lenteur des trains, à la longueur interminable de la route, et des heures. Le blessé, à toute seconde, se retourne, s'agite, cherchant une attitude meilleure, celle qui pourrait assoupir ses douleurs. Il ne la trouve point, il ne pourra pas la trouver tant qu'il n'aura pas à sa disposition l'oreiller du blessé, « garni de charpie de laine, faite en classe » et « recouvert d'une taie blanche, facile à enlever et à laver ».

Pourquoi répétons-nous volontiers ces mots : « faite en classe » ? Parce que l'oreiller du blessé nous paraît devoir être par excellence le cadeau des enfants à nos soldats. Pourquoi encore ? Parce que l'enfance est l'âge des sommeils heureux, des sommeils bercés et protégés. Nul mieux qu'un enfant ne saura comprendre le besoin de protection de ces vaillants qui, une fois mutilés, redeviennent eux-mêmes enfants tout à coup et qui appellent leur mère. Nul, mieux que l'enfant, ne comprend le charme du petit lit qui se presse contre le lit maternel, comme une frêle embarcation contre un bateau secourable ; nul ne sent mieux la bienveillance des rideaux qui abritent les rêves ; nul mieux que l'enfant ne conçoit la douceur

des couvertures blanches et des oreillers bien blancs.

Cher petit oreiller, doux et chaud sous ma tête,
Plein de plume choisie, et blanc, et fait pour moi,
Quand on a peur du vent, des loups, de la tempête,
Cher petit oreiller, que l'on dort bien sur toi !

L'œuvre de l'*Oreiller du blessé* a son siège à Nantes. Il n'y a qu'à écrire à M^{mes} Buffet et Einholtz, à Nantes, pour avoir d'elles, s'il en est besoin, des renseignements complémentaires. Il faut les aider dans leur œuvre si bienfaisante, si profondément utile, si émouvante.

Je suis persuadé que si les instituteurs et les institutrices expliquent aux enfants l'œuvre de l'*Oreiller du blessé*, tous les écoliers donneront avec élan leur petit sou ou leurs gros sous, afin de procurer à nos soldats blessés un peu de repos, le coussin rêvé qui endort les douleurs lancinantes.

Tenez, lisez cette lettre. Elle émane du médecin en chef du train sanitaire 3 bis, de l'Est :

« M. le D^r Ferry Wilczek remercie de son gracieux envoi Madame la Présidente de l'œuvre l'*Oreiller du blessé*. Il croit s'acquitter en partie de sa dette de reconnaissance en disant à Madame la Présidente toute la joie qu'il ressent,

quand un blessé souffre en route et qu'ayant fixé le membre endolori par un ou deux cous-sins, il s'entend dire que toute souffrance a disparu. C'est désormais grâce à vous et à vos collègues, Madame, que ces mots seront dits, et le sourire du blessé sera pour vous. »

Petits enfants, chers écoliers, vous voudrez qu'il s'adresse à vous aussi, ce sourire reconnaissant du blessé. Un cadeau (rien n'est plus certain) prend un sens particulier, une valeur spéciale selon la main qui le donne. Lorsqu'ils sauront que l'oreiller secourable qu'on leur apportera dans les trains sanitaires, est un cadeau de l'enfance française, que la charpie dont il a été rembourré a été faite dans les écoles, nos chers blessés lui trouveront une tiédeur suave de duvet. Il aura, le coussin donné par l'enfance, une vertu de talisman, un pouvoir magique. Lorsqu'un soldat endolori posera sur lui son front, le coussin lui dira quelles mains l'ont préparé et offert; il contera à ce pauvre héros les souvenirs de sa propre enfance; il lui dira, comme aux jours où il était au berceau : « Dors, petit, ta mère veille sur toi; ta mère, c'est la France, et c'est aussi, par un délicieux prodige, l'enfance qui, pour toi, s'est faite maternelle. »

LETTRE OUVERTE

A UN INCONNU

Mon ami, vous m'écrivez en ennemi déterminé, parce que vous n'aimez pas la guerre (moi non plus) et vous trouvez, dites-vous, que celle dont nous souffrons est mal conduite puisqu'elle dure ! Vous ne consentez pas à rendre hommage au généralissime parce qu'il n'a pas refoulé, après la victoire de la Marne, les Allemands en Allemagne. La guerre de tranchées vous indigne ; vous regrettez les beaux corps à corps que, d'ailleurs, vous condamnez, l'humanité ayant, selon vous, mieux à faire que « du viol, du vol, de l'entr'égorgement » à la façon des malades qui *font* de la fièvre paludéenne ou de la tuberculose. Et comme, de toutes mes forces, je m'emploie, par la plume et par la parole, à consoler ceux qui se désolent sans profit pour personne et à montrer à ceux qui se désespèrent les sublimes raisons d'espérer qui se multiplient chaque jour, vous ne trouvez rien de mieux que de m'injurier un peu, même beaucoup, même énormément, — et, ce fai-

sant, vous, pacifiste, vous vous comportez en batailleur; vous, humanitaire, vous m'adressez des paroles de haine; vous, humanitaire français, vous vous mettez en état de violence et de guerre contre la France qui combat pour la paix.

Laissez-moi vous dire, mon ami, mon frère français, que le plus intelligent, le mieux doué et même le plus instruit des hommes ne peut pas tout juger. Il faudrait pour dissenter de toutes choses et décider sur toutes choses (et plus que jamais de nos jours où les branches de la connaissance se sont multipliées à l'infini), il faudrait un savoir encyclopédique qu'un seul homme est incapable de posséder; le temps de plusieurs existences ne pourrait pas suffire à tout apprendre, ni même seulement à tout effleurer.

Or, d'après le style de votre lettre, on voit tout de suite que vous n'avez pas poussé très loin vos études, et il paraît bien évident que la tactique et la stratégie militaires vous sont des sciences inconnues. Je me hâte de vous dire, mon ami, que je n'y entends pas grand'chose non plus. Je ~~me~~ vous apporte que des raisons de sentiment et de sens commun, et si je les crois bonnes, excellentes même, contre les

vôtres, — c'est que les vôtres sont décourageantes, et les miennes vivifiantes.

Que les miennes soient vivifiantes, pourquoi puis-je me permettre de l'affirmer ? D'abord parce qu'elles me réconfortent moi-même, ensuite parce que je reçois d'autres lettres que la vôtre, plus douces, et à tout instant, des lettres d'inconnus, soldats et officiers, qui combattent et meurent dans ces tranchées que je maudis avec vous ; — et ils m'écrivent : « Redites-nous souvent de ces bonnes paroles qui nous prouvent que, derrière nous, sur le sol de la France resté vierge de la souillure allemande, — on pense à nos efforts, à nos misères, et qu'on croit, comme nous, invinciblement à la victoire finale. Vos espérances, si fermement exprimées, nous soutiennent en doublant les nôtres. »

Voilà ce qu'ils répètent à l'envi ; et comme c'est surtout pour eux que j'écris, vous me permettrez, mon ami, de penser que mes paroles sont allées heureusement à leur adresse et que, lorsque vous y répondez par des cris de haine, vous allez à l'encontre même de ce que vous désirez avec moi : la paix du monde assurée par les armées de la Justice, du Droit et de la Liberté.

— « Mais, insistez-vous, qu'est-ce qui vous

permet de croire à la victoire finale et aux mérites de nos généraux ?

— D'abord, ô mon ami, je crois à la fin, heureuse pour nous, des hostilités, parce que la foi est une force mystérieuse qui naît et s'impose à nous, malgré nous. Cette force est créée en nous par des raisons insaisissables, mais réelles qui, probablement, si on parvenait à les formuler, entraîneraient l'adhésion des esprits positifs. Elles sont de ces impondérables qui, sans échapper à notre intuition, échappent à notre analyse, mais qui agissent souverainement — et d'autant plus souverainement peut-être qu'ils sont hors de notre prise.

A la certitude que je sens impérieuse en moi, je donne librement, et après réflexion, mon adhésion complète, parce que je sais, je vois, que cette certitude se communique de proche en proche et devient la source d'utiles efforts. Rappelez-vous ceci : Qui, d'avance, se croit battu, est battu d'avance.

Quant aux mérites de nos chefs d'armées, les résultats qu'ils ont déjà obtenus plaident assez pour eux, si on ne fait pas abstraction, comme vous, des perfides et puissantes préparations de l'ennemi. Nos chefs, je les vois approuvés, loués, par leurs pairs, par les hommes

de métier, et mon incompetence, plus prudente que la vôtre, accepte ces jugements que le bon sens ratifie.... Il faut songer, pour être juste, que nous manquions de préparation à la guerre, et cela précisément parce que vos coreligionnaires politiques, aveuglés par un humanitarisme qui fut longtemps celui des poètes, ne pouvaient pas croire à la perfidie teutonne, à la barbarie teutonne, à la trahison des prétendus humanitaires d'Allemagne.

D'ailleurs, j'aime mieux m'en tenir, pour justifier ma confiance dans le généralissime par exemple, aux raisons impondérables : Il y a quelque temps, un officier supérieur, qui venait d'assister à une entrevue du général Joffre avec divers généraux, n'a pu s'empêcher de dire : « Pour qu'un homme qui porte le fardeau de tant de responsabilités garde ce calme absolu, cette sérénité parfaite, — il faut qu'il soit bien définitivement sûr du résultat final, c'est-à-dire de la victoire de son pays ! » Nous serions à la fois absurdes et criminels si nous n'avions pas confiance. J'entends bien, mon ami, que vous êtes pressé. Soyez plus raisonnable. Sachez attendre, et ne répandez pas, je vous en supplie, les impressions que vous m'avez communiquées. Ce serait tirer sur vos troupes,

vous qui détestez, me dites-vous, la trahison ... Oui, sur vos troupes, car fussiez-vous anarchiste et le plus exaspéré des anarchistes, considérez bien que vous n'avez de salut, vous et les vôtres, que celui de la France. Avec elle et en elle, vous serez sauvé ou perdu. — Ce sont les partis les plus avancés qui sont le plus menacés par l'Allemagne féodale, par l'Allemagne de ce kaiser qui, de ses sujets, a fait des esclaves grâce à la discipline d'acier qui courbe sous lui le militarisme prussien. En Allemagne, le soldat dans le rang reçoit sans sourciller le coup de pied au derrière ou le coup de cravache en travers de la figure. Vaincu avec la France, vous deviendriez ce militaire-là. Ne l'oubliez pas.

Si vous êtes, mon ami, l'ennemi déterminé de ce noble empereur, soyez confiant, afin de la mériter, dans la victoire française qui vous permettra de penser librement, d'être ce que vous êtes, quoi que vous soyez.

Plus vous aimez la paix et la liberté, plus vous devez applaudir à la résistance française, compter sur la victoire et espérer dans le génie de la France. Vous aurez, demain, toute latitude pour être un ingrat à votre aise, quand la France sera de nouveau la France paisible.

LA PETITE FLEUR ROUGE

J'ai reçu, d'une maman, une bien délicieuse et très judicieuse lettre.

Délicieuse lettre, jugez-en : la mère me parle de son fils ; il a 19 ans, il s'est engagé comme matelot. Elle me dit : « Il y a six mois, il avait l'air d'un grand bébé à moustache ; depuis qu'il a enfilé la vareuse et coiffé le bonnet, il a pris l'air trop sérieux d'un capitaine sur qui pèse la lourde responsabilité de son navire. Et de l'Adriatique il nous écrit des lettres enthousiastes et désolées : enthousiaste de ce que ses yeux s'ouvrent sur la vie et sur le monde dans un décor de féerie, — et désolées de se sentir encore inutile. Pensez donc, Monsieur ! il voudrait bien sauver aussi un peu la patrie, ce garçon ! » N'ai-je pas raison de la trouver délicieuse, cette lettre ? Quelle allègre façon, quelle manière élégante et naturelle de parler du jeune marin, sans allusion aucune aux périls qu'il peut courir ! Le bébé à moustache a pris

pour de bon l'air d'un capitaine et il veut sauver un peu sa patrie : cela suffit ; la mère française est fière de son garçon. Elle ajoute : « Merci encore, merci pour le « col-bleu », grand col d'enfant, symbole de la touchante et proverbiale naïveté du marin ; merci pour le pompon rouge, petite fleur d'héroïsme poussée sur le bonnet bleu, crânement. Merci ».

Et maintenant que vous savez pourquoi j'appelle délicieuse la lettre de cette maman, — vous allez voir pourquoi je la trouve judicieuse.

Le fils de cette vaillante Française venait, au moment où a éclaté la guerre de se présenter à l'École Navale et d'être déclaré *admissible*.

Jusqu'à ce moment-là on avait annoncé qu'on prendrait à Navale 150 de nos jeunes gens : on décida de n'en prendre qu'une centaine. Notre jeune admissible, avec le numéro 105 ou 106, après l'oral, se trouva éliminé. Premier désavantage pour lui, du fait de la déclaration de guerre.

On pensait que nos jeunes gens seraient pris sans oral, comme à Saint-Cyr et à Polytechnique, comme à l'École de Santé militaire. Il n'en fut rien. Les élèves complètement reçus

furent incorporés en qualité de simples matelots mais ils font partie officiellement de l'Ecole Navale. Quant aux autres, on leur a permis seulement de s'engager dans la flotte. « Pourquoi, implore la mère de notre jeune col-bleu, n'avoir pas fait, à ce moment-là, une distinction entre les *admissibles* ayant assez bien passé l'oral, et ceux qui n'avaient pas réussi à l'écrit ? Et notez que parmi ceux-ci plusieurs avaient échoué précédemment deux ou trois fois. Et maintenant, quand il va falloir statuer sur l'avenir de ces enfants, ne fera-t-on rien de plus pour ceux qui vraiment avaient fait quelque chose ?... Parlez pour nos enfants, Monsieur. »

Certes, les dieux ont eu leurs raisons, sans doute excellentes, et je ne suis pas dans le conseil des dieux ; mais — les choses étant comme il vient d'être dit — il semblerait juste que la réclamation de cette courageuse maman fût entendue. Elle n'appelle aucune faveur ; elle demande un peu de justice distributive, et je dis que ses observations, si gentiment présentées, sont judicieuses.

La postulante voudrait qu'on prit à Navale les jeunes gens qui se trouvent dans la même situation que son fils. Elle voudrait que leur

avenir fût fixé cette année, quand on devrait leur faire passer un examen de circonstance en tenant compte des notes antérieures et de l'interruption des études; elle voudrait qu'on ne les laissât pas dans une démoralisante incertitude au sujet de leur avenir, et que, au contraire, on leur donnât « ardeur et courage dans ce beau métier d'officier de marine qu'ils sauront alors sûrement devoir être un jour le leur.... Je vous assure, Monsieur, qu'il serait dommage que certains, que je connais, n'entrassent pas dans la carrière.... — Votre fils, par exemple, Madame? — Mais certainement, Monsieur! »

Voilà, transmises au public, les observations d'une mère qui sait réclamer sans se plaindre. Je souhaite vivement que ces considérations paraissent convaincantes à quelques-uns de mes puissants confrères, à Maurice Barrès, par exemple, qui n'a jamais eu un talent plus sûr, plus pénétrant, plus efficace que depuis l'heure où les cris de la patrie offensée passent par sa voix comme ils passaient par celle de l'admirable M. de Mun.

... Le voyez-vous, dans l'Adriatique, sur un de nos bateaux de France, le gentil col-bleu, le grand bébé à moustache, qui a pris des airs de

capitaine, depuis qu'il a coiffé le bonnet bleu? Il a dix-neuf ans; et s'il était né 55 jours plus tard, « serait encore sur les bancs du lycée! » Mais il est là-bas; il écrit à sa maman des lettres enthousiastes à la fois et désolées; il aime tant la mer et notre marine française! il se voyait aspirant, avec la casquette où brille la petite ancre dorée! il est simple matelot et ne le regrette pas, au contraire! il sacrifiera bien des choses, même sa vie, à la douce France, — mais, sans le dire, il pense que son sacrifice mériterait qu'on ne le privât point du titre officiel d'élève de Navale, qu'il croyait tenir, qu'il tenait, dont la guerre le prive — que la guerre au contraire aurait pu lui conférer plus tôt... Il jalouse Saint-Cyr et Polytechnique.... Et je pense qu'il a bien raison, — et je plaide pour lui.

De grâce, Monsieur le ministre de la marine, examinez ce cas intéressant. Ne pouvez-vous rien, dites, pour le petit matelot, qui, hier, admissible à Navale, a été refusé avec le numéro 105 ou 106, parce qu'on a reçu seulement 100 élèves au lieu de 150, à cause de la guerre? mais regardez-le donc, Monsieur le ministre; ses yeux brillent d'un espoir sublime; son grand col bleu de marin rappelle encore le large col d'enfant qu'arrangeait sa vaillante

mère sur ses épaules d'écolier; — et, sur sa fière jeune tête frémit le pompon des marins de Dixmude, la petite fleur rouge, — rouge comme la crête du coq gaulois, rouge comme le sang généreux de cette adolescence française, qui est prête à tous les sacrifices pour nous donner la victoire du droit, de la justice et de l'amour : « rouge petite fleur d'héroïsme poussée sur le bonnet bleu, crânement. »

FENÊTRE D'HOPITAL

Lorsque j'étais un petit écolier, j'habitais, pendant les vacances, une maison de campagne aux environs de Toulon. Par toutes les fenêtres qui s'ouvraient au midi, on voyait, resplendissante, la rade de Toulon, par delà la ville et l'arsenal ; — et, par dessus les collines en presqu'île qui ferment la rade, on apercevait la pleine mer, azur et or incandescents. C'est sur ce tableau que s'ouvrirent mes yeux d'enfant ; cet horizon m'apprit la beauté.

Je fus naguère, soixante ans plus tard, accueilli d'urgence dans un hôpital de la marine ; — j'y suis arrivé sans voir les chemins, et quand, le lendemain matin, on a ouvert la fenêtre de ma chambre, j'ai retrouvé, dans ce cadre étroit, l'infini spectacle qui charma mes premiers regards d'enfant. Impression à la fois triste et douce. La vie finissante reliée à la vie commençante. Le retour au point de départ. Le cercle qui se ferme. Mais que de changements dans les détails du tableau ! La ville et

l'arsenal n'ont plus les mêmes aspects. Tout vit, même les murs des cités, tout meurt, renaît, se transforme. Et, au changement qui s'est opéré dans ce qui me semblait immuable, je sens mieux encore la fuite de la vie....

Qu'elle est vaste, par le tableau qu'elle enferme, cette haute fenêtre étroite ! Elle s'ouvre sur des jardins en terrasse, tout neufs, aux plantes encore adolescentes. Au bord d'un terre-plein qui porte des buissons de roses, se dresse un jeune marronnier. Il a, cet arbrisseau, l'air gauche des enfants parvenus à l'âge ingrat. Ses trois maîtresses branches sont trop épaisses, ses feuilles trop larges par rapport au tronc, qui est frêle. Il porte à sa cime deux thyrses en fleurs qui semblent lourds pour sa taille. Il a l'air d'un jeune homme qui veut « faire l'homme ». Pourtant, demain, je le verrai tenir tête à un coup de vent effroyable. Secoué, comme arraché, perdant ses fleurs, il résistera ! Il résistera d'une façon vraiment surprenante. Il a des souplesses de roseau en révolte. On sent qu'il ne veut pas céder à l'orage. Courbé à moitié vers le sol, il se relève d'un coup, sous la pluie cinglante, et se rejette en arrière dès que le vent, comme à bout de force, le lâche un instant. Je me sens

plein d'admiration pour le petit arbuste... C'est un Marie-Louise; et je me sens tout ému.

En cette saison, les orages durent peu. Voici le calme revenu avec le soir. Le malade, qui était assis, renverse sa tête sur l'oreiller. Alors, je ne vois plus que du ciel, quelques nuages en flocons, très hauts, traversés par le vol tournoyant des martinets et des hirondelles, qui rôdent, gracieux, éveillant des rêves de douce paix, de nids gazouillants et pleins d'attente. Et cependant ces oiseaux sont de petites tombes vivantes, des monstres en maraude, en quête de proies! Ce n'est pas pour la joie de nager haut dans l'espace et la lumière qu'ils tournoient ainsi sans repos, — c'est pour « faire la guerre », la guerre aux faibles! Et plus haut qu'eux, alors, monte dans le ciel le regard du malade. Ne révéleras-tu jamais ton secret aux hommes, ciel mystérieux, si cruel et si beau? A cette question, un sot attend une réponse. « Un sot attend une réponse! » Qui a dit cela? Henri Heine — et tout ramène toujours ma pensée à la guerre, à l'horrible Allemagne que son fils Heine n'aimait pas. Ne l'aimait-il pas? En sommes-nous sûrs? Nietzsche. lui aussi, prétendait ne point l'aimer; mais son antipathie pour son pays doit rester suspecte,

puisque son pays tout entier est devenu son élève et n'agit que selon sa philosophie féroce....

La nuit s'est faite. L'extinction des feux sonne dans les casernes toutes voisines. Les notes très mélancoliques des clairons montent vers les étoiles... et la sonnerie se prolonge, s'agrémentant de variations; — et cela veut dire (on me l'a expliqué) que demain matin il y aura un départ de soldats pour le front.... La sonnerie conte cela aux étoiles; elle est triste et vaillante; comment serait-elle gaie? Elle le deviendra quand elle pourra dire: « Dormez, c'est l'heure; mais la victoire est acquise. Sur vos lits, il y aura, ce soir, des lauriers. Dormez dans la joie et la gloire. »

Hélas! l'heure joyeuse n'est pas encore arrivée! La nuit est longue au malade.... Enfin, le jour se fait.... « Comme c'est beau, la lumière! » Je pense aux paroles de Goëthe mourant: « Encore plus de lumière », disait-il, et l'on assure qu'il parlait symboliquement. C'est le cri d'un Latin. Napoléon disait de Goëthe: « C'est un homme! » Que penserait-il, cet homme, de l'Allemagne actuelle, celle de Guillaume, de Bismarck, de Nietzsche? de cette Allemagne qui n'aime pas le feu pour sa clarté

mais pour ses fumées puantes et homicides?

Ce qu'il penserait, nous le savons car c'est lui, Goëthe, qui a écrit : « Les Prussiens sont nés cruels; la civilisation les rendra féroces... ».

Par ma fenêtré ouverte, voici que dans ma chambre entre tout à coup la diane, claire comme les cuivres qui la sonnent et où se mire le soleil levant.... La diane sonne. La vie recommence aujourd'hui, toute pareille à celle d'hier. Quel est ce bruit de mer roulant des galets vers la plage, pour les reprendre aussitôt en les entraînant dans son mouvement de recul? La mer est trop loin d'ici pour être entendue. Ce bruit régulier, pareil à celui des plages caillouteuses, qu'est-ce donc? C'est le bruit des mitrailleuses : dans les gorges de la haute colline, au-dessus de l'hôpital, nos soldats s'exercent. On tire sans relâche. L'écho des vallées répercute le crépitement des balles.... La guerre! la guerre! l'abominable guerre allemande, l'admirable défense française, la vision des batailles, des douleurs, des héroïsmes, des calamités, des sublimités, entre par ma fenêtré avec le bruit de marée que font au loin les mitrailleuses et les fusils.... Quand te tairas-tu, marée infernale? Quand ne te ver-

rai-je plus en rêve, marée de sang? Oh! la France aimante, la France libre et fière, la France humaine, sauvez la France, l'espoir du monde, canons, fusils, mitrailleuses, engins maudits que la légitimité des droits défendus rend sacrés!...

FAUTES D'ORTHOGRAPHE

Parmi les lettres que veulent bien m'écrire mes lecteurs, j'en ai reçu une, cette semaine, dont je vous dirai tout à l'heure le sens général, mais, de cette lettre je veux d'abord souligner certaine phrase et y répondre. La voici : « Un enfant du peuple vous a écrit une lettre sans orthographe, que vous devez bien mépriser!... » Ah! cher lecteur, je jugerais digne de peu d'estime l'homme qui mépriserait une lettre parce qu'elle n'est pas d'une orthographe irréprochable. L'orthographe, l'art d'écrire les mots correctement, ou, s'il se peut, d'une manière qui rattache le mot à ses racines, peut fort bien être ignorée d'un honnête homme, d'un brave cœur, d'un homme d'esprit et même d'un homme de génie. J'imagine qu'un physicien peut faire des découvertes qui accroissent le trésor des connaissances et écrire, par exemple, *filosofie* avec des *f*, au lieu de *ph*. Cela n'a qu'une importance relative, à telles enseignes qu'une société s'est fondée pour la réforme ra-

tionnelle de l'ancienne orthographe. Cette Société pense qu'il faut se contenter d'écrire les mots avec le moins de lettres possible, pourvu que l'écriture reproduise le son; ainsi : *filozofie* aura raison contre *philosophie*. Pour moi, il est vrai, j'aime mieux l'ancienne orthographe, primo par habitude, secundo et surtout parce qu'il plaît aux écrivains de retrouver dans l'orthographe les traces du passé des mots. Je crois aussi que la langue écrite selon les vieilles formes est une partie respectable de l'héritage d'une race, mais je sacrifierais volontiers mes préférences en cette matière, et bien d'autres choses encore, si ce sacrifice devait aider la marche du progrès intellectuel et moral de la nation, accroître le bien-être des malheureux; si, en un mot, le salut d'un peuple en dépendait. En vérité, il n'en est rien. Qu'il sache mettre l'orthographe ou non, un homme est ce qu'il est, bon ou pervers, honnête ou non. Sa connaissance de l'arithmétique même ne le modifie pas en bien, c'est quelquefois le contraire; et la vanité de savoir, comme toute autre vanité, est un danger moral. Ce qui fait l'homme, ce n'est ni la fortune, ni même la science, c'est sa faculté d'aimer, d'avoir pitié et de se dévouer à l'occasion; c'est, en un mot, les qualités du cœur.



J'ai eu un grand'père (il avait douzé ans en 1789), qui parlait le patois de Provence, et faisait, en parlant français, des fautes qui équivalaient à des fautes d'orthographe. C'était bien le plus charmant, le plus aimant, le plus noble des roturiers ; et il est resté, dans mon souvenir, à une place que n'atteindront jamais bien des « gros savants ». Je crois bien que ma grand' mère ne savait pas lire ; cela n'ôtait rien (c'était peut-être tout au contraire) à ses qualités d'esprit et de cœur. Pour régler les notes de son boulanger, elle se livrait à des calculs de bonne femme, et, à la vérité, je me vois souvent réduit à faire comme elle.

Le grand Tolstoï, que j'ai aimé à la folie, et que j'aime encore, mais plus raisonnablement, allait jusqu'à croire que les ignorants valent mieux que les savants. Je n'en suis plus aussi sûr que par le passé, mais c'est, ma foi, très possible.

Un sage hindou contemporain a écrit qu'il méprisait la science occidentale. Savez-vous pourquoi ? Il dit à peu près : « Elle est méprisable et n'atteindra pas des résultats vraiment

grands, parce qu'elle ne se propose pour but que la satisfaction de connaître. Si un savant d'Europe découvrait demain que les galets de la mer peuvent se transformer en pains, tous les savants s'épuiseraient en cris d'admiration, mais ils ne commenceraient pas par se réjouir à l'idée que ces pains offriraient aux pauvres une nourriture imprévue et gratuite ! » Ce sage hindou ne savait peut-être pas que, chez nous, la science, représentée par un Pasteur qui a d'innombrables disciples, se préoccupe par-dessus tout d'améliorer le sort de la pauvre humanité. Ce n'est pas de science pure que peut se nourrir l'humanité, mais d'amour, de fraternité, de justice.... On ne nous dit pas si Jésus écrivait bien l'hébreu. Toujours est-il qu'il ne lui est pas venu à l'esprit d'écrire lui-même les Évangiles, résumés en ces mots éternels : « Aimez-vous les uns les autres » ; il s'est contenté d'en proclamer la beauté évangélique et de la faire luire sur le monde.... J'entends bien que sa fameuse fraternité n'est pas réalisée !... mais c'est un idéal — quelque chose comme une étoile peut-être inaccessible qui, pourtant, du fond des infinis, éclaire un peu la marche humaine....



Voilà pour la question de l'orthographe. J'arrive au sens général de la lettre loyale que j'ai reçue, d'un inconnu, cette semaine. Le sens général en est celui-ci : « Comment pouvez-vous croire au triomphe futur de la justice, puisque, à travers les siècles, on la voit toujours offensée et vaincue? » Suit l'énumération des grandes victimes : Jeanne d'Arc, Étienne Dolet, Urbain Grandier, et tant d'autres.... Et, de nos jours, combien d'abominations politiques! que de voleurs! que de concussionnaires! et par-dessus toutes ces infamies, les horreurs effroyables de la guerre allemande! — Conclusion : « Il faut désespérer de la justice! »

Eh bien, non! *nego consequentiam*, comme dirait un pédant : je repousse la conclusion. Toutes ces abominations, comment un honnête cœur ne serait-il pas de ceux qui en souffrent, de ceux qu'elles indignent et tourmentent sans cesse? — Il ne saurait les oublier, il les maudit, — mais, pour en diminuer le nombre dans l'avenir, il faut voir — au-dessus — la belle Étoile, l'Espérance. Le désir, l'espoir quand

même, servent à amener les réalisations, au moins partielles, des beaux rêves humains. Notre République n'est pas sans reproches, certes, mais elle vaut mieux qu'un Guillaume, et, toute imparfaite qu'elle est, elle a permis quelques progrès sociaux, notamment dans l'ordre judiciaire ; elle est la promesse d'une liberté plus parfaite, mieux comprise et mieux pratiquée, plus voisine de la raison saine et de la justice vraie. A vingt ans, déjà contristé, j'écrivais cette ligne :

Ah ! comme il faut vouloir, pour garder l'espérance !

Ayons cette volonté. Elle est le gage de la future victoire sur les injustices sociales, comme elle est le gage d'un autre triomphe : celui de la France humaine sur l'Allemagne féroce.

LE SOURIRE DE NOTRE MIDI

— Ne souffrez-vous pas singulièrement, mon ami, lorsque, au réveil, l'esprit oppressé par les songes des nuits mauvaises, moins affreux que les réalités de l'heure présente, vous voyez tout à coup entrer dans votre chambre, par la fenêtre grande ouverte, tout le bleu du ciel de Nice ou de Saint-Raphaël? La mer le reflète, cet azur débordant de soleil. Dans le cadre de votre fenêtre, il n'y a que du bleu souriant. La terre a disparu. En bas, comme en haut, ce n'est que gaieté physique. Et pendant qu'ici tout est joie pour les yeux, là-bas, au Nord, on souffre, on crie, on meurt — et comment! Les Flandres sont sous la boue et le sang. La Belgique pleure dans les bras de la France. Comment pouvez-vous accepter l'indifférence des choses autour de vous?

— Je ne vois plus rien, me répondit-il, plus rien avec mes yeux; je ne regarde plus que dans mon cœur, où se répètent, en images, tous les tableaux de la guerre monstrueuse, et, en

échos, tous les cris des combattants, des blessés qu'on opère et de ceux qui, tout seuls, dans la nuit, couchés parmi les morts, appellent leur mère (même ceux qui n'en ont plus), comme si, soudainement, ils étaient redevenus les petits enfants qui voudraient être bercés.

La nuit venait, triste infiniment ; une noire bise s'était levée, chassant les nuages de mauvais aspect qui nous avaient caché les derniers rayons du soleil. En cet instant, nous étions d'accord, la nature et nous.

Le vieil ami avec lequel je causais a passé une partie de son existence dans les exils, aux colonies.

— Oui, j'ai passé, me dit-il, ma vie entière à regretter la France. Ah ! qu'elle apparaît belle et douce à ceux qui l'ont perdue ou qui craignent de la perdre ! Comme, alors, elle se révèle, s'explique soudainement à eux ! Comme les comparaisons avec les climats d'exil lui sont favorables !... O mon ami ! songez à aimer mieux ceux qui vous sont chers ! Songez-y pendant qu'ils sont à vous, pendant qu'ils vivent ! Leur mort, ou simplement leur absence, vous montrera en eux des mérites nouveaux, ceux par où, à votre insu, ils vous attachaient le plus impérieusement à eux. Soyez-leur juste de leur

vivant; et, de même, aimez votre patrie, sans attendre qu'on menace de vous la voler par la force des armes ou qu'elle disparaisse à vos regards dans le lointain, quand un steamer vous emportera vers des terres auxquelles n'est pas mêlée la poussière de vos ancêtres. C'est cette poussière-là qui, chez vous, vous parlait dans le bruissement du blé qui lève ou de la forêt qui reprend sa frondaison de printemps. Je suis, vous le savez, un vieux Provençal joyeux, et un vieux dur-à-cuir, et j'ai pu longtemps me croire rebelle à toute sentimentalité. Or, l'âge a fait de moi un podagre. Je ne sors plus; je vis avec mes livres dans le passé, avec les journaux dans le présent. L'autre matin, impatienté par la persistance du beau temps qui opposait son indifférence à la cruauté de la guerre, appelé cependant au dehors par la douceur d'une splendide journée d'hiver, j'ai fait, en automobile, une très longue promenade.

« Je me suis fait conduire d'abord dans ces routes sinueuses qui épousent les contours de nos collines et conduisent dans des vallées rocailleuses; puis, au retour, je voulus suivre, le long de la mer, les plages qui ondulent, gracieusement frangées d'écume. Étais-je simplement poussé par le désir du malade qui veut

profiter d'un beau jour ou par l'inquiétude du philosophe qui veut étudier ses impressions, descendre au fond de lui-même, se confronter avec une nature qui lui parle de joie tandis qu'il souffre? — Je ne sais, je suis sorti.... Ah! mon ami! ces vallées, ces collines rocheuses sont celles où j'ai passé ma petite enfance, parmi les oliviers gris et bleutés. Sur ces pentes, le travail de nos aïeux, utilisant les pierres innombrables, a patiemment élevé des gradins qui vont de la base des collines jusqu'au sommet. Chacune de ces marches spacieuses, chargée de terre végétale, porte les oliviers et la vigne, et les câpriers en touffe aux fentes des blocs de calcaire.

« Toutes ces choses, remises sous mes yeux, me rapportaient mes impressions d'enfance, du temps où, tout petit, plus près de la terre, on n'a pas à se baisser beaucoup pour l'interroger et jouer avec elle; le front de l'enfant n'arrive pas au niveau des hauts fenouils odorants; ses regards ne s'élèvent pas au-dessus des kermès au feuillage aigu et dur, que broutent nos chèvres sarrazines; je voyais tout cela; et tout mon passé, tout le temps où mes pères-grands vivaient encore, revenait en moi et me ramenait à eux. J'avais lu le matin ce mot d'un Allemand

à un Provençal de notre Ligurie : « Vous possédez le joyau de la France, la plus belle des provinces françaises, mais vous ne savez pas en tirer parti ; nous saurons l'exploiter, nous autres, quand elle sera allemande ! »

— Et, vieil enfant, adossé aux coussins de ma voiture, je me surpris à dire tout bas, du ton qui aurait pu en effet être celui d'un enfant : « Ils veulent nous la prendre ! Ils veulent nous la prendre ! » Oui, elle est si belle, qu'ils voudraient nous la dérober ! Le regret nostalgique que Goethe prête à Mignon n'est pas seulement la rêverie du poète, c'est la convoitise d'un peuple ! La province où fleurit le citronnier porte une si riche parure qu'elle a, plus que d'autres, excité, coquette attirante, le désir des brutaux... Ils voudraient nous la prendre !... Au retour de ma promenade, nous suivîmes les dentelures de la côte, les sinuosités des petits golfes où les basses falaises, rouge et or, s'écroulent dans l'écume argentée des vagues azurées au-dessus desquelles pendent les branches des pins toujours verts et comme transparents. Et toute la mer et tout le ciel bleu, l'espace délivré de la culture, qui est le rappel des pénibles travaux humains, tout l'horizon joyeux, étincelant, papillonnant de soleil, s'engouffra dans mon

cœur plein d'ombre, où s'agitait la vision des champs de bataille sur lesquels les enfants de la France donnent leur vie, pour nous garder les beautés de notre sol et de nos idéals; — et, vieux comme je suis, ô mon ami, parce que la mer était trop belle et le ciel trop souriant, je fondis en larmes, j'éclatai en sanglots; et je revins cacher, dans la solitude de ma bibliothèque, ma honte de n'être qu'un vieillard qui pleure! »

Je me levai et tombai dans les bras de mon vieil ami.

LE SURBOCHE

— Vous n'ignorez pas qu'il y a deux morales.

— J'en connais un bien plus grand nombre, me répondit un arriviste d'avant la guerre.

L'esprit d'arrivisme, n'en doutez pas; fut une des formes de l'invasion allemande; car il y eut, avant celle des armées de Guillaume, une sournoise et audacieuse invasion allemande, avec Nietzsche pour général. Sournoise, parce qu'elle dissimulait la portée de son dessein qui était la préparation de l'invasion armée; audacieuse, parce qu'elle déployait un drapeau d'orgueil. Le fourbe Nietzsche s'avavançait au pas de parade, reniant, semblait-il, sa patrie, feignant de la blâmer pour en mieux imposer l'esprit, et annonçant à l'univers un *surhomme* qui, — nous le voyons aujourd'hui — n'était que le *surboche!*

Pendant longtemps, toutes les fois que nous avions une occasion de rendre hommage, en poète ou en romancier, à l'esprit de bonté, au

sacrifice, au dévouement, à l'idéal enfin qui, depuis vingt siècles, fait l'espoir, la fierté, l'enchantement et la grandeur du monde, — beaucoup nous répondaient par des sarcasmes, des précisions expérimentales, des ironies spirituelles et un parfait dédain. Et l'on nous citait Nietzsche, le maître éblouissant, le conculcateur de la pitié, l'inventeur de l'orgueil, l'apôtre de l'individualisme effréné : « Il faut développer ton *moi*, à tout prix, en toute liberté, dans le sens de tes dispositions naturelles. Que rien ne t'arrête; méfie-toi surtout des sottises compassions; c'est elles qui te seraient la plus grande entrave. Sois dominateur. L'humanité est une tourbe vile. Sois grand au-dessus d'elle, sans tenir compte de ses gémissements. La vie superbe et périlleuse, voilà ce que tu dois rechercher. Elle te mènera à être un surhomme, c'est-à-dire un homme au-dessus de tous les autres hommes — et cette gloire sera pour toi le bonheur suprême! »

Nous connaissons déjà ce discours. La Légende sacrée, où tout se trouve, nous montre Jésus, sur le toit d'une maison, tenté par un diable, vraiment naïf en la circonstance : « Écoute-moi, suis-moi, et le royaume de la terre t'appartiendra! » mais les yeux divins

du Fils de l'Homme regardent ailleurs. Un idéal matériel est une conception trop grossière pour attirer, fût-ce un instant, son attention. Et le diable en est pour sa courte honte.

Nietzsche n'a rien inventé. Son surhomme au théâtre s'appelle parfois don Juan. Ce personnage sans pitié, extravagant d'orgueil, se rend un jour à un rendez-vous galant, dans une calèche à quatre chevaux. Les chevaux sont lancés au grand galop. Tout à coup le cocher les retient parce qu'il voit un vieux, un pauvre vieux, qui traverse la route, et qui infailliblement sera renversé s'ils ne sont pas arrêtés. Et dans ce vieillard un peu sourd et inattentif, don Juan a reconnu son propre père. Mais il est, lui, le prototype du surhomme; il court à son plaisir, à sa passion, et n'accepte pas de retard! Il crie à son cocher : « Plus vite donc, au contraire! imbécile! » Et il passe, en effet, sur le corps sanglant du vieil homme. A la bonne heure! voilà un admirable héros, et un idéal bien servi.

Le danger de l'idée nietzschéenne, l'apercevez-vous clairement? Il faut le voir en ceci qu'elle a exalté et fortifié matériellement la collectivité allemande, c'est-à-dire une nation, une race, faites pour la produire, l'appliquer

et en tirer toutes les conséquences utiles, — tandis qu'elle affaiblissait et désagrégeait, chez l'ennemi, c'est-à-dire en France, l'âme individuelle coupée de sa base, comme on peut le dire aujourd'hui sans risquer d'être incompris.

Cela vous semble singulier? que ce qui fortifie les uns affaiblisse les autres? Réfléchissez cependant que la malignité, qui est la force propre des démons légendaires, c'est l'affaiblissement et la déchéance des héros.

Dans l'idéal militaire et politique de l'Allemagne tel que l'ont formulé ses intellectuels, on retrouve tous les caractères, sans exception, de la pensée nietzschéenne, — mais au profit de la nation, considérée comme une individualité. L'Allemagne ne demande pas à chacun de ses enfants le don libre de soi, le don touchant et magnifique. Non. Ses gouvernants se sont emparés des âmes individuelles, par des procédés pédagogiques; ils les ont amalgamées pour ainsi dire, en ont fait comme un bloc plastique où chaque âme, noyée dans les autres, n'a plus de désir, de volonté, que ceux d'une masse compacte et redoutable, uniquement pénétrée du génie funeste de ses éducateurs, des Bismarck et des Nietzsche; c'est

là ce que leurs philosophes appellent, l'organisation de l'Allemagne.

Pendant que s'opérait cette création, cette unification monstrueuse, dans laquelle se noient dignité et liberté individuelles, — la morale de Nietzsche ne parvenait qu'à détacher du groupe français quelques esprits, en assez grand nombre pourtant pour qu'on sentît que l'idéal latin perdait, çà et là, chez nous, du terrain. Les traitres éducateurs allemands envahissaient le domaine de la pensée française. Beaucoup de nos jeunes gens parlaient, avec insolence, du droit qu'on a de « vivre sa vie », serait-ce en foulant aux pieds le voisin. Pendant ce temps, au nom des mêmes principes, un peuple, unifié au rebours de l'esprit d'unité humaine, proclamait son droit d'établir sa puissance et sa gloire sur les autres peuples écrasés. Ce peuple monstrueux, c'est le *Surboche*.

Il croyait les âmes de France corrompues. Il a pu s'apercevoir de son erreur. Devant le péril qu'il fait courir à la liberté individuelle et à la dignité humaine, chères à tout Français, il a vu, il voit encore chacune des individualités françaises, dans un même élan, se donner volontairement à toutes les autres ; il a vu l'amour *nécessaire* se créer subitement et resplendir en

nous. Et cet amour est une puissance impondérable, dont aucun mécanisme, si savant soit-il, dont aucun matérialisme n'aura raison. Il a, lui aussi, ses armes matérielles, sa science et son expérience, mais par-dessus il a cette puissance, — d'être la Destinée même de l'Homme.

Quant au surhomme, on connaît sa fin. C'est celle de don Juan, c'est celle de Nietzsche. Ce sera demain celle du surboche.

LA RENAISSANCE

PAR LA VICTOIRE

— Le renaissance par la victoire, j'y crois, dit Jean d'Auriol, je veux dire que je la crois possible.

— Le seul fait d'être vainqueur n'assure donc pas, selon vous, le progrès moral d'un peuple?

— Assurément non, dit Jean d'Auriol. Le succès de ses armes inspire toujours au vainqueur un grand orgueil, mais ce sentiment-là, dont il faut se méfier, peut l'enivrer et lui faire oublier les sagesse nécessaires. Savoir user de la victoire est autrement difficile que vaincre. Voyez ce que fut la vie de Napoléon. Pour ce génie des batailles, la guerre était un jeu où il paraissait gagner à coup sûr. La nation française, incarnée en lui, se croyait devenue la maîtresse du monde. Ni lui ni elle ne surent s'arrêter à temps dans la victoire : ils préparaient contre eux, comme à plaisir, des

haines et des revanches. Et, malgré cette leçon, l'Allemagne, victorieuse en 1870, s'est perdue par la conquête. Sans doute elle a paru devenir grande par l'unité, mais elle n'a songé qu'à se constituer une grandeur matérielle, à devenir une incarnation de la force brutale et de la guerre sans merci. C'était là une nécessité imposée par la qualité de sa victoire qui était une victoire de conquête, puisqu'elle lui donnait notre Alsace et notre Lorraine. Sa renaissance, son progrès politique entraînaient des germes de mort, la vouaient aux œuvres de guerre, — et mettaient l'Europe sur l'éternel qui-vive. — Toute autre sera notre situation au lendemain de notre triomphe : nous et nos alliés, — vous le savez, n'est-ce pas ? — nous ne songeons dès aujourd'hui qu'à établir la paix sur des bases durables, c'est-à-dire à écarter des conditions de la paix tout ce qui paraîtra devoir contenir des germes de représailles légitimes. Tout va tendre à réaliser de la justice, à établir des droits, à mettre les traités et la foi jurée hors de l'atteinte des bandits....

— Cela est facile à dire !

— Sans doute, mon cher ami. Et comme je ne suis pas un utopiste aveugle, je sais bien que l'humanité de demain ne va point devenir

par miracle une humanité sans tache, sans erreur, angélique ! non, — mais... voyez ce qui arrive pour chaque citoyen de France, depuis la Révolution et la refonte de nos Codes. Les aspirations des révolutionnaires proclamant la liberté, l'égalité, la fraternité, n'ont pas fait de nous de vrais libéraux, des égaux, des frères, — mais il n'en est pas moins réel que chacun de nous a évolué, dans la mesure du possible humain, vers des vertus sociales qui s'affirmeront mieux encore quelque jour. La liberté individuelle, l'égalité devant la loi, la mutualité fraternelle, trouvent des défenseurs aujourd'hui qu'elles n'avaient pas hier. Les droits de chacun sont protégés, et tout au moins reconnus. Demain les droits des nationalités, et des moindres, seront de même reconnus par toutes. Cela ne veut pas dire qu'il n'y aura pas quelques coups de canif donnés dans les contrats, mais le principe sera établi ; et y manquer sera d'avance reconnu par la fédération des peuples comme une faute passible d'un châtement. C'est pourquoi il faut que soit réduite à l'impuissance la nation qui a osé définir les traités par ce mot désormais inscrit dans l'histoire : « chiffons de papier ».

— Alors, selon vous, le progrès politique

apporté au monde par la victoire des Alliés sera un progrès moral ?

— Je n'en doute pas ! Et c'est chose curieuse de penser que l'immoralité féroce de l'Allemagne aura provoqué, par réaction, l'entrée de la morale la plus haute dans les rapports internationaux et, en même temps, au cœur même de chaque nation.

— Vous allez loin !

— Mais non ; vous savez bien que je suis idéaliste d'espérance mais rationaliste en critique.

— Exemple ?

— Exemple ? Voici. Je crois que la morale a son fondement dans la commune aspiration de toutes les races qui tendent (c'est leur destinée impérieuse) à unifier leur vie. Pour s'unifier, elles se soumettent à des règles, règles provisoirement variables dans leurs détails, mais qui toutes affirment la même orientation.

— Cela, c'est votre idéalisme ; il est même un peu mystique.

— Je n'en disconviens pas, il l'est d'abord ; et c'est pourquoi je cherche à *l'étayer*, après coup, sur quelque raisonnement valable.

— Voyons donc.

— Eh bien, pour ceux qui cherchent à la

morale un fondement, sans lequel ils ne sauraient l'admettre comme un impératif qui les oblige malgré eux, voici ce que je trouve. Quelle est la plus haute règle de la morale, par conséquent la plus difficile à *imposer et à suivre*? — *C'est la loi du sacrifice*. L'instinct naturel veille à ma conservation, tandis que la loi morale, en certains cas, commande le dévouement. Ce dévouement, par quel moyen parviendrai-je à le faire accepter comme un devoir, si je ne peux invoquer les sanctions divines? D'une façon très simple, en montrant qu'il est, dans certains cas, d'une nécessité si évidente pour le salut de la race, qu'on ne s'y peut dérober et qu'on l'accepte sans résistance, et même qu'on y vole, qu'on s'y rue d'instinct. Eh bien, la guerre actuelle nous a apporté la révélation subite, éblouissante, de cette nécessité. En 1914, avant le mois d'août, toutes les vertus qui tiennent du renoncement semblaient mises en oubli. Si quelqu'un en évoquait le souvenir, celui-là soulevait des railleries joyeuses ou de graves négations. Être réaliste en littérature, c'était proclamer la veulerie humaine comme la seule réalité. Au mois d'août de la même année, tout fut changé brusquement. Chacun se sentit l'étoffe d'un héros et le fit *bien voir*. On se

passé de confort, on est endurant, on meurt avec un sourire, on est le dévouement quotidien; on retrouve les mots *Patrie* et *France*.... Ne voyez-vous pas bien apparaître le fondement de ces vertus, c'est-à-dire *de la plus haute morale*, de la plus difficile à suivre? Où est-il? Dans la nécessité de défendre la collectivité qui est notre protection, la source de notre bien-être. Sans cette morale du dévouement, on n'a devant soi que la mort de la race. Donc la morale la plus mystique se révèle comme la plus rationnelle. Q. E. D.

GALLIENI

Qu'un sous-marin, protégé par l'invisibilité, vienne sans être aperçu torpiller un navire, fût-ce un cuirassé prêt à la bataille, un tel acte change définitivement la face du monde moral. La guerre a bien perdu toute beauté; tout y est coup de Jarnac; et si les Germains triomphaient, c'en serait fait de toute noblesse humaine. Qu'un magnifique soldat tel que lord Kitchener soit tué par un moyen purement perfide, cela est monstrueux.

Il était déjà lamentable qu'un soldat tel que notre Gallieni pût succomber, en pleine activité, frappé par une perfidie de la mort; mais là, du moins, nous n'avions à maudire que les cruautés imbéciles et surnoisées de la nature, et non plus l'imbécillité cruelle de l'espèce humaine.

Chère et grande figure, pour nous, Gallieni, comme l'était pour nos amis anglais celle de lord Kitchener. Tous deux étaient des soldats

organiseurs, à l'esprit net, aux décisions rapides, au coup d'œil divinateur.

J'avais eu l'honneur de faire la connaissance du général Gallieni, voici de longues années, lorsqu'il résidait à Lyon. Ce fut à un banquet offert au poète de passage, par la *Chanson Française*, que préside Camille Roy. Tout de suite, je fus conquis par la simplicité affable du grand général; et la sympathie qu'il inspirait d'abord, on la lui gardait fidèlement. Sur ce terrain-là comme sur tous les autres, c'était un conquérant.

Je le retrouvais souvent en Provence. Et s'il est permis de donner aujourd'hui un sourire au souvenir des heures de repos qu'il venait goûter dans notre séduisant Saint-Raphaël, je dirai que, là, sur un des plus beaux rivages du monde, il fut le ministre le plus illustre d'un roi de fantaisie, le roi de l'*Ile d'or*.

Au-dessous des hauts rochers du Dramont, que couronne un sémaphore, une petite île, roussie par le soleil, dort sur l'azur des eaux. Notre ami L... y a fait construire une tour; et, comme l'île n'appartient qu'à lui, il y règne: il est le roi de l'*Ile d'or*. Il y reçoit ses sujets les plus notables; il y nomme des fonctionnaires; et le général Gallieni fut son ministre de la

guerre, bien avant que nos gouvernants lui fissent faire à Paris, « un métier qui n'était pas le sien ».

Le roi de l'*Ile d'Or* me nomma un jour, par politesse, ministre de l'instruction publique, et c'est ainsi qu'il me fut permis d'appeler, durant quelques instants, le général Gallieni, mon *cher collègue*. Le roi presque aussitôt me fit redemander : « Je suis désolé ! me dit-il gravement ; le ministre que vous remplaciez tient à son titre plus que je ne pensais, et il refuse de vous céder son portefeuille ! — Vous êtes un roi singulièrement débonnaire, dis-je au prince, mais vous ne trouverez jamais en moi, Majesté, qu'obéissance parfaite et dévouement absolu. Je vous donne, Sire, ma démission... puisque je ne peux faire autrement. Je regrette seulement de ne pas rester le collègue du général Gallieni. » Le roi me félicita, et je rentrai, comme tant d'autres ministres, dans les rangs des simples citoyens.

Le général possédait à Saint-Raphaël une villa où je lui rendis quelquefois visite.... Vastes salles pleines de souvenirs coloniaux, qui sont des trophées.

La villa se dresse parmi les vignes, dans les sables de la plaine que domine la ville de Fréjus.

Depuis le commencement de la guerre, j'ai passé bien souvent devant cette villa du général; je ne le fis jamais sans envoyer un salut du cœur à celui qu'on nomme désormais le sauveur de Paris.

Un rayon de célébrité touchait le front de Gallieni, dont on connaissait surtout l'œuvre accomplie à Madagascar. La victoire de la Marne l'avait jeté brusquement dans l'orbe même du soleil de gloire.

C'est qu'elle a, cette victoire, qui fut longtemps ignorée, une beauté de légende; et légendaire deviendra, par elle, le nom de Gallieni.

Lorsqu'Attila, à la tête de ses hordes, menace Paris, Geneviève surgit et déclare : « Il reculera ». Attila recule.

Lorsqu'Attila, à la tête de ses hordes, marche contre Athènes, la statue de Pallas lui apparaît d'abord, au faite du Parthénon. Le roi barbare arrête son cheval, regarde la lance dont la déesse est armée.... Cette lance d'or, frappée d'un rayon d'aurore, resplendit soudainement en éclairs — et Attila recule. Les hordes, comme vaincues par la Beauté, rebroussement chemin. La civilisation a vaincu la barbarie.

Miracle? Si l'on veut. Les dieux ne consentent jamais à la régression définitive de l'humanité en marche vers eux.

Le jour où les armées allemandes, en route contre Paris, tout à coup se décidèrent à laisser de côté la capitale confiée à Gallieni, ce jour-là, le généralissime eut, dans l'organisateur de Madagascar, un lieutenant inspiré, prompt à assumer la responsabilité d'un mouvement qu'il jugeait nécessaire.... Le général Bonnal a écrit : « Gallieni eut un éclair de génie ».

A ce moment-là, dans son épée étincelante, on peut reconnaître la lumière qui fit flamber sur Athènes la lance de Pallas, — et l'Allemagne rebroussa chemin.

Ces légendes, cette vision, me hantaient l'autre jour, quand s'ouvrit sous nos yeux le wagon scellé dans lequel le général Gallieni venait de faire son dernier voyage, de Paris à Saint-Raphaël.

Quand la porte glissa, je ne vis, dans un éblouissement, qu'un drapeau de soie, les trois couleurs, sous des roses. Le soleil s'engouffra dans les plis de la soie illuminée et frissonnante, alluma l'or des décorations, et je crus

voir une épée s'élever flamboyante. Et c'était bien, sur tous ces insignes, sur l'étendard et l'épée, la lumière — la même — dont est fait le nimbe d'une Geneviève, et qui rend redoutable à tous les barbares, la lance immortelle de la Pallas Athènes.

LA PAIX DES CHOSES

Il y a des heures, en ce temps à la fois sublime et douloureux, où l'on ne peut porter ses propres douleurs, physiques et morales, qui s'ajoutent comme une surcharge trop lourde à l'inquiétude que donnent les événements. Alors, si on en a la liberté, il faut demander aux choses de la nature un instant de demi-oubli et de paix. C'est ce que j'ai dû faire, il y a deux jours, à une date qui était pour moi un cruel anniversaire.

Je suis allé voir dans mon voisinage, du haut des rochers de Solliès-le-Vieux, près de Toulon, une vaste étendue de plaines fertiles, et les collines verdoyantes qui élèvent dans la lumière leurs beaux contours, et dévalent vers la mer d'un bleu céleste. A nos pieds, Solliès-Pont, verger du Var, nous invitait à suivre les bords du Gapeau, les grands platanes, les ormeaux séculaires, les grasses prairies qu'on dirait normandes. Le contraste est extrême, de

la route toute blanche avec les bords ombreux, verts et fleuris, de la rivière. Sur cette route, une ruine étrange nous arrête un instant. Deux petites tours carrées, établies sur le rocher, se profilent sur le ciel très clair. Ruines singulières d'être blanches et roses, sous des touffes de valérianes et de genêts. Ce sont des dentelles, à travers lesquelles on voit le ciel. De la route, la grille de fer poudreuse permet de deviner, à quelques pas, sous la construction, une sorte de caveau, envahi de ronces, un cippe au milieu, comme un autel dédié aux morts inconnus.... Nous passons. De hauts peupliers antiques, des platanes gigantesques apparaissent. L'eau du Gapeau leur donne une magnifique jeunesse. Ils abritent Belgentier, son joli pont, ses tanneries, ses jardins. Plus loin, dans les méandres d'une vallée aux végétations si abondantes qu'elle en est assombrie, voici les deux Mont-Rieux, le jeune et le vieux; le vieux, avec ses vestiges du XII^e siècle, perdus dans les feuillages, sa sauvagerie émouvante, son silence prestigieux, fond éternel sur lequel les bruits, à peine perceptibles, de l'eau et des nids, font courir comme une broderie éphémère et mélancolique. Ici, des moines jadis vinrent chercher, plus païens peut-être qu'ils ne pen-

saient, la paix des choses qu'ils confondaient avec la paix de Dieu. Celle-ci serait justice, l'autre est indifférence, mais toutes deux ont le charme aimable de la vie mêlé au charme inquiétant de la mort.

Nous avons emporté le livre d'Édouard Schuré, *l'Alsace française*, car en ces temps douloureux le désir du repos ne va pas sans remords, et nous voulions donner à la France d'Alsace une pensée fidèle, du fond même de notre France méridionale; mais l'émotion qui nous venait de cette nature occupée d'elle seule ne nous permit pas d'abord d'ouvrir le livre.... Et nous voilà parcourant une route nouvellement créée, délicieuse, qui livre à l'admiration des touristes et des gens du pays toute cette vallée, jusque-là inconnue, de Mont-Rieux-le-Vieux à Signes. De hautes pentes s'élèvent à droite et à gauche de la route jolie, aussi ondulante qu'un ruban léger qui flotte à la brise. Et à nos pieds, toujours, l'eau murmurante sous des enlacements de branches et de lianes. Une fraîcheur suave circule. Une perdrix rappelle.... La voici sur la route, suivie, entourée d'un grouillement de poussins à peine éclos. La pauvre mère se tapit dans les herbes rares, aux marges de la route. Elle s'est trop aventurée

sur ce chemin que bordent d'infranchissables parapets. Elle pourrait s'envoler, mais elle reste là héroïquement, pour défendre la nichée.... Nous prenons un de ses petits, le temps d'une furtive caresse sur les plumes naissantes, et nous le rendons à la mère effarée qui disparaît enfin, suivie de sa bande, dans la brousse retrouvée.... Pendant ce temps, là-bas, à Verdun, le canon, incessamment, tonne. La paix des choses et des plus humbles êtres donne aux hommes sa leçon perdue — mais qui se retrouvera.

Aux approches de Signes, des permissionnaires rencontrés se promènent paresseusement, accompagnés de jeunes filles souriantes; des enfants se couronnent de feuillage. C'est le lundi de la Pentecôte. Nous sommes à 400 mètres d'altitude. La fraîcheur exquise nous enveloppe. Saluons ici la Provence heureuse, la *Tempé* du Var.

C'est Signes, son maire attentif, qui ont créé la route nouvelle que nous venons d'admirer et qui est une des plus ravissantes qu'on puisse voir.

Signes; les rues antiques, quelques-unes pareilles aux rues algériennes, si étroites que le soleil n'y pénètre guère. C'est un Eden de

fraicheur et d'ombre, de douceur apaisante.

Nous entrons dans une maison qui, tout de suite, nous est hospitalière. Là, comme partout, on nous parle du « fils » aujourd'hui soldat. Il est au feu, quelque part, là-bas. La mère nous tend une photographie, celle d'un solide et beau jeune homme. Et elle nous dit avec une grave fierté : « C'est mon petit perdreau à moi ! » Elle espère l'heure où la Grande Main des Destinées le lui rendra....

Et *l'Alsace française*? Dominé par les émotions de la journée, par la puissance des spectacles que nous offrait le pays, — nous n'avons rouvert le livre que le soir, « à la maison ». Aucun livre ne dit mieux, d'une façon si décisive, les raisons historiques qui font que l'Alsace est française et doit rentrer dans le concert de nos provinces. Quand on a lu Édouard Schuré, Alsacien, on sait de quel amour l'Alsace chérit l'idéal français, celui de son choix. Elle est fille de l'âme et de l'esprit de France. Il est temps qu'elle nous revienne. Elle va nous revenir; et cette assurance, à mesure que je relisais le précieux livre, se mêlait en moi indiciellement au sentiment de force renouvelée que

venait de m'inspirer en pleine nature, la paix des choses....

O charme et paix des choses, eurythmie, souffle calme! vous ne sauriez être un mensonge. Vous êtes l'espoir et le gage d'une paix humaine, qui viendra, douce et magnifique, sous un Arc triomphal.

L'UNITÉ MORALE FRANÇAISE

PAR L'ÉCOLE

Être moral, cela ne veut pas dire être exempt de faute; cela veut dire savoir en quoi on a failli, et avoir la volonté de se relever.

*Dans la pauvre humanité instructive une
lucide volonté de justice et d'amour s'accroît
sans cesse, aussi puissante, plus puissante que
les énergies aveugles de l'instinct.*

PREMIÈRE LETTRE OUVERTE

A M. FERDINAND BUISSON

Peu de temps avant cette guerre infernale, j'ai publié un essai sur *la Morale à l'Ecole*. Il vous intéressa sans réserves, si bien que vous m'engageâtes vivement à devenir l'apôtre actif de mes idées sur le sujet en question; vous m'offriez de constituer un comité qui eût organisé mes conférences; il semblait que j'eusse trouvé quelque'une de ces formules maîtresses, qui imposent la conviction — et, ma foi, je ne reçus pas sans fierté des éloges que soutenaient tant de marques de votre sincérité prête à l'action.

Que disais-je donc, en cet essai qui fut d'ailleurs publié d'abord par le *Temps*, puis envoyé, sous forme de brochure, aux instituteurs de France?

Je disais que c'était folie ou absurdité de chercher, avec une vaine obstination, un fondement rationnel à la morale; que le mieux-être d'une société dépend de sa fidélité aux lois mo-

rales qu'elle se donne ; que la vie morale ne fait pas seulement meilleure l'existence, mais qu'elle fait la vie même ; qu'il est aussi absurde de se refuser à accepter la vivifiante morale, prétendue sans fondement, qu'il le serait de se refuser à prendre de la nourriture tant que la philosophie rationnelle n'a pas trouvé les *raisons de la vie physique* ! Bref, les morales, pour la société, tirent leur valeur impérative de notre nécessité d'être. Pour vivre, il faut manger ; et pour vivre en société, il faut être nourri de morale.

Le point principal de mon travail, et j'y revenais sous diverses formes, était celui-ci : il ne faut pas chercher le fondement rationnel de la morale ailleurs que dans la nécessité où nous nous trouvons d'avoir une morale si nous voulons vivre en tant que société.

Toutes ces belles idées n'étaient, pour beaucoup, que viande creuse et vaines déclamations. Pendant que je recevais vos louanges, j'entendais crépiter autour de moi les objections ironiques.

Hélas ! vous savez combien, ivres de l'orgueil de tout comprendre, de raisonner et d'être libres, certains esprits s'affranchissent volontiers des idées simples. On éprouve tant de satisfaction à dresser son intelligence contre toutes les

autres, contre celle des vivants et contre celle des morts ! Il y a eu des maîtres contradictoires pour tout dire. On leur tient tête à tous, et l'on se sent plus grand que tous. Ni dieu, ni maître. Et, cette devise ayant été pensée et adoptée, on tâche, en maître et en dieu, d'imposer aux ignorants la vérité négative qu'on possède ! Voilà le péril qui nous menaçait à l'intérieur ; le néant faisait des prosélytes ; Nietzsche ricanait là-bas ; et Sa Majesté Guillaume, qui trouvait ce philosophe bon pour l'Allemagne, nous dénonçait comme anti-moraux, anarchistes et décadents, sans ignorer que nos erreurs venaient de ce que nous raisonnions à l'allemande ! L'honneur ? où est le fondement de l'honneur ? le dévouement ? duperie ! le respect du mystère ? *Il n'y a pas de mystère (sic)*. Bref, nous étions atteints par la kultur.

.
 *Trois lignes supprimées par la Censure.*

Sur tous les terrains, on rencontrait la négation sans profondeur du Méphisto de Goethe. Je me rappelle avoir lu à un comédien une pièce de théâtre où se trouvait cette réplique d'un gentilhomme à sa femme : « Vous êtes vraiment une âme exquise ». — « Otez cela ! s'écria

mon auditeur, ce mot *âme* n'est plus tolérable dans le langage français moderne; vous mettez : nature ».

Théâtre ou roman (c'étaient là des signes) étaient blagués à souhait quand ils montraient et affirmaient la beauté du sacrifice. « Le sacrifice, ça n'existe pas! soyez donc réaliste ». Et toujours le refrain : « Où est le fondement de telle ou telle idée que vous trouvez morale?... Je veux vivre ma vie, développer mon moi, j'ai droit au bonheur; le sacrifice, métier de dupe!... ce qui m'importe à moi, c'est moi-même!... » Vous savez bien que cette antienne retentissait à toute heure autour de nous.

La guerre éclata; et, avant le miracle de la victoire de la Marne, il y eut le miracle de l'*union sacrée*.

Du soir au lendemain ce qui était désuni fut uni; mais ce n'est pas tout; on aurait pu s'unir de fait pour la défense sans s'unir... d'âme (oh! pardon!) Nullement; on se retrouva unanimes pour affirmer l'existence et la beauté de tout ce qu'on niait la veille. Pas de citoyen qui ne fût un convaincu, un enthousiaste et un héros. « Je meurs pour toi; tu meurs pour moi; nous mourons avec joie les uns pour les autres. » Corneille triomphe! et c'est un spectacle ex-

traordinaire, aussi sublime qu'inattendu, dont il faut tirer, de différentes manières, tout le profit moral possible.

Et je dis : d'où vient que ces vertus transcendantes, niées ou raillées la veille, sont devenues soudainement les maîtresses, les reines de l'heure, celles en qui l'on croit, celles qu'on admire; ... bien plus, — et ceci est décisif — celles qu'on *pratique*?

C'est qu'elles sont apparues comme le salut, le seul moyen d'assurer la vie de tous, la résistance et la victoire. Ah! certes, on n'en a plus cherché le fondement! on n'en a plus raisonné! on a couru à la conclusion : « Ces vertus, il nous les faut pour vivre : donc elles sont des vertus; elles sont ou elles seront; il faut qu'elles soient. Rien n'est plus sacré. » Et les rationalistes ne se sont pas fait faute de répéter ce mot mystérieux : *sacré*. Et tout fut dit. La France avait, d'un coup, retrouvé l'unité et la foi morales, par subite révélation.

Eh bien, de quel autre fondement rationnel a-t-elle besoin, la morale? Si celui-là ne suffisait pas, c'est que les admirateurs de nos héros ne seraient que des simulateurs intéressés, excitant, par l'éloge menteur, les dévouements dont ils bénéficient? Soit. Mais ceux qui meurent

par centaines de mille pour nous, pour l'avenir, pour la beauté française, — nierez-vous qu'ils ont à jamais montré à leurs enfants, à nos écoliers, le fondement tant cherché de la morale essentielle?

Que si, après la guerre, la France partielle, celle qui, avant, se montrait légère assez pour paraître corrompue et faire croire à la corruption du pays tout entier, — si cette France sceptique, gouailleuse, jouisseuse, reprenait ses errements, et se reprenait, comme jadis, à nier les vertus dont elle profite à cette heure; si par là, elle révélait qu'elle n'a montré que par politique de l'admiration pour nos héros, afin de les susciter parce qu'elle en avait besoin, — soyez sûr qu'une vague populaire d'indignation légitime se soulèverait des profondeurs; que la révolte des âmes arriverait à être une révolution de fait, et que nos erreurs revivantes d'avant la guerre seraient balayées par un vent salubre.

Cela est d'autant plus probable que les moins éclairés de ceux qui combattent ont aujourd'hui pris, comme par miracle (d'innombrables lettres le prouvent) une intelligence nouvelle, une nouvelle conscience. La nécessité des vertus qu'ils pratiquent, au prix de tant de souffrances,

leur est définitivement apparue. Après avoir défendu la France contre l'étranger, ils sont prêts à la protéger, — si besoin est, — contre elle-même!

Quelque chose me dit qu'on a jadis nommé *révélation* la simple affirmation par les faits et le bon sens, d'une vérité morale essentielle.

DEUXIÈME LETTRE OUVERTE

A M. FERDINAND BUISSON

J'ai montré que l'unité morale française s'est brusquement reconstituée, dans les faits et dans les conclusions que les esprits tirent des faits. Si elle ne s'était affirmée, à l'heure où l'intensité du péril l'a imposée, que pour disparaître avec les dangers qui en ont fait voir la nécessité, ce serait donc que la nation légère ne profiterait d'aucune expérience, abdiquerait la maîtrise d'elle-même et se résignerait à tenir la conduite de l'enfant sans réflexion, qui court à clochepied sur le parapet d'un pont d'où il est déjà tombé une fois dans la rivière.

Je dis que la nation a reconnu la nécessité sans appel (où elle se trouve, à peine de mort) de reconstituer son unité morale ; qu'elle y est parvenue au moment psychologique et qu'il s'agit aujourd'hui de maintenir cette unité, de la fixer, d'en faire l'armature inébranlable du corps social.

Tout le monde se rend compte de cette obli-

gation où nous sommes, vis-à-vis de nous-mêmes, d'être, dans l'avenir, sans défaillance, ce que nous fûmes et sommes encore à l'heure héroïque.

J'entends bien que l'héroïsme n'est pas et ne peut être un état permanent de l'individu, mais la morale n'est pas cela non plus. Elle est la foi irréductible dans les principes qui font l'honnête homme courant — et le disposent par avance à savoir se conduire en héros, le jour où il faudra que l'honnêteté, s'élevant à la hauteur des circonstances les plus redoutables, monte jusqu'à être l'oubli de soi pour le bien de toute la race; héroïsme national où l'on ne doit voir que le prolongement de l'amour des parents assurant la protection des jeunes.

Plaçons-nous dans le proche avenir. La guerre est finie, l'ouragan est passé. Les grandes eaux reprennent un niveau paisible. Les surexcitations des esprits et l'élan de résistance des âmes sont tombés avec la violence des bouleversements. Durant la tempête, on pensait en conséquence des impressions nouvelles qu'elle soulevait; allons-nous nous retrouver les gens de la veille, avec une reprise des mêmes errements, des mêmes mollesses, des mêmes *philosophismes*?

C'est ce qu'il ne faut pas. Et que devons-nous

combattre d'abord? Les façons de raisonner qui conduisaient à des conclusions contraires à ce que l'expérience a, depuis hier, dénoncé comme nocif. Je ne vois pas ce que le rationalisme peut opposer à l'affirmation qui s'écrit ici. Le siècle s'est réclamé de l'*experimentalisme*. Tant pis ou plutôt tant mieux pour lui s'il aboutissait hier au sot réalisme, et si la plus récente et la plus formidable des expériences établit aujourd'hui la nécessité, la légitimité, le triomphe de l'idéalisme. Il faut un idéal, il faut une morale, il faut qu'ils deviennent des principes toujours présents, toujours visibles, toujours directeurs. Ennemi de la France et du monde, ennemi des vivants et des morts, tout ce qui trouble les principes moraux, tout ce qui ose en chercher le *fondement* ailleurs que dans une nécessité prouvée par une telle expérience! J'ai toujours trouvé admirable cette obstination des raisonneurs, servants d'une raison qui se heurte à la déraison, ces raisonneurs théoriques qui cherchent la raison d'être de ce qui est, de ce qui ne consent pas à nous donner de raisons! Combien m'apparaissent-ils illogiques! Rationalistes, positivistes, réalistes, ils cherchent, en quintessenciant des abstractions, le fondement abstrait de lois évidemment nécessaires! Cette néces-

sité évidente, comme concrète, est d'ordre positif, — et ils demandent autre chose!... Quoi, en somme? Tout simplement la valeur métaphysique des lois morales, — recherche diamétralement contraire à la qualité de leur *philosophisme*, qui, logiquement, ne devrait tenir compte que des faits. Au fond, ils ne se rappellent pas que la nécessité des lois morales est un des phénomènes de la vie expérimentale, tandis que le fondement initial de ces lois demeure perdu aux régions de l'inconnaissable; ils ne voient pas que chercher à prouver l'existence de Dieu, ou rechercher la valeur absolue, purement spirituelle mais impérative, de la morale, c'est même chose, et raisonnablement interdite aux positivistes. Pourquoi donc s'embarrassent-ils de vouloir démontrer comme existant ce qu'ils ont ou nié une fois pour toutes, ou négligé comme placé hors de leur portée? Il faut considérer la recherche du fondement de la morale comme une intrusion illogique du rationalisme dans les régions métaphysiques. Laissons la métaphysique au spiritualisme pur. Nous arriverons à un pur spiritualisme par les voies que nous désigne l'expérience.

Donc, nous savons que la morale est nécessaire; nous en connaissons les lois essentielles,

universelles, et celles plus particulièrement chères à notre race. Elles sont les mêmes pour les hommes de nos différentes religions et de nos différentes « pensées ». Qu'ils se réunissent tous, en bataillon sacré, sur le terrain commun. Les règles de la morale commune, il ne nous restera dès lors qu'à les proclamer tous ensemble, à les exalter, à les enseigner (oui, les mêmes!) dans nos écoles différentes, aussi bien laïques que religieuses. Avons-nous, qui que nous soyons, une autre façon que nos adversaires politiques de nourrir nos enfants? Ne mangeons-nous pas, les uns et les autres, le même froment?

Reconnaître que, pour une nation, la morale doit être UNE, et en imposer partout le même enseignement, voilà toute la solution du problème.

« Sauvons la morale! le trésor des siècles! l'âme des civilisations! » Ce fut le cri qu'Alfred de Vigny, le poète transcendant et visionnaire, attribue à Julien l'Apostat, fondateur d'écoles.

TROISIÈME LETTRE OUVERTE

A M. FERDINAND BUISSON

Comment sauver la morale? Un seul moyen : l'école. L'école seule peut d'abord la formuler, ensuite l'enseigner, la propager, la vivifier, la faire passer dans l'âme de l'avenir qui nous est déjà présent sous cette forme : l'enfance. Sauver la morale, l'école vraiment le pourra-t-elle? Il faut répéter éternellement au mot de Spencer : « Si nous nous emparions véritablement de l'âme enfantine, nous renouvellerions le monde. »

Mais si l'école a tant de puissance, comment se fait-il qu'avant la guerre nous n'ayons pas aperçu dans la France adulte, préparée depuis tant d'années par nos écoles, les vertus que commande la morale ou seulement la foi dans ces vertus et l'admiration pour elles? N'approfondissons pas trop, mais sachons nous dire que les conclusions individuelles des auteurs scolaires sur les idées essentielles ne concordaient guère. Les livres destinés aux enfants révèlent,

d'une façon éclatante, par la diversité de leurs tendances, la décoordination la plus complète des méthodes d'enseignement, l'altération profonde de la substance même de l'enseignement moral. Chacun professe non la morale, mais sa morale. Pour l'un de nos auteurs, la patrie était un mot désuet, et il rayait de son livre tout ce qui pouvait pousser aux sentiments patriotiques; pour cet autre, le mot « élévation d'âme » semblait affirmer l'immortalité du moi. Vite, cherchons autre chose, et, si nous ne trouvons rien, tenons-nous-en là! Un troisième pensait que le mot « charité » (amour) a un caractère religieux; il n'en parlait donc jamais.... Vous vous rappelez la modification illustre apportée à une fable de La Fontaine par un de ces éducateurs attentifs à ne nourrir l'enfance que de réalités bien nettes :

Petit poisson deviendra grand
 Pourvu que l'on lui prête vie.

La Fontaine avait écrit (le misérable!) : « *pourvu que Dieu lui prête vie.* » Dieu, c'était dire la puissance mystérieuse, quelle qu'elle soit, qui fait la vie, — mais il ne vous échappera pas qu'au temps aboli dont je parle il était devenu dangereux d'affirmer que nous ne som-

mes pas libres (quoique très savants) de prolonger notre existence quand il plaît à la destinée (*deo ignoto*) d'y couper court.

On a pu voir, dans une de nos écoles, ce précepte lapidaire donné en exemple d'écriture :

Une bonne action est celle qui m'est utile;

et les petits enfants, de leur mieux, avec cette application admirative qui leur fait tirer la langue, la recopiaient des centaines de fois sur leur malheureux cahier. Morale sommaire, celle de l'égoïsme audacieux et inconscient! A de telles erreurs, la nation doit dire énergiquement : « Vous ne passerez plus! » Y aura-t-il donc une morale d'État? Eh! pourquoi non, puisqu'il y en a une en temps de guerre et de mort? Osez la formuler en temps de paix, de vie et d'espérance, — pour l'enfance, pour l'avenir inconnu.

Ainsi on n'enseignait pas la morale *une*, belle d'unité, ferme par l'unité, — non, ce qu'on enseignait, c'était la désagrégation des morales, les incertitudes individuelles!

Or, ce qu'on n'a pas le droit d'enseigner aux enfants, — c'est précisément l'incertitude; mieux leur vaudraient les fables merveilleuses

qui, on l'oublie trop, sont représentatives de vérités.

Modifiez les morales pour votre compte, ô penseurs, car — c'est entendu — vous êtes des hommes libres! grisez-vous de doutes, ô spéculateurs profonds et poètes romantiques! noyez-vous dans vos tristesses d'orgueil et de désespérance... mais ne versez pas votre alcool, vos poisons, à l'enfance! Le lait blanc et pur des idées simples, voilà la nourriture que vous leur devez, celle qui refera le pays sain et fort.

Avant la guerre, l'enseignement moral dans les écoles s'était perdu, se cherchait, s'interrogeait, s'abandonnait, se contredisait à l'infini. Le résultat de tous ces « alambicages », de toutes ces tergiversations, de toutes ces spéculations — devenait funeste et ridicule. Par pitié pour nous-mêmes, reconnaissons nos fautes et n'y retombons pas!

SAUVEZ LA MORALE! je répète ce cri du poète. Et vous la sauverez par l'école, mais seulement le jour où les maîtres auront juré sur l'autel restauré de la patrie, de ne plus raisonner de l'irraisonnable; quand les partis auront juré également de ne pas repousser les vérités éclatantes d'ordre moral, dès qu'elles sont présentées par des adversaires politiques: quand tous

les éducateurs s'affirmeront comme les serviteurs fervents, héroïques, de l'idée *une*, ce qu'ils sont aujourd'hui dans les tranchées, ces tombeaux d'attente d'où sortira la France resuscitée; quand nous aurons, pour la Patrie, abjuré l'orgueil naïf de *penser* là où il ne faut qu'aimer, — de parler lorsqu'il ne faut qu'agir, — de nous montrer habiles en sophismes, quand la simple réalité nous crie : « Aimez les écoliers et servez leur avenir. Pour cela, soyez unis; le salut n'est pas ailleurs. »

Beaucoup de mal sort de trop de raisonnements sur les problèmes insolubles. La quadrature du cercle mène au cabanon ceux qui la poursuivent.

L'unité morale chez les maîtres, dans les écoles normales, voilà la vérité et la vie. Il existe sûrement des moyens pratiques de la réaliser; il y faut des *surmaîtres* initiateurs, apôtres de l'idée, voyants du vrai, disciples des réalités qui nous ont donné leurs leçons définitives, et incapables d'en laisser atténuer en eux le sens impératif.

J'imagine qu'en présence de la solennité de l'aventure que nous aurons courue, ces paroles ne permettront plus aux sceptiques, hier régnants, de sourire. J'imagine aussi que les

instituteurs s'engageront, pour leur service nouveau, aussi impérieux que le service militaire, avec les mêmes ardeurs qui les ont poussés aux héroïsmes des batailles.

Et je ne vois plus devant moi que la vieille objection : « Nous n'avons pas le droit de nous emparer de l'âme des enfants ! » Scrupule insensé ! Quoi, nous n'avons pas le droit de nourrir l'enfance du lait essentiel de la vie ? nous n'avons pas le droit de lui dire : « C'est ceci et non cela qui est bon ? » folie, folie et crime ! Ce droit, nous l'avons toujours eu ; et aujourd'hui nous l'avons acheté assez cher sur le sol de France, détrempe de sang français, du sang de tous, laïques ou non, magistrats, avocats, littérateurs, paysans, poètes, médecins, ouvriers, prêtres et professeurs. Cette guerre nous a enseigné pour jamais les vérités essentielles. Si, sous prétexte de respecter les libertés de l'enfance (!), la République lui refusait le pain de vie, elle décréterait sa mort dans la honte. Sa gloire, ce sera au contraire l'École fondée sur la morale retrouvée, unifiée, affirmée, vécue. La victoire par les armes aura sauvé la civilisation, à la seule condition que l'École poursuive et consacre le vœu des morts de la guerre.

A l'Allemagne du plus gros des Krupp, quand la France aura répondu par la victoire du plus spirituel des canons — le 75 — alors elle devra, notre France, répondre à l'Allemagne de Nietzsche et de Guillaume, à cette Allemagne qui a su, sous la volonté éducatrice de ces deux monstres, devenir un peuple de bandits organisé tout entier en vue de l'hégémonie féroce, animale, démoniaque. En face de cette organisation, née d'une foi sinistre dans les puissances du mal, elle aura, notre France, à s'organiser sur la base immuable d'une foi définitive dans ces puissances du bien auxquelles elle devra déjà la victoire des armes.

Rester unis sur le terrain commun d'une même morale, à l'heure où prêtres et instituteurs, libres penseurs et fidèles de toutes les croyances, goûteront les joies de la paix triomphante, — pourquoi et comment cela serait-il plus difficile qu'à l'heure où ces mêmes fils de la France tombaient côte à côte, dans le sang les uns des autres ?

QUATRIÈME ET DERNIÈRE LETTRE OUVERTE

A M. FERDINAND BUISSON

L'enseignement moral n'est pas. Il faut 1° qu'il soit; 2° qu'on l'affranchisse de la politique. Pour obtenir ce double progrès nécessaire, la République n'a qu'à le vouloir; et comment ne le voudrait-elle pas, aujourd'hui qu'elle est brutalement éclairée sur la nécessité de se défendre avant tout en tant que France? Elle sait que le jour où elle a cherché le salut général, elle l'a trouvé seulement dans la morale transcendante, qui a transformé tout à coup en héros les citoyens de toutes les conditions.

Donc, — tous les partis en sont convaincus, — point de salut hors d'une morale précise. Ils ne failliront point à leur devoir, qui est de créer à l'école un enseignement moral libéré de toute politique.

En vue de ce résultat, une première réforme s'impose : ne faire dépendre la nomination des

instituteurs que de leurs chefs naturels, inspecteurs et directeurs de l'Enseignement, suffisamment responsables vis-à-vis de l'État. L'instituteur doit n'être qu'instituteur. N'est digne de ce titre que celui qui s'engage librement à donner aux écoliers la nourriture morale qu'il a reçue lui-même dans les écoles normales; aucune autre. Il n'a pas plus le droit d'en modifier les éléments qu'il n'est en son pouvoir de changer quelque chose aux règles de l'arithmétique.... Le boulanger vend son pain sous le contrôle des administrations municipales, protectrices de la santé publique.

La morale n'est pas, et ne peut pas accepter d'être la vassale de la politique. La politique la plus noble n'est autre chose que la vie de lutte et d'essais des nations en perpétuel travail de progrès. Elle remet sans cesse en question toutes les idées pour en tirer un incessant devenir, une amélioration toujours espérée. Or la valeur et la puissance des principes moraux est dans la fixité. Les législateurs eux-mêmes ne peuvent rien contre eux.

Tout flottement des règles morales est un affaiblissement de la force d'une nation, une rupture de son unité profonde. Soumettre la morale aux caprices, aux variations, aux inventions des

hommes politiques, est une erreur mortelle, d'autant plus dangereuse qu'il existe, à côté de l'autre, une politique sans noblesse, attentive à poursuivre, non pas l'intérêt général et élevé du pays, mais la satisfaction de quelques faux prophètes en quête de suffrages lucratifs, et qui, pour les obtenir, servent les appétits les moins avouables. La morale la plus élémentaire étant la condamnation de ces habiles, leur livrer le contrôle des catéchismes de morale rationnelle serait proprement préparer la corruption de l'enfance, — le plus grave de tous les crimes.

Que veulent les partis? Perpétuer leurs rivalités jusqu'à ce que soit réalisée la domination de l'un d'eux sur tous les autres.

Que demande la morale? L'union de tous les partis sur les principes essentiels de l'honnêteté.

La morale veut faire d'honnêtes gens : c'est tout. Une nation ferme et une dans ses principes généraux de morale serait toujours, à toute heure, prête à faire face aux attaques du dehors, et n'aurait jamais à improviser ses vertus plus que son armement.

Nous sommes dans la seconde héroïque; les yeux voient des lumières qu'ils ne percevaient

pas ; aidons-nous de ces clartés, elles sont révélatrices.

La France au-dessus de tout, tel est le premier article de notre code moral. Ceci s'entend de tout autre façon que le mot des Germains, qui veulent fonder sur la force l'hégémonie de l'Allemagne au-dessus de tout.

France au-dessus de tout, c'est-à-dire (et ce principe est de sens commun) la défense nationale doit être le premier souci des Français de tous les partis, puisque la défaite nationale serait l'effondrement de tous les partis sans exception. Et la vie de la France importe d'autant plus qu'elle est, par excellence, la nation génératrice d'idées, provocatrice d'évolution, la nation des générosités et des charités, le champion du droit, l'espoir du monde.

J'imagine une sorte de congrès, présidé par des hommes tels que les Lavisse, les Boutroux et les Branly, une assemblée choisie parmi les notables des deux enseignements, parmi les hauts représentants, philosophes ou religieux, des sciences, des arts, de la politique. Ils ne seront pas réunis pour rédiger un code de morale, puisque nous admettons que ce code est tout prêt, n'étant que l'ensemble des lois morales courantes reconnues par tous.... Que cher-

chera donc cette assemblée? quelle sera sa fonction? quel but se proposera-t-elle?

En somme, elle représentera, avec le consentement et l'appui des pouvoirs publics, la volonté française de faire, en dehors et au-dessus de la politique, une France « honnête homme ».

Avant tout, cette assemblée écartera toute discussion sur la valeur respective des doctrines de chacun, l'essence même de son programme étant la recherche des moyens d'union. Discuter pour prouver chacun l'excellence de notre foi ou de notre pensée, tenter de convertir ou de convaincre, c'est lutter; et, ici, en vue d'un grand résultat déterminé, il s'agit de s'accorder. Les uns et les autres doivent se dire : « Ayons les yeux non plus sur ce qui nous sépare, mais sur ce qui nous rapproche, et CELA EXISTE, la guerre nous l'a prouvé. »

Les premières des qualités qu'on demandera à cette assemblée seront l'esprit d'acceptation des nécessités, c'est-à-dire des lois établies, et la tolérance qui permet aux sectaires les plus déterminés de reconnaître l'honnêteté chez les hommes d'un parti adverse.

Les philosophes indépendants devront se dire : « Il y a chez les religieux, dont *toute* la morale n'est pas la nôtre, des principes de morale dont

la pureté ne saurait être surpassée et que nous adoptons sans réserves ». Les esprits religieux devront se dire : « Le meilleur de la morale laïque n'est autre chose que notre morale. Comment cela cesserait-il d'être excellent le jour où cela serait accepté, servi, pratiqué par des hommes non religieux mais de bonne foi ? »

Nous touchons au vif de la question. Les uns et les autres vont se trouver en présence d'une loi de neutralité scolaire qui ne peut être éludée. Les religieux devront, en conséquence, s'interdire tout blâme dirigé contre une morale affranchie de sanctions, et cependant conforme à la morale religieuse si puissante sur les croyants : les autres, les philosophes, devront s'interdire toute incursion dans les régions métaphysiques ou mystiques, c'est-à-dire toute recherche de l'absolu en morale.

Pareille attitude, pareil effort de tolérance, seraient-ils impossibles à des hommes d'élite qui se seront réunis en vue de fonder la grandeur de leur pays sur l'éducation de l'enfance ? Non ; la tolérance leur sera facile : ils se rappelleront que, pendant une effroyable guerre, il est arrivé que même des hommes de passion et sans culture, gens de partis adverses, ennemis entre eux la veille, ont su imposer silence

à leurs rancunes politiques, et côte à côte, main dans la main, tomber et mourir pour l'unique France mise au-dessus de leurs intérêts directement personnels.

Nous en appelons à tous les partis pour que soit accepté par eux, d'un commun accord raisonné, le livre unique, le catéchisme de la morale française. L'enseignement dans les écoles deviendra alors comme l'impérissable ciment de l'unité morale nécessaire.

Celui qui écrit ces lignes n'a pas qualité pour parler au nom de la France, — mais il sait que la France même parle par son entremise. Tous ceux qui, à l'heure de miracle où nous sommes, prêteront comme lui l'oreille à tous les bruits venus des horizons, entendront des voix, les voix salvatrices, répéter éperdument . « SAUVEZ LA MORALE, LE TRÉSOR DES SIÈCLES ! C'EST ELLE L'AVENIR DE LA FRANCE ET DU MONDE ! »

DISCOURS

PRONONCÉ AU NOM

DE LA VILLE DE TOULON

PAR M. JEAN AICARD

LE 14 JUILLET 1916

Les Sociétés défilent devant le monument Albert I^{er}, y déposent fleurs et couronnes, et vont se masser sur les côtés, où la police contient difficilement la foule.

M. Micholet, Maire de Toulon, après une brève et émouvante allocution, donne la parole à M. Jean Aicard.

MES CHERS CONCITOYENS,

La Ville de Toulon m'a offert le très grand honneur de rendre ici, en son nom, un solennel hommage à ceux de ses enfants qui sont morts pour la France, et aux vivants héroïques qui combattent pour elle chaque jour, sans repos et sans défaillance. La date historique du 14 Juillet ne sera pas fêtée autrement, sur toute l'étendue du territoire français, que par un salut de la patrie à ses défenseurs vivants et à ceux qui sont morts pour elle, à ceux de 70 comme à ceux de 1914-1916.

^ Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie
Ont droit qu'à leur tombeau la foule vienne et prie.

En apparence, historiquement, il y a deux France : celle de Jeanne d'Arc, l'humble pastresse, qui voyait en ses rois l'incarnation de la patrie, — et la France moderne qui renversa l'ancien ordre de choses, pour donner aux petits

et aux faibles des droits qui leur avaient été annoncés, depuis des siècles, par le plus doux et le plus grand des réformateurs. En réalité, ces deux France n'en sont qu'une seule, toujours fidèle à elle-même. Et si la France des rois suscita Jeanne d'Arc, la France moderne a simplement mis sur le front de l'héroïque paysanne la couronne d'une royauté conquise par son martyr.

Elle est faite de laurier d'or, cette couronne symbolique; et c'est une feuille de ce laurier que Toulon apporte aujourd'hui au pied du monument érigé en l'honneur de ceux de ses enfants qui tombèrent devant l'ennemi.

Le trait le plus caractéristique peut-être de l'heure où nous sommes, c'est que notre Jeanne d'Arc soit devenue, même pour l'Anglais, un symbole du Droit armé de l'Épée.

Il faut être physiquement fort pour se défendre; c'est la condition absolue de l'existence. Croire que la justice s'impose par elle-même et la laisser sans armes, c'est là une idée mystique, sans valeur au regard de l'expérience, et nous avons été bien près de payer cher cette erreur généreuse. Le bon droit, heureusement, la bonté de notre cause, la beauté de l'idéal français, ont un don d'attrance qui agit sur les

racés prédestinées; et quand elles ont vu la France décidément menacée de mort, la Belgique saisie à la gorge par un bandit royal et par son peuple d'esclaves, — Russie, Serbie, Angleterre, Italie, ont tiré l'épée flamboyante, le glaive de justice dont les éclairs promettent la mort à la brutale force allemande.

Gloire donc à nos fils, à nos frères, tombés pour la cause immortelle de l'idéal français, humain par excellence, si humain qu'il attire à lui tous les hommes dignes du nom d'homme.

A notre idéal, le tsar de toutes les Russies avait donné un gage : ce fut la création du Congrès de La Haye. Cette assemblée a fait sourire les sceptiques. Ils jugent encore qu'elle fut inutile parce que les délibérations formulées par elle, signées par l'Allemagne, n'ont pas pu empêcher la nation sans honneur de manquer à la foi jurée....

Mais ce n'est point ainsi qu'il faut raisonner.

L'engagement pris par les nations loyales les a servies deux fois; d'abord parce que, gardé par elles, il les a rapprochées et les tient unies, — puis parce que, en le trahissant, la nation parjure s'est désignée elle-même à l'animadversion du monde. Il est loin d'être inutile à la vérité, le « chiffon de papier », puisque c'est

lui qui fait la condamnation des traîtres; puisqu'il met dans un jour éclatant leur honte rendue indiscutable, et puisqu'enfin il légitime la mort morale qui les attend.

Telle fut la rayonnante utilité du Congrès de La Haye, imaginé par le tsar Nicolas, dont la conception fut conforme à l'idéal français; car les Alliés défendent plus et mieux que leur territoire ou que l'empire des mers : ils défendent l'avenir moral de l'univers, l'idéal de France!

Est-il pays au monde où soient plus respectées qu'en Angleterre la liberté et la dignité individuelles? Aucun, en vérité; à tel point que la noble Angleterre n'a pas voulu jusqu'à présent porter atteinte aux droits des étrangers suspects qui pullulent chez elle. C'est encore là un de ces scrupules touchants qui mettent en péril un instant le droit même qu'on veut défendre, — mais combien un tel scrupule fait éclater la beauté humaine de l'idéal anglais, frère du nôtre!

Quant à l'Italie, elle fut la mère du Droit.

Le Droit, la Rome guerrière ne le reconnaissait qu'à ses citoyens, mais ce droit élémentaire, ses armes en portaient au loin l'idée, et il reste comme le fondement, caché sous la terre, fruste mais inébranlable, sur lequel s'est établi le

magnifique édifice du droit humain universel; et c'est pour défendre le Droit, d'origine latine, que vos fils souffrent et meurent à côté des nôtres, ô grande Russie; Belgique! Serbie! vieille Angleterre! Italie éternelle!

Nous reprochons à notre soleil provençal de ne pas se voiler aux heures de deuil que nous traversons. Il est trop joyeusement clair, en effet, à de certains jours, et en désaccord blessant avec les sombres visions qui sont dans nos cœurs; mais demain, mais tout à l'heure, il n'aura pas assez de splendeur pour éclairer dans le ciel l'orgueil des pavillons de France! Et, ce jour-là, qui sera celui de la victoire des Alliés sur l'horrible Allemagne, ce jour-là, avec nos voix, — ce seront nos morts, ce seront les héros du « Bouvet », ceux du « Gambetta », ceux de Dixmude, des Dardanelles, et tous ceux qui, en ce moment même, tombent dans les tranchées d'Alsace, de la Somme et de la Meuse, — ce sont nos morts qui crieront avec nos voix : Vive l'immortelle France, champion sacré des libertés du monde!

TABLE DES MATIÈRES

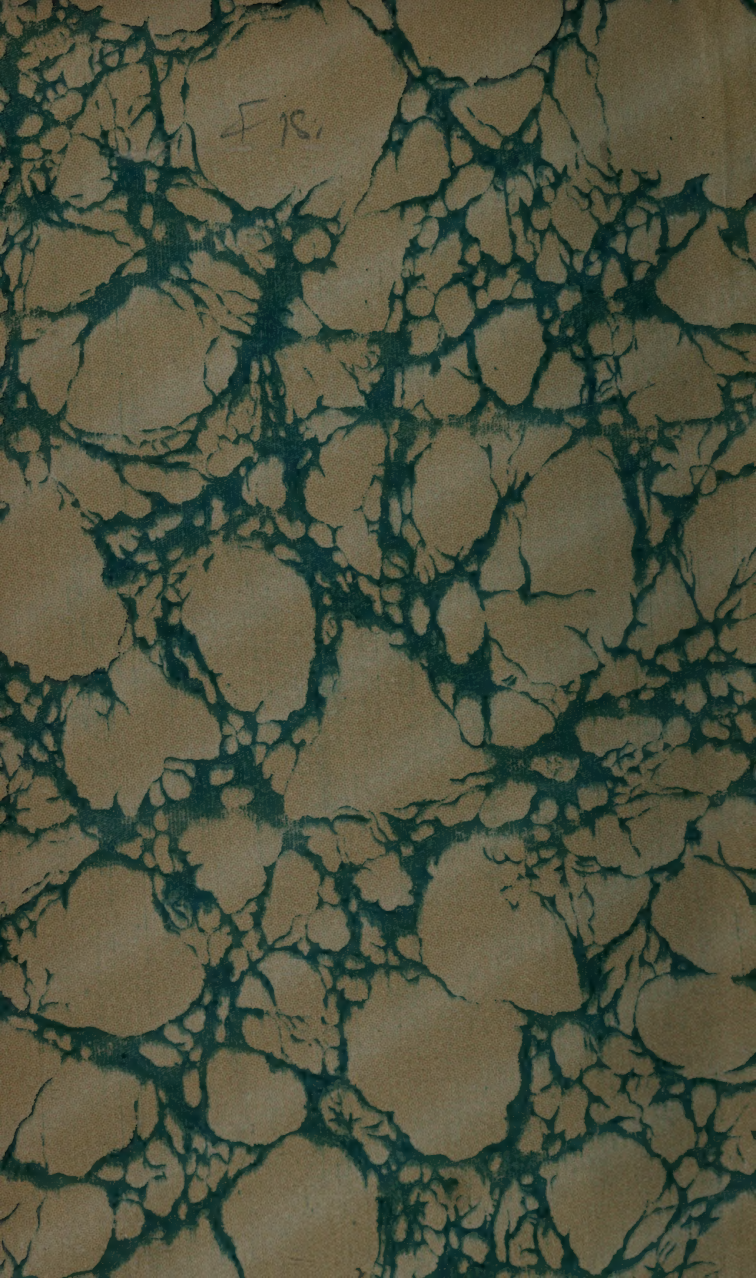
Des cris dans la mêlée	1
Libres propos de Jean d'Auriol	7
Notre ami Boulot l'anarchiste	12
La Noël des Noël	18
Les écoles de mutilés	25
La pucelle d'Orléans	31
Les deux sous de Jean d'Auriol	36
Suprême jugement	42
Ces demoiselles	48
Les bêtes puantes	54
Une consultation	60
Le drapeau belge	68
Y a bon, la France!	73
Réponse à de bonnes lettres	78
La victoire est pour nous	83
La lutte pour la paix	89
Leurs Majestés les peuples	94
Quelle noce!	99
L'étincelle sacrée	105
Nos bons braconniers	111
Les oreilles du mur	117
La journée des morts	123
Garros	127
Mon village	134
Bleu et noir	139
Les deux races	145
Amour prime tout	151
Masques plus vrais que les visages	158
La main gauche	164
Le rouge-gorge	170
La mésange	176

Ils " faisaient lumière ". La mort du <i>Gambetta</i> . . .	182
Pour l'avenir	190
De bonnes histoires	195
La poésie patriotique	200
Les trois victoires françaises	206
Ohé! Guillaume!	211
Hip! Hip! Hip! Hurrah!	217
La grande Patrie	223
La " Poire " pure	229
Allemands et vandales	235
L'oreiller du blessé	242
Lettre ouverte à un inconnu	247
La petite fleur rouge	253
Fenêtre d'hôpital	259
Fautes d'orthographe	265
Le sourire de notre Midi	271
Le surboche	277
La renaissance par la victoire	283
Gallieni	289
La paix des choses	295

L'UNITÉ MORALE FRANÇAISE PAR L'ÉCOLE

Première lettre ouverte à M. Ferdinand Buisson . . .	303
Deuxième lettre ouverte à M. Ferdinand Buisson . .	310
Troisième lettre ouverte à M. Ferdinand Buisson . .	315
Quatrième et dernière lettre ouverte à M. Ferdinand Buisson	322
DISCOURS prononcé le 14 juillet 1916 au nom de la Ville de Toulon	329

Fig.



150274

HMod.

A2883d

Author *Alcard, Jean*

Title *Des cris dans la mêlée (1914-1916)*

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

